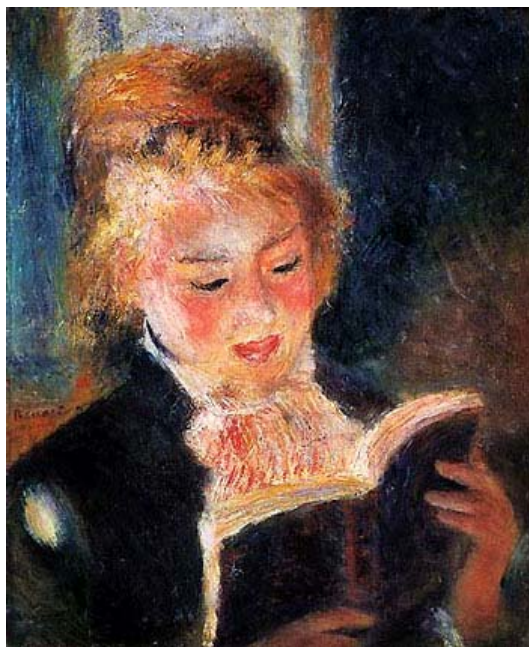


Des nouvelles du monde



BeQ

Des nouvelles du monde

Anthologie de la nouvelle



La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 296 : version 5.0

Aussi, à la Bibliothèque :

Le livre des contes
Contes et nouvelles oubliés de France

Image de couverture :
La liseuse, de Renoir.

Des nouvelles du monde

Anthologie

Bjornstjerne Bjornson

Source : Bibliothèque universelle et Revue suisse, 94^e année, tome XLI, Lausanne, 1889.

Chemin de fer et cimetière

I

Knud Aakre appartenait à une vieille famille, qui avait toujours joui, dans la paroisse, d'un renom d'intelligence et de dévouement au bien public. Son père était parvenu à la prêtrise, mais il mourut jeune, et comme sa veuve était sortie d'une souche de paysans, ses enfants furent élevés en paysans. Knud ne reçut donc d'autre éducation que celle des écoles de village de son temps, mais la petite bibliothèque de son père lui avait inspiré de bonne heure l'amour de l'étude. Il était d'ailleurs stimulé par son ami, Henrik Wergeland, qui lui rendait souvent visite, lui envoyait des livres et beaucoup de bons conseils. Ce fut d'après ses encouragements qu'il établit d'abord une société dont l'objet embrassait des buts très divers ; ainsi, les membres de cette

société devaient apprendre pratiquement « à connaître et à débattre la constitution », mais, plus tard, le club devint simplement une société pratique d'agriculture pour tout le bailliage. Sur le conseil de Wergeland, il fonda aussi une bibliothèque de paroisse, à laquelle il fit don des livres de son père. Wergeland lui suggéra encore l'idée d'établir dans son *gard* une école du dimanche, pour ceux qui voudraient apprendre l'écriture, l'arithmétique et l'histoire. Tout cela attira sur lui l'attention : il fut nommé membre du conseil paroissial, dont il devint bientôt le président. Dans cette fonction il montra un intérêt tout particulier pour les écoles qui, sous sa direction, devinrent remarquablement prospères.

Knud Aakre était un homme de petite taille, aux mouvements vifs, avec de petits yeux toujours en éveil, et des cheveux toujours en désordre. Derrière ses grosses lèvres, une rangée de dents splendides semblait jeter des éclairs à chaque parole qui sortait de sa bouche, et ces paroles étaient toujours un peu cassantes, mais d'une clarté et d'une netteté singulières.

Au premier rang parmi tous ceux à l'éducation desquels il avait travaillé, se trouvait un de ses voisins, Lars Högstad. Lars n'était guère plus jeune que lui, mais son développement avait été plus lent. Knud aimait à parler de ce qu'il avait lu et pensé ; il trouvait dans la personne de Lars, dont les manières étaient tranquilles et graves, un auditeur attentif qui, par degrés, devint un homme d'excellent jugement. Les relations entre eux furent bientôt si étroites que Knud ne se décidait guère à quelque démarche importante sans avoir d'abord consulté Lars Högstad, et l'objet en question y gagnait toujours au point de vue pratique. Il fit entrer son voisin dans le conseil paroissial et, graduellement, partout où il avait voix au chapitre. Ils se rendaient toujours ensemble, dans le même véhicule, aux réunions du conseil, où Lars n'ouvrait jamais la bouche ; mais, à l'aller et au retour, Knud l'écoutait dire son avis. Ils étaient inséparables.

Un beau jour d'automne, le conseil eut à examiner, parmi d'autres objets, une motion du

bailli, qui proposait de vendre le grenier à blé de la paroisse, et d'établir, avec le produit de cette vente, une petite caisse d'épargne. Knud Aakre eût certainement appuyé cette mesure si son jugement n'avait pas été prévenu. Il l'était, d'abord parce que la proposition émanait du bailli, que Wergeland n'aimait pas et qui, par conséquent, n'était pas bien dans les papiers de Knud, ensuite parce que le magasin avait été bâti par son grand-père paternel, homme influent, qui en avait fait don ensuite à la paroisse. En réalité, Knud inclinait à voir dans cette proposition une offense personnelle ; aussi n'en avait-il parlé à personne, pas même à Lars, et celui-ci n'entraît jamais dans une idée avant que quelqu'un d'autre l'eût mise en avant.

En sa qualité de président, Knud Aakre lut simplement la proposition, sans la faire suivre d'aucun commentaire, mais comme il en avait l'habitude, il cherchait des yeux Lars qui se tenait d'ordinaire un peu à l'écart, avec un brin de paille entre ses dents. Ce brin de paille ne le quittait pas quand il prenait part à un entretien ; il s'en servait comme d'un cure-dent, ou bien le tenait

négligemment au coin de sa bouche, le faisant tourner plus ou moins vite suivant sa disposition d'esprit. À sa surprise, Knud s'aperçut que la paille se mouvait très rapidement.

– Pensez-vous que nous devions agréer ce projet ? demanda-t-il vivement.

Lars répondit sèchement :

– Oui, je le crois.

Les conseillers, sentant bien que Knud était d'une opinion tout opposée, regardaient Lars avec surprise, mais celui-ci ne dit rien de plus, et on ne le questionna pas davantage. Knud passa à un autre objet, comme si rien ne s'était passé. Ce ne fut qu'à la clôture de la séance, qu'il demanda, avec une apparente indifférence, après avoir résumé la question, si ce qu'on avait de mieux à faire n'était pas de renvoyer la proposition au bailli pour plus ample informé, puisqu'il était évident qu'elle ne répondait pas aux idées de la population, qui appréciait son grenier à blé. Personne ne répliqua. Knud demanda s'il devait inscrire dans le registre la mention que la mesure proposée ne semblait pas opportune.

– Un vote contre, ajouta Lars.

– Deux votes, cria un autre.

– Trois votes, dit un troisième...

Et, avant que le président eût pu se rendre compte de ce qui se passait, la majorité s'était prononcée en faveur de la motion du bailli.

Knud fut si surpris qu'il oublia de faire aucune opposition. Il résuma le protocole du jour, et lut d'une voix basse : « La proposition est recommandée... et ajournée. »

Sa figure était terriblement rouge quand il se leva en fermant le registre ; mais il était résolu à reprendre la question dans une autre séance. Descendu dans la cour, il attela son cheval à sa carriole ; Lars s'approcha et y prit place à côté de lui. Ils discutèrent différentes choses tout en chemin faisant, mais sans toucher à celle qui leur tenait le plus au cœur.

Le lendemain, la femme de Knud vint trouver celle de Lars pour s'enquérir si quelque chose de fâcheux s'était passé entre les deux hommes : Knud s'était montré si étrange en rentrant à la

maison ! Elle la rencontra à quelques pas des bâtiments du gard, s'acheminant pour aller lui faire la même question. La femme de Lars était une personne tranquille, timide, que le silence même de son mari intimidait ; celui-ci ne lui parlait jamais, à moins qu'elle n'eût fait quelque chose de travers, ou qu'il craignît que cela n'arrivât. La femme de Knud Aakre, en revanche, causait davantage avec son mari, particulièrement des affaires de la paroisse, car c'était celle-ci qui, dans ces derniers temps, avait détourné d'elle et de ses enfants toutes ses préoccupations et ses pensées. Elle était jalouse de la paroisse, comme si la paroisse eût été une femme. La nuit, elle pleurait en y pensant, et, tout le long du jour, c'étaient des querelles avec son mari ! Mais ce jour-là, quand il revint à la maison l'air si profondément malheureux, elle n'ouvrit pas la bouche sur ce sujet, précisément à cause de ce qui s'était passé entre eux à cette occasion ; elle se sentait plus à plaindre encore que lui, et, à tout prix, elle voulait savoir l'état réel des choses. La femme de Lars n'ayant pu lui donner aucune information, elle alla s'enquérir dans le village,

où elle fut bientôt mise au fait, et, naturellement, se rangea tout de suite du côté de son mari, jugeant la conduite de Lars incompréhensible, pour ne pas dire perverse. Pourtant, quand elle en parla à Knud, elle s'aperçut qu'il n'y avait pas eu rupture entre Lars et lui, et qu'au contraire il prenait chaudement son parti.

Le conseil se réunit. Lars Högstad arriva le matin chez Aakre ; Knud sortit de la maison et prit place à côté de lui dans sa carriole. Ils échangèrent les saluts ordinaires, mais l'entretien languit un peu et ils ne dirent mot de la proposition du bailli. Tous les membres du conseil étaient présents ; les uns étaient venus en spectateurs, ce qui déplut à Knud parce que cela prouvait que l'affaire agitait la paroisse. Lars, armé de sa paille, se tenait près du poêle, car le temps commençait à fraîchir. Le président lut pour la seconde fois la proposition, d'une voix un peu basse et circonspecte, et fit remarquer, en finissant, comme un détail qui ne devait pas être oublié, qu'elle émanait du bailli, lequel, d'habitude, n'était pas précisément heureux quand il proposait quelque chose. Le bâtiment,

chose bien connue, était un don fait à la paroisse, et l'on n'a pas l'habitude de se défaire d'un don, surtout quand il n'y a aucune nécessité d'en agir ainsi...

Lars qui, jusqu'ici, n'avait jamais parlé dans l'assemblée, prit la parole à la surprise de tous. Sa voix tremblait un peu, soit qu'il se sentît sous le regard de Knud, ou qu'il craignit de ne pas être à la hauteur de sa tâche. Mais ses raisons étaient bonnes, et déduites avec une suite et un entrain auxquels l'assemblée n'était guère accoutumée. Il conclut en disant :

– Que nous importe si c'est le bailli qui nous propose l'affaire ? Ceci n'a pas plus de rapport avec la question que de savoir qui a construit le bâtiment, et de quelle façon le bâtiment est devenu la propriété de tous.

Knud Aakre rougit jusqu'aux cheveux, – c'était son habitude, – et se tourna de droite et de gauche comme il le faisait toujours quand quelque chose l'impatientait : toutefois, il s'efforça d'être mesuré et de parler d'un ton tranquille. « Il y avait bien assez de caisses

d'épargne dans le pays, pensait-il, et tout à fait à portée, peut-être même trop près. Mais si, après tout, il était bon d'en avoir une, il y avait d'autres moyens d'y parvenir que d'aller à l'encontre de donations faites par des défunts, et de manquer d'égards pour les vivants... » Sa voix était un peu émue quand il dit ces choses, mais il se remit vite et continua à parler du magasin en lui-même, et de l'avantage qu'il y avait à le conserver.

Lars lui répondit à fond sur ce dernier point, puis il ajouta :

– Toutefois, pour plus d'une raison, je me demande si cette paroisse est administrée en vue des vivants ou des morts, et si c'est le sentiment d'une seule famille, ou le bien de tous, qui décide ici des questions...

Knud répondit vivement :

– Je ne sache pas que celui qui vient de parler n'ait pas bénéficié de la famille en question, que ce soit de la part du défunt ou de celle du vivant.

Ce premier coup avait trait au fait que le grand-père de Knud, très influent en son temps,

avait sauvé la propriété de l'aïeul de Lars, lequel se trouvait alors absent du pays pour un séjour temporaire au pénitencier.

La paille, qui allait et venait très rapidement, s'arrêta net.

— Ce n'est pas ma manière de parler constamment de moi et de ma famille, dit Lars ; puis il revint avec une supériorité tranquille à l'objet en discussion, résumant brièvement tous les points d'une façon définitive. Knud fut contraint de reconnaître en lui-même qu'il n'avait jamais envisagé l'affaire d'un point de vue pareil ; involontairement, il leva les yeux, regardant Lars qui se tenait devant lui, grand, solidement bâti, avec son large front et ses yeux profonds. La paille jouait toujours au coin de ses lèvres serrées : tout en lui annonçait la force. Il tenait ses mains derrière lui, debout dans sa tenue rigide, tandis que sa voix puissante et creuse semblait sortir de terre. Pour la première fois de sa vie, Knud le vit tel qu'il était et se sentit effrayé, car cet homme avait toujours été plus fort que lui. Il avait pris tout ce que Knud était

capable de lui donner, rejetant toutes les tares, et ne gardant que ce qui pouvait contribuer à le rendre plus redoutable encore. Il avait été choyé et aimé par Knud, et maintenant il était devenu un géant qui haïssait Knud de toute son âme. Knud ne pouvait s'expliquer pourquoi, mais, en regardant Lars, il sentait instinctivement que c'était ainsi et, tout disparaissant dans cette pensée, il se leva, s'écriant :

– Mais, Lars ! au nom du ciel, qu'avez-vous ?... Son agitation l'emportait... Vous que j'ai... vous qui...

Incapable de dire autre chose, il se rassit ; mais, dans son effort pour maîtriser une émotion dont il jugeait Lars indigne d'être le témoin, il laissa retomber violemment son poing fermé sur la table, tandis que ses yeux étincelaient sous ses cheveux en broussaille. Lars continua comme s'il n'avait pas été interrompu et, se tournant vers ses collègues, demanda si c'était là « le coup décisif... » Si c'était ainsi, il n'avait plus rien à dire.

Ce calme était plus que Knud ne pouvait

supporter.

– Qu'est-ce qui se passe donc parmi nous ? s'écria-t-il. Nous qui, jusqu'ici, avons été animés par l'affection et le zèle, nous sommes maintenant excités l'un contre l'autre comme si nous étions aiguillonnés par le mauvais esprit !...

Et il jeta un regard terrible sur Lars, qui répliqua :

– C'est vous-même, Knud, qui avez introduit ici cet esprit-là ; car je m'en suis tenu strictement à l'affaire pour laquelle nous sommes réunis. Mais vous ne pouvez jamais voir les avantages d'une chose sans vous occuper avant tout de vous-même : quand une fois cette question sera décidée comme nous le souhaitons, nous verrons ce qui adviendra de cette affection et de ce zèle dont vous parlez...

– Aurais-je donc mal servi les intérêts de la paroisse ?

À cela il n'y eut pas de réponse. Knud, offensé, continua :

– Réellement, je m'étais persuadé moi-même

d'avoir accompli différentes choses... oui, différentes choses qui ont été de quelque avantage pour la paroisse... Peut-être me suis-je trompé.

De nouveau il se sentit accablé par son émotion, car c'était un homme de nature ardente et mobile, et la rupture avec Lars le peinait si profondément qu'il ne se sentait plus maître de lui. Lars répondit :

– Oui, je sais que vous tirez gloire de tout ce qui se fait ici, et si l'on en jugeait d'après la somme des paroles prononcées dans nos assemblées, c'est vous certainement qui auriez le plus agi.

– Qu'est-ce à dire ? cria Knud en jetant un regard perçant sur Lars. Est-ce à vous peut-être qu'appartient tout l'honneur ?

– Puisque, finalement, nous devons parler de nous-mêmes, répondit Lars, je suis libre d'admettre que chaque question a été soigneusement examinée par vous et moi avant d'être introduite dans l'assemblée.

Ici, le petit Knud Aakre retrouva la parole :

– Reprenez vos honneurs, au nom de Dieu ! Je suis parfaitement capable de m'en passer : il y a d'autres choses qu'il est plus difficile de perdre que celle-là.

Involontairement, Lars évita le regard de Knud, en même temps que son brin de paille reprenait son mouvement accéléré.

– Si j'avais à exprimer mon sentiment, je dirais qu'il n'y a pas tant à se vanter. Sans doute, le pasteur et les maîtres d'école sont contents de ce qui a été fait ; mais certainement le commun peuple trouve qu'aujourd'hui les taxes de la paroisse sont de plus en plus lourdes...

Ici s'éleva un murmure dans l'assemblée, qui parut très agitée. Lars continua :

– En fin de compte, on nous présente maintenant un projet qui promet quelques petites compensations pour tout ce qu'on a déboursé : c'est peut-être pour cela que ce projet rencontre tant d'opposition. Or, c'est une question qui concerne la paroisse ; il s'agit du bien-être de

tous, et notre devoir est d'empêcher qu'elle ne devienne une simple affaire de famille.

Les membres du conseil échangèrent des regards et quelques mots qui s'entendirent à peine ; l'un d'eux, tout en se levant pour aller prendre sa part à la gamelle de son dîner, fit remarquer que les paroles qui venaient d'être dites étaient les plus justes qu'il eût entendues depuis des années. Tous se levèrent de leurs sièges, la conversation devint générale, et Knud Aakre qui, seul, était resté assis, sentit que tout était perdu, déplorablement perdu, et ne fit aucun effort pour arrêter le mal. La vérité est qu'il avait quelque chose du tempérament qu'on attribue aux Français : il était très fort à la première, à la seconde attaque, quelquefois même à la troisième, mais il faiblissait à la défensive, parce que son impressionnabilité l'emportait sur son sang-froid.

Il était incapable de comprendre ce qui se passait ; aussi fut-il prompt à se décider, et, cédant la place au vice-président, il quitta la salle. Les autres ne purent s'empêcher de sourire.

Il était venu à l'assemblée en compagnie de Lars, mais il s'en alla seul, et le chemin lui sembla long. Le jour était froid, la forêt nue et triste, les prés d'un gris jaune, la gelée blanchissait les bords de la route. Le désappointement est un terrible compagnon. Knud se sentait si petit, si abandonné ! Lars apparaissait devant lui, à travers le crépuscule du soir, dans sa grandeur surhumaine, tout à fait comme un géant. Il était vexé de sentir que c'était par sa propre faute, à lui, que la bataille avait été décisive : il avait trop risqué sur une simple carte. Mais la surprise, le chagrin, l'inquiétude s'étaient emparés de lui, et grondaient, et gémissaient, et tempêtaient au fond de son être. Il entendit le roulement d'un char : c'était Lars qui le devançait et passa devant lui au trot joyeux de son superbe cheval, faisant résonner la route comme du bruit d'un tonnerre lointain. Il le voyait redressant sa taille, ses larges épaules, et laissant flotter les rênes sur le cou de sa jument qui se hâtait vers l'écurie. C'était comme l'emblème de la puissance de cet homme : il arrivait triomphant à son but, tandis que lui, Knud, poursuivait,

cahotant, sa route dans ce triste soir d'automne.

Dans la maison d'Aakre, sa femme l'attendait. Elle savait que le conflit était inévitable ; jamais elle n'avait eu confiance en Lars et, maintenant, elle avait positivement peur de lui. Quand Lars et son mari étaient partis ensemble le matin, elle ne s'était point sentie rassurée : fussent-ils rentrés ensemble, assis à côté l'un de l'autre, elle ne l'aurait pas été davantage. Mais l'obscurité s'était faite, et ils n'étaient point revenus. Elle se tenait sur le pas de la porte, regardant fixement la route, et rien n'apparaissait.

Enfin elle entend un roulement sur le chemin durci ; elle regarde à travers la nuit ; la carriole approche ; un homme seul est là ; elle reconnaît Lars, qui la reconnaît aussi, mais passe outre sans s'arrêter. Maintenant, elle se sent plus que jamais inquiète. Elle se laisse tomber, toute tremblante, sur le banc près de la fenêtre. Les enfants se rassemblent inquiets autour d'elle, le plus petit demande son père : ce n'est jamais que de lui qu'elle parle avec eux. Il était de sentiments si nobles et si bons, et c'est là ce qui le lui faisait

aimer ; mais maintenant son cœur n'était plus avec les siens : il était engagé dans toute sorte d'affaires qui le rendaient malheureux, et tous se sentaient malheureux en même temps que lui.

Pourvu qu'il ne lui fût rien arrivé ! Knud était si vif de caractère ! Pourquoi donc Lars était-il retourné seul chez lui ? Pourquoi ne s'était-il pas arrêté ? Devait-elle courir après lui, ou aller à la rencontre de son mari ? Elle était dans une agonie de détresse ; les enfants, pressés autour d'elle, demandaient ce qui se passait. Mais que pouvait-elle leur dire ? Elle disposa leur repas et les fit mettre à table. Pendant tout ce temps, elle avait l'œil sur la route. Mais il ne venait pas. Elle déshabilla les enfants, les mit au lit, le plus jeune faisant la prière du soir, tandis qu'elle se tenait penchée au-dessus de lui. Elle-même priait avec tant de ferveur, en suivant les paroles qui sortaient lentement des lèvres de l'enfant, qu'elle n'entendit pas un pas qui s'approchait.

Knud était là, sur le seuil, regardant la petite troupe en prière. La mère releva la tête, les enfants crièrent : Père ! Lui s'assit et dit

doucement :

– Oh ! fais-le prier encore une fois !

La mère se tourna vers le lit, afin qu'il ne pût pas voir sa pâle figure, car il lui aurait semblé indiscret à elle d'avoir l'air de connaître son chagrin avant qu'il en eût parlé lui-même. L'enfant joignit ses petites mains sur sa poitrine, tous en firent autant et il répéta pour la seconde fois :

Moi qui suis un petit enfant, je demande

Au ciel que mes péchés soient pardonnés.

Bientôt je deviendrai plus grand, plus sage,

Et père et mère connaîtront la joie,

Pourvu que toi, Seigneur, le meilleur des

/ maîtres,

Tu veilles m'aider à suivre ta Parole.

Et maintenant à la garde miséricordieuse de

/ notre Père céleste

Nous confions nos âmes pendant que nous

Et, dès ce moment, quelle paix régna dans cette demeure ! Au bout d'un instant tous les enfants dormaient dans les bras de Dieu. La mère plaça sans bruit le souper devant son mari, incapable pourtant de rien manger. Mais, quand il se leva :

– Désormais, dit-il, je serai à la maison.

Et sa femme, à ses côtés, tremblait d'une joie qu'elle n'osait pas laisser voir, et remerciait Dieu pour tout ce qui était arrivé, car, quoi que ce fût, il en était résulté un grand bien.

II

Au bout d'une année, Lars était devenu président du conseil paroissial, directeur de la caisse d'épargne, et commissaire en chef à la cour de conciliation ; bref, il possédait tous les offices auxquels il est possible de parvenir par

l'élection. Dans le conseil d'inspection pour le comté, il ne prit pas la parole pendant une année, mais, l'année suivante, il produisit la même sensation que lors de ses premiers discours au conseil paroissial : ici encore, rompant en visière avec celui qui avait été jusqu'alors le pouvoir dirigeant, il l'emporta sur toute la ligne et ce fut lui, désormais, qui commanda. De là, sa fortune le conduisit au *storthing* (parlement), où sa réputation l'avait précédé : aussi ne manqua-t-il pas d'y trouver des adversaires. Mais ici, bien que persévérant et ferme, il se tint toujours sur la réserve. Il ne se souciait d'exercer de l'influence que là où il était bien connu, et ne voulait pas compromettre la domination qu'il exerçait dans la paroisse par des défaites au dehors.

Sa carrière était brillante. Quand, le dimanche, il se tenait près de la porte de l'église, et que la congrégation passait lentement, le saluant tout bas, et que chacun s'arrêtait pour échanger quelques mots avec lui, on pouvait dire en toute vérité que son brin de paille faisait marcher toute la paroisse.

Il méritait ces honneurs. La route qui conduisait à l'église, c'est lui qui l'avait ouverte ; l'église neuve elle-même devant laquelle il stationnait, c'est lui qui l'avait bâtie ; tout cela, et bien d'autres choses encore, était dû à la caisse d'épargne qu'il avait fondée et qu'il gérait en personne. Ces ressources nouvelles avaient été fécondes, et la paroisse était citée en exemple à toutes les autres comme un modèle de bonne administration.

Knud Aakre s'était entièrement retiré de la lice, bien que, dans les premiers temps, il assistât quelquefois encore aux séances du conseil paroissial, parce qu'il s'était promis à lui-même de continuer à offrir ses services, bien que cette condescendance répugnât un peu à son orgueil. La première fois qu'il fit une motion, il fut si grandement mis dans l'embarras par Lars, qui insistait pour qu'il la présentât dans tous ses détails, que, se sentant un peu blessé, il finit par dire : « Quand Colomb découvrit l'Amérique, il ne la trouva pas divisée en paroisses et doyennés ; cela vint peu à peu. » Là-dessus, Lars, dans sa réplique, compara la découverte de

l'Amérique à la proposition de Knud. Or, cette proposition se rapportait à des réparations d'étables, et, depuis lors, Knud ne fut plus connu dans le conseil que sous le nom de « la découverte de l'Amérique. » Aussi, voyant qu'il avait cessé d'être utile, il ne se crut plus obligé de mettre la main à la pâte, et refusa désormais d'être réélu.

Pourtant, il continua à être actif et, pour ne pas rester tout à fait inutile, il agrandit son école du dimanche, et, au moyen des petites contributions de ceux qui y assistaient, il la mit en communication avec la société des missions, dont il devint le centre et le chef dans son comté et les comtés voisins. Là-dessus, Lars Högstad fit la remarque que, si jamais Knud entreprenait de collecter de l'argent pour quelque entreprise, il fallait qu'il fût assuré d'avance qu'il s'agissait de faire du bien à quelques mille lieues de chez lui.

Il est bon de faire observer que, désormais, il n'y eut plus de querelles entre eux. Assurément, il ne fut plus question de s'associer pour rien l'un avec l'autre, mais, quand ils se rencontraient, ils

se saluaient et causaient un moment. Knud sentit toujours quelque peine à la seule pensée de Lars ; mais il s'efforçait de maîtriser cette impression et de se persuader à lui-même que les choses n'auraient pas pu se passer autrement. Quelques années plus tard, dans une grande fête de mariage où ils assistaient tous deux et étaient tous deux de très bonne humeur, Knud monta sur une chaise et proposa un toast au président du conseil paroissial et au premier représentant que le comté avait envoyé au storting. Il parla jusqu'à devenir profondément ému et, comme d'habitude, s'exprima d'une manière extrêmement belle. Chacun pensa qu'il s'était fait grand honneur ; Lars vint à lui, et son regard se troubla quand il dit que c'était à lui, Knud, qu'il était redevable de presque tout.

Et, à la première élection du conseil, Knud fut, de nouveau, nommé président.

Mais, si Lars Högstad avait prévu ce qui allait s'ensuivre, il n'eût pas, certainement, usé de son influence pour parvenir à ce résultat. Chaque chose arrive en son temps, dit un vieux proverbe

et, juste au moment où Knud Aakre entra en fonction, quelques-uns des meilleurs membres de la paroisse se trouvèrent menacés d'une ruine complète, à la suite d'une fureur de spéculation qui faisait rage depuis longtemps, mais ne commença qu'alors à faire des victimes. On disait que Lars Högstad était la cause de ce désastre, parce que c'était lui qui avait appris à la paroisse à spéculer. Cette fièvre d'argent avait pris naissance dans le conseil paroissial, car le conseil lui-même était le plus grand spéculateur de tous. Chacun, jusqu'au jeune travailleur de vingt ans, entendait bien, dans ses transactions, d'un écu en tirer dix. Au début, le conseil se montra d'une extrême parcimonie, mais qui fut bientôt suivie d'une folle prodigalité. Tous les efforts étaient tendus vers le lucre ; en même temps se développa un esprit de soupçon, des exigences sans fin, un goût de chicane qui aboutit à des procès et à des haines. Ici encore, disait-on, l'exemple donné par le conseil fut très fâcheux, car l'une des premières choses que fit Lars en sa qualité de président fut d'ordonner des poursuites contre le vénérable vieux pasteur, pour avoir pris

des titres douteux. Le conseil l'emporta devant la justice, mais immédiatement après le pasteur résigna son poste. Les uns avaient approuvé, d'autres blâmé ce procès qui fut, en tout cas, un précédent fâcheux. Bientôt les conséquences de l'administration de Lars se montrèrent sous la forme de pertes subies par la plupart des propriétaires de la paroisse. Un brusque changement se produisit dans l'opinion publique. L'opposition trouva bientôt son chef dans la personne de Knud Aakre, qui était rentré dans le conseil sous le patronage de Lars lui-même !...

La lutte s'engagea sur-le-champ. Les jeunes gens qui avaient reçu dans le temps les enseignements de Knud étaient devenus des hommes faits, les membres les plus éclairés, les plus actifs de la paroisse. C'est à eux que Lars eut affaire désormais, et, depuis leur enfance, ces jeunes gens lui gardaient rancune. Un soir, après une séance orageuse du conseil, comme il s'était arrêté sur les degrés à l'entrée de sa maison, il lui sembla entendre comme une rumeur lointaine s'avancant contre lui de tous les côtés, de toutes les demeures : c'était le pressentiment que, le

jour où la ruine s'abattrait sur la paroisse, la caisse d'épargne et lui-même seraient renversés, et que, pour prix de ses longs efforts, l'animadversion de tous retomberait en imprécations sur sa tête.

Dans ces jours de conflits et de découragement, des commissaires, envoyés par la direction du chemin de fer central pour déterminer la direction de la nouvelle voie, arrivèrent un soir à Högstad, le premier gard à l'entrée de la paroisse. Dans l'entretien qu'il eut alors avec les commissaires, Lars apprit qu'il s'agissait de savoir si la nouvelle ligne traverserait la vallée, ou bien suivrait une direction parallèle, de l'autre côté des montagnes.

Ce fut pour lui comme un éclair de lumière ! S'il pouvait réussir à faire passer la ligne du chemin de fer par la vallée, les propriétés foncières acquerraient de la valeur, lui-même serait sauvé, et sa renommée passerait à la postérité la plus reculée. Il ne put s'endormir cette nuit-là ; ses yeux étaient éblouis par une lumière éclatante, parfois même il lui semblait

entendre le roulement d'une locomotive... Le lendemain, il accompagna les commissaires dans leur inspection locale ; ce fut son cheval qui les conduisit, et les ramena le soir à Högstad. Le jour suivant, ils se rendirent dans l'autre vallée, Lars toujours avec eux ; tous revinrent passer la nuit chez lui. Ils trouvèrent le gard brillamment illuminé ; les notables de la paroisse avaient été conviés à une grande fête donnée en l'honneur des commissaires et qui dura jusqu'au lendemain. Tout cela, pourtant, sans résultat utile. Plus on examina de près l'état des choses, plus on dut se convaincre que l'établissement projeté du chemin de fer se trouvait en présence de cette alternative : pour pénétrer dans la vallée, que fermait une gorge étroite, la voie nouvelle devait suivre à peu près le parcours de la route de terre actuelle, et s'élever ainsi à une altitude qui la rendait impossible, ou bien prendre au plus court, mais sur cette ligne directe il fallait, de toute nécessité, faire passer la voie au travers de l'ancien cimetière ; or, c'était peu de temps auparavant que le nouveau « champ des morts » avait été ouvert ; la dernière inhumation qui

s'était faite dans l'autre était récente : la situation étant telle, le projet devenait inexécutable, et toute perspective d'avoir jamais le chemin de fer était illusoire.

« Pourtant, se disait Lars, s'il ne s'agit que d'emprunter une minime portion du cimetière abandonné, pour que la paroisse soit gratifiée d'un aussi grand bienfait que le passage de la ligne ferrée, serait-il donc possible qu'on dût y renoncer ? N'était-il pas tenu, lui, Lars, de faire appel à toute son énergie, à tout ce qui lui restait encore d'influence, pour écarter cet obstacle ?... »

Plein de cette pensée, il se rendit immédiatement chez le pasteur et le doyen, puis auprès du conseil diocésain. Il parla, il parlementa. Armé de tous les faits et de tous les chiffres possibles concernant l'immense avantage pour la vallée de posséder cette voie ferrée qu'appelaient les vœux de la population, il emporta tous les suffrages. Moyennant le transfert dans le nouveau cimetière de quelques-uns des corps inhumés dans l'ancien, toute objection pouvait être considérée comme nulle et non avenue ; on lui donna l'assurance que l'autorisation royale, indispensable dans ce

cas particulier, serait obtenue sans difficulté. On ajouta que tout ce qu'il lui restait à faire était de s'entendre sur la question avec le conseil paroissial.

La population était aussi excitée que Lars lui-même. L'esprit de spéculation qui, depuis quelques années, l'avait emporté dans la paroisse, tournait à une joie folle. On ne parlait, on ne s'occupait plus que du voyage de Lars et de ses résultats possibles. Quand il revint porteur de bonnes nouvelles, on lui rendit tout honneur, on chanta des actions de grâces à sa louange. En vérité, si, à cette heure-là, les propriétaires les plus considérables de la localité avaient fait faillite l'un après l'autre, on y aurait à peine pris garde. La fièvre de la spéculation avait fait place à la fièvre des chemins de fer.

Le conseil paroissial s'assembla. Une pétition respectueuse, demandant que l'ancien cimetière fût approprié pour le passage de la voie, lui fut présentée. On l'adopta à l'unanimité. Il fut même question de voter à Lars, en témoignage de gratitude, une cafetière d'argent ayant la forme

d'une locomotive ; on jugea pourtant qu'il serait mieux d'attendre pour cela que le plan tout entier eût été mis à exécution. La pétition fut transmise au conseil diocésain, et revint avec la demande d'une liste de tous les corps qui devaient être « transportés ». Le pasteur dressa cette liste ; mais, au lieu de l'envoyer directement à son adresse, il la fit passer, pour des raisons à lui connues, par l'intermédiaire du conseil paroissial. Ce fut Lars, en sa qualité de président, qui eut à ouvrir l'enveloppe et à faire lecture de la liste.

Or, il se trouva que le premier corps qui devait être exhumé était celui de son grand-père ! Un petit frisson parcourut l'assemblée... Lars lui-même tressaillit, mais continua pourtant sa lecture. Le second corps se trouva être celui du grand-père de Knud Aakre : ces deux hommes étaient morts à un petit intervalle l'un de l'autre. Knud bondit de son siège ; Lars s'arrêta ; chacun se regardait consterné, car le vieux Knud Aakre avait été, en son temps, le bienfaiteur de la paroisse et le plus aimé de ses contemporains. Il y eut, pendant quelques minutes, un silence de mort. Lars, enfin, s'éclaircit le gosier et continua

à lire. Mais plus il avançait dans sa lecture, et plus les choses se gâtaient, car, à mesure qu'on se rapprochait de l'époque actuelle, les morts semblaient plus chers et sacrés. Quand il eut fini, Knud Aakre demanda tranquillement s'il ne semblait pas à chacun que l'air autour d'eux fût rempli d'esprits. Il commençait justement à faire sombre dans la salle et, bien qu'il n'y eût là que des hommes d'âge mûr, et en grand nombre, ils ne pouvaient se défendre d'être inquiets. Lars tira de sa poche un paquet d'allumettes et fit de la lumière, remarquant sèchement qu'il n'y avait là rien absolument qui ne fût déjà bien connu de tous.

– Oui, c'est vrai, dit Knud parcourant la salle à grands pas, et pourtant c'est plus grave encore que je ne l'avais cru jusqu'ici. Je m'aperçois maintenant que même des chemins de fer peuvent être achetés à trop haut prix.

Ces paroles firent sur l'audience une impression profonde. Remarquant qu'il serait bon de considérer la chose de plus près, Knud fit une motion à cet effet.

– Dans l'excitation qui a prévalu parmi nous, dit-il, le bénéfice à retirer de l'établissement de la voie ferrée a été grandement exagéré. Même dans le cas où la ligne n'aurait pas traversé la paroisse, il y aurait eu pourtant une station à chacune des extrémités de la vallée ; à la vérité, le chemin aurait été plus long pour y parvenir que si la station se fût trouvée au centre : pourtant, la difficulté n'aurait pas été telle qu'il fût nécessaire, pour y échapper, de violer le repos des morts.

Quand ses pensées l'entraînaient par un mouvement rapide, Knud était capable, pour les défendre, de présenter des arguments convaincants : un instant auparavant, ce qu'il dit alors ne lui était pas venu à l'esprit, et pourtant ses paroles arrivèrent au cœur de tous. Lars sentit le danger et, jugeant que la prudence était de mise, il acquiesça en apparence à la proposition d'ajournement. « Ces impressions vives, pensa-t-il, sont toujours fâcheuses au début ; le mieux est de temporiser. »

Mais il s'était mépris. La crainte de toucher

aux morts de leurs propres familles monta comme une marée grandissante dans les âmes des habitants de la vallée. Ce qui ne leur avait paru d'abord que quelque chose d'abstrait devint pour eux une question solennelle, un fait redoutable. Les femmes surtout étaient excitées, et, le lendemain, au moment de l'assemblée, le chemin qui mène à la maison commune était noir de monde. C'était un jour chaud d'été. Les fenêtres avaient été enlevées, et il y avait autant de gens en dehors qu'à l'intérieur. Chacun sentait qu'un grand combat allait se livrer.

Lars arriva et fut affectueusement salué par tous : tranquille et plein de confiance, il regardait autour de lui, ne semblant nullement surpris. Il prit place près de la fenêtre, son brin de paille aux dents, et un demi-sourire se montra sur sa figure sarcastique quand il vit Knud Aakre se lever pour prendre la parole au nom des morts de l'ancien cimetière de Högstad.

Mais ce ne fut point par là que Knud Aakre commença. Il s'appliqua d'abord à exposer avec soin combien, dans tout le bruit qui se faisait

depuis quelque temps, les avantages à attendre du chemin de fer avaient été surfaits. Il appuyait de preuves positives chacune de ses assertions, car il avait calculé la distance de tous les gards à la station la plus prochaine. Et finalement il demanda :

– Pourquoi y a-t-il eu tant de tapage à propos de ce chemin de fer, si ce n'est à cause du bénéfice que la paroisse espère en retirer ?

Il lui fut aisé de démontrer qu'il était d'un intérêt pressant, pour ceux qui avaient amené dans le pays un état de choses si fâcheux, de créer maintenant une agitation nouvelle afin de faire oublier le passé. Et puis, ajoutait-il, certaines gens, dans la fièvre du moment, espèrent sans doute vendre à grand prix leurs gards et domaines à des étrangers assez fous pour les acheter. Or, c'est là une spéculation honteuse à laquelle on veut faire contribuer non seulement les vivants, mais encore les morts...

L'effet de cette allocution fut considérable. Mais Lars, quoi qu'il advînt, était bien résolu à garder son sang-froid. Il répliqua que Knud lui-

même avait été d'abord très porté pour le chemin de fer et, cependant, qui donc voudrait accuser Knud d'avoir quelque chose à faire avec la spéculation (ici un petit rire) ? Knud n'avait pas élevé la moindre objection contre le transfert des corps de gens du commun peuple, afin de rendre la voie ferrée possible. C'est seulement quand il s'est agi du corps de son grand-père qu'il s'est aperçu tout à coup que le sort et le bonheur de la communauté tout entière étaient menacés.

Il n'ajouta rien, mais regarda Knud en souriant du bout des lèvres, ce que d'autres firent comme lui. Cependant, la réponse de Knud le surprit, comme elle surprit chacun :

– Je dois l'avouer : je n'ai bien compris la chose que lorsque je me suis senti atteint dans mes affections de famille. Il est bien possible que ce soit là une honte... Mais ç'aurait été une honte bien autrement regrettable encore de n'avoir rien éprouvé de pareil, comme c'est le cas de Lars... Et il conclut en disant : Jamais la raillerie n'a été plus hors de place et, pour tous ceux qui ont le sentiment de la décence, l'affaire tout entière est

absolument révoltante !

– Ce sentiment est quelque chose qui s’est produit tout à fait récemment, répliqua Lars ; nous pouvons donc espérer qu’il se dissipera comme il est venu. Après nous avoir vus tous d’accord pour mettre le char en mouvement, que diront le pasteur, le doyen, le conseil diocésain, les ingénieurs et le gouvernement lui-même, en apprenant que nous cherchons à l’enrayer et, après des chants de réjouissance, que nous nous mettons à pleurer et à faire des oraisons funèbres ? S’ils ne déclarent pas que nous sommes devenus fous dans cette paroisse, ils trouveront au moins que nous avons agi de la façon la plus inexplicable.

– Et ils auront raison, Dieu le sait, rétorqua Knud. Nous nous sommes conduits récemment, en effet, d’une singulière façon, et il est grand temps de nous amender. Les choses en sont venues pour nous au point décisif. Nous voilà prêts, chacun de nous, à déterrer nos propres grands-pères pour faire place au chemin de fer, à troubler le repos de nos morts pour que nos

propres fardeaux puissent être voiturés un peu plus commodément et plus vite. N'est-ce pas comme si nous mettions notre cimetière en labour pour y récolter de quoi faire du pain ? Ce qui a été déposé là au nom de Jésus, nous l'enlevons au nom de Moloch : cela ne vaut guère mieux que de manger les os de nos ancêtres...

– Mais c'est le cours de la nature, dit Lars froidement.

– Oui, pour les animaux et les plantes.

– Eh, ne sommes-nous pas des animaux ?

– Oui, mais nous sommes aussi les enfants du Dieu vivant ; nous avons enterré nos morts dans la foi en Lui : c'est Lui qui doit les réveiller et non pas nous.

– Ce sont là des mots et rien de plus. Ne serons-nous pas obligés de fouiller nous-mêmes le cimetière, quand le moment de la seconde série des inhumations sera venu ? Quel mal y a-t-il à le faire quelques années plus vite ?

– Je vais vous le dire. Ce qui est né d'eux respire encore ; ce qu'ils ont bâti demeure ; ce

qu'ils ont aimé, ce pour quoi ils ont souffert, vit encore autour de nous et en nous, et nous ne serions pas tenus à les laisser dormir en paix ?...

– Votre ardeur montre bien que de nouveau vous pensez à votre grand-père, répliqua Lars, et je dois dire que, selon moi, il est plus que temps que la paroisse soit débarrassée de *lui*. Il a pris déjà bien trop de place pendant qu'il était en vie ; il n'est pas juste qu'il soit encore sur notre chemin, maintenant qu'il est mort. Si son corps devait priver cette paroisse d'une bénédiction qui s'étendra à travers des centaines de générations, nous pourrions dire en toute vérité que de tous ceux qui sont nés ici, c'est lui qui nous a fait le plus de mal.

Knud Aakre secoua ses cheveux en désordre, ses yeux flamboyaient, toute sa personne semblait tendue comme un ressort d'acier.

– J'ai déjà montré, s'écria-t-il, ce qu'il adviendra de la bénédiction dont vous parlez ; elle ressemble à toutes celles dont vous avez comblé cette paroisse. Il est vrai que vous nous avez pourvus d'une nouvelle église, mais vous

l'avez remplie d'un esprit nouveau, et ce n'est pas celui de l'amour. Vous nous avez fourni de nouvelles routes, mais des routes qui conduisent à l'abîme, comme cela est manifeste aujourd'hui par les infortunes de plusieurs. Vous avez diminué nos taxes publiques, c'est vrai, mais vous avez augmenté les taxes privées ; les procès, les dettes hypothécaires, les banqueroutes, ne sont pas des dons profitables pour une communauté. Et *vous* osez déshonorer dans sa tombe l'homme que toute la paroisse révère ! Vous avez le front de dire qu'il est sur notre chemin ! Ah ! oui, certainement, il est sur votre chemin à *vous*, car sa tombe sera la cause de votre chute ! L'esprit qui a régné jusqu'aujourd'hui sur nous tous était un esprit de servitude. On laissera certainement le cimetière en paix ; mais, aujourd'hui même, il faudra y ajouter une fosse, celle de votre popularité qui y restera enfouie.

Lars Högstad se leva, blanc comme un linge ; ses lèvres s'ouvrirent, mais il ne put prononcer un mot : le brin de paille tomba. Après quelques efforts pour le retrouver et retrouver en même

temps la parole, il éclata comme un volcan.

– Et c'est là les remerciements que je recueille pour toutes mes peines, et mes corvées, et mes tourments ! Si c'est ce prêcheur de femmes qui doit être votre maître, puisse le diable présider lui-même votre assemblée avant que j'y remette les pieds ! C'est grâce à moi que votre boutique a tenu jusqu'aujourd'hui : après moi elle tombera en mille pièces, et c'est déjà fait... Voilà votre registre ! – Et il le jeta sur la table. – Honte à cette assemblée de vieilles commères et de marmots ! – Et il frappa violemment sur le bureau. – Honte à toute cette paroisse qui récompense ainsi son bienfaiteur !

De nouveau il laissa retomber son poing fermé sur la table de la présidence, avec une violence telle que l'écritoire roula à terre, marquant ainsi d'une grande tache noire, pour les générations futures, la place où Lars Högstad, en dépit de sa longue domination, de sa patience et de son habileté, était rentré dans le néant.

Il se précipita vers la porte et disparut. L'assemblée resta immobile : la colère de Lars et

sa voix tonnante avaient épouvanté les conseillers ahuris. Alors Knud Aakre, se rappelant le traitement insultant qu'il avait reçu lors de sa chute à lui, s'écria, l'air radieux et en contrefaisant la voix de Lars :

– Est-ce là « le coup décisif » qui tranche la question ?

De joyeux éclats de rire, partant de toutes parts, saluèrent ces paroles. Cette séance solennelle finit dans l'allégresse ; deux ou trois membres seulement quittèrent la salle ; tous les demeurants se firent apporter à boire afin d'arroser gaiement leur repas, et une nuit bruyante succéda à ce jour orageux. Chacun se sentait heureux et libre comme autrefois, alors que l'esprit dominateur de Lars n'avait pas encore courbé leurs âmes sous une obéissance muette. Ils portèrent des toasts à leur affranchissement ; ils chantèrent de tout leur cœur et, finalement, – en vérité, – ils se mirent à danser, Knud Aakre et le vice-président figurant en tête de la grande sarabande qui les emporta tous. Garçons et filles se joignirent à la danse,

tandis qu'au dehors de la salle retentissaient des hourras en l'honneur de cette journée, telle que la paroisse n'en vit jamais de pareille.

III

À Högstad, Lars arpentait ses vastes chambres, silencieux et sombre. Sa femme, qui l'aimait, mais avec crainte et tremblement, n'osait affronter sa présence. Les affaires du gard et de la maison allaient comme elles pouvaient, tandis qu'une multitude de lettres étaient échangées entre Högstad, la paroisse, et le bureau des postes. Lars avait des réclamations à faire au conseil, et, comme on ne lui donnait pas satisfaction, il commençait des poursuites ; il faisait des sommations à la caisse d'épargne, qui les repoussa : autre procès. Il se jugeait offensé par certaines expressions des lettres qu'il recevait, et recourait au tribunal tantôt contre le président du conseil, tantôt contre celui de la caisse d'épargne. En même temps paraissaient

dans les journaux des articles terribles qu'on lui attribuait, et qui donnaient naissance à de grandes inimitiés dans la paroisse, excitant voisin contre voisin. Parfois il s'en allait, sans qu'on sût où, pendant des semaines entières et, rentré chez lui, il s'y enfermait plus que jamais. On ne l'avait pas revu à l'église depuis la grande scène dans le conseil paroissial.

Sur ces entrefaites, un samedi soir, le pasteur apprit la nouvelle que le chemin de fer, en dépit de tout, passerait dans la vallée et traverserait le cimetière. Ce fut comme un coup de foudre dans chaque demeure. L'opposition unanime du conseil avait été vaine : l'influence de Lars Högstad l'emportait. C'était là le motif de ses absences : ce qui arrivait était son œuvre. Une admiration involontaire pour cet homme et sa tenace persévérance amortit en quelque sorte le mécontentement de la défaite ; plus on discutait l'affaire, plus la réconciliation était proche : un fait accompli porte en lui-même certaines raisons d'être qui peu à peu s'imposent à tous, et démontrent que les choses ne peuvent être autrement qu'elles ne sont. Tout le monde se

trouva rassemblé, le lendemain, près de l'église, et chacun, en se rencontrant, ne pouvait s'empêcher de rire. Et pendant que la congrégation tout entière, jeunes et vieux, hommes et femmes, et les enfants mêmes, ne parlaient d'autre chose que de Lars Högstad, de son habileté, de sa volonté de fer, de son énorme influence, voilà que lui-même apparut, avec toute sa maisonnée, dans quatre chars de campagne se suivant à la file. Or, il y avait deux ans qu'on ne l'avait vu à l'église... À ce moment il mit pied à terre et traversa la foule, tandis que tous, comme sous une même impulsion, s'empressaient de le saluer. Marchant droit devant lui, il ne rendit de salut à personne ; sa petite femme, pâle comme la mort, le suivait. À l'intérieur de l'église, la curiosité était si vive que, chacun fixant les yeux sur lui, le chant s'arrêta sur toutes les lèvres. Knud Aakre, assis à son banc, remarqua qu'il se passait quelque chose, leva les yeux et ne vit rien en face de lui, mais, se retournant, il aperçut Lars, penché sur son livre de cantiques, et cherchant la page indiquée.

Il ne l'avait pas vu depuis la mémorable

séance du conseil, et n'aurait pas cru qu'un changement aussi complet fût possible. Ce n'était plus le victorieux Lars. Ses cheveux s'étaient faits plus rares encore, sa figure émaciée avait quelque chose de hagard, ses yeux creux semblaient injectés de sang, son cou de géant était étiré et couvert de rides. Knud comprit d'un coup d'œil tout ce que cet homme avait souffert ; il fut saisi d'une vive sympathie et sentit quelque chose de son attachement d'autrefois remuer dans sa poitrine. Il pria Dieu pour Lars, et se promit de s'approcher de lui après le service ; mais Lars avait disparu. Il résolut d'aller chez lui dans la soirée ; sa femme le retint.

— Lars, dit-elle, est un de ces hommes qui ne peuvent pas porter le poids de la reconnaissance ; tiens-toi loin de lui jusqu'à ce qu'il ait l'occasion de te rendre un service : alors peut-être viendra-t-il à toi.

Mais il ne vint pas. De temps à autre il paraissait à l'église, jamais ailleurs, et n'avait de contact avec personne. Il se vouait maintenant à son gard et à ses affaires avec l'ardeur passionnée

d'un homme qui veut réparer en quelques mois les négligences de plusieurs années et, en effet, il ne manquait pas de gens pour dire qu'il y avait urgence.

Les travaux du chemin de fer commencèrent bientôt dans la vallée. Comme la ligne devait passer droit devant Högstad, Lars abattit la portion de sa maison qui se trouvait en face du chemin, pour y construire un vaste et beau balcon : il avait décidé que son gard commanderait l'attention. On était en plein travail, lorsque les wagonnets et la petite locomotive qui devaient transporter sur place le ballast et les traverses apparurent. C'était un beau soir d'automne. Lars se tenait sur les degrés d'entrée de sa maison pour entendre le premier signal et voir la première colonne de fumée ; tous les habitants du gard étaient autour de lui. Tout en regardant la vaste étendue de la paroisse, illuminée par le soleil couchant, il songeait qu'on se souviendrait de lui aussi longtemps qu'un train passerait à grand bruit à travers la vallée. Un sentiment de pardon se glissa dans son âme. Il regarda vers le cimetière, dont une partie était

restée intacte, ses croix de bois inclinées vers le sol, tandis que la voie ferrée occupait le reste. Il s'efforçait de se rendre compte de ce qu'il éprouvait, quand le signal se fit entendre et, voilà, le train s'avança lentement, entouré d'un nuage de fumée mêlé d'étincelles, parce que la locomotive était chauffée avec du bois de pin. Le vent soufflait du côté de la maison ; tous les spectateurs furent enveloppés dans une épaisse fumée, mais qui se dissipa bientôt, et Lars put voir alors le train poursuivant sa route comme une volonté de fer à laquelle rien ne résiste.

Il était satisfait et rentra dans sa maison comme un homme qui revient d'une longue journée de travail. À ce moment, l'image de son grand-père se présenta à son esprit. Ce grand-père avait élevé sa famille de la pauvreté à l'aisance ; il est vrai que quelque chose de son honneur comme citoyen avait été sacrifié : néanmoins, il avait fait son chemin. Ses fautes étaient celles de son temps, et reposaient sur les limites incertaines des conceptions morales au milieu desquelles il avait grandi.

Honneur à lui dans sa tombe, car il a souffert et travaillé durement ! Paix lui soit ! Il doit être bon pour lui de se reposer enfin... Mais il ne lui est pas permis de se reposer, à cause des vastes ambitions de son petit-fils ; ses cendres ont été dispersées çà et là avec les pierres et les gravois. Folie que tout cela ! Il n'aurait fait que sourire en pensant que l'œuvre de son petit-fils avait passé sur sa tête...

Tout en ruminant ces pensées, Lars s'était déshabillé et mis au lit. Alors, une fois encore l'ombre de son grand-père se glissa devant lui, plus sévère que lors de sa première apparition. La fatigue nous affaiblit, et Lars commençait à se faire des reproches. Mais il se défendait aussi lui-même. Que manquait-il à son grand-père ? À coup sûr, il devait être satisfait, maintenant qu'on rendait gloire à grand bruit à sa famille, au-dessus de sa tombe. Qui d'autre possède un tel monument ? Et cependant qu'y a-t-il ? Qu'est-ce là ? Ces deux yeux de feu, monstrueux, ce sifflement qui rugit, tout cela ne vient plus de la locomotive ni de la ligne du chemin de fer. Une procession immense arrive droit du cimetière, du

côté de sa maison. Les yeux de feu sont ceux de son grand-père, et cette longue suite qui vient après lui, ce sont tous des morts... La procession s'avance vers le gard, grondant, pétillant, étincelant. Les fenêtres brillent en reflétant les regards des défunts. Lars fait un puissant effort pour rester maître de lui, se disant que ce n'est là qu'un songe, oui, à coup sûr, un mauvais rêve... « Attendez que je me réveille ! Maintenant me voilà éveillé : arrivez donc, pauvres esprits ! »

Et voilà ! ils arrivent réellement du cimetière, renversant tout, barrières, rails, locomotive, de sorte que tout tombe avec un immense fracas sur le sol, et qu'à la place apparaît comme auparavant le gazon vert avec ses tombes et ses croix. Comme de puissants champions ils s'avancent, et le cantique : « Laissez les morts reposer en paix ! » les précède. Lars les connaît, ces paroles qui, toutes ces dernières années, se sont fait entendre dans son âme, et maintenant le cantique est devenu son requiem. Une sueur froide couvre son corps. Les voilà ! les voilà ! Ils sont là, devant la fenêtre ! il entend l'un d'eux prononcer son nom. Accablé par la peur, il

s'efforce de crier, il se sent étranglé, une main glacée le serre à la gorge ; à peine peut-il dire : au secours ! et il s'éveille... La fenêtre avait été brisée du dehors, les vitres volaient en éclats autour de lui. Il sursauta et se leva avec effort. Un homme était près de la croisée, enveloppé de fumée et de flammes...

– Le gard est en feu, Lars, le gard est en feu ! Nous venons vous prêter aide !

C'était Knud Aakre.

Quand Lars revint à lui, il était étendu en plein air, un vent froid glaçait ses membres. Pas une âme avec lui ; à sa gauche, il voyait le gard en flammes ; autour de lui son bétail paissait et bramait ; les moutons effrayés s'étaient rassemblés et serrés en troupeau ; des meubles, des ustensiles de ménage, étaient jetés çà et là sur le sol ; puis il aperçut, près de lui, quelqu'un qui pleurait, assis sur un bloc de bois. C'était sa femme. Il l'appela par son nom. Elle tressaillit.

– Le Seigneur soit béni ! tu es en vie ! s'écria-t-elle en s'avançant précipitamment vers lui. Ô mon Dieu ! mon Dieu ! En avons-nous assez de

ce chemin de fer, maintenant !

– Le chemin de fer ? demande-t-il.

Mais, avant que ces mots se fussent échappés de ses lèvres, il avait tout compris ; un frisson le saisit : à coup sûr, des étincelles de la locomotive étaient tombées sur les copeaux et les débris des travaux de la nouvelle construction, et y avaient mis le feu. Lars était là, pensif, silencieux ; sa femme, n'osant parler, se mit à chercher quelque chose qui pût garantir du froid son pauvre corps frissonnant. Il recevait ses soins sans rien dire ; mais quand elle s'agenouilla devant lui pour lui couvrir les pieds, il étendit la main sur sa tête ; elle se pencha sur la poitrine de son mari et se mit à sangloter. Il y avait là bien des yeux qui la regardaient curieusement. Mais Lars la comprit et dit :

– C'est toi le dernier ami qui me reste !

Elle se sentit si heureuse qu'elle reprit courage et, se levant et regardant humblement le visage de son mari :

– C'est qu'il n'y a personne d'autre ici qui te

comprenne ! dit-elle.

Alors ce cœur dur se fondit, des larmes lui vinrent aux yeux tandis qu'il tenait étroitement serrée la main de sa femme.

Maintenant il lui parla, à elle, comme s'il se fût parlé à lui-même. Et elle, à son tour, lui ouvrit aussi son âme. Ils s'entretinrent de tout ce qui était arrivé ou, plutôt, il l'écoutait, tandis qu'elle parlait.

Knud Aakre avait été le premier à voir le feu ; il appela du monde, envoya des messagers de divers côtés et se hâta lui-même, avec hommes et chevaux, vers les bâtiments en flammes ; tous, dans la maison, étaient restés endormis. Il avait organisé l'extinction de l'incendie, le sauvetage des meubles et des effets. C'est lui qui avait tiré Lars de la chambre qui commençait à brûler, et l'avait transporté derrière l'aile gauche de la maison, du côté d'où venait le vent.

Et, tandis qu'ils parlaient de ces choses, un char arrivait sur la route, conduit très vite par un homme qui en descendit. C'était Knud. Il avait couru chez lui et en ramenait cette même carriole

qui les avait conduits tant de fois ensemble aux séances du conseil. Il demanda à Lars d'y monter pour aller ensemble dans sa maison. Ils se tenaient serrés par la main, l'un assis, l'autre debout.

– Voyons, Lars ! viens avec moi, dit Knud.

Sans proférer une parole, Lars se leva. Côte à côte ils s'avancèrent vers la voiture. On aida Lars à y monter ; Knud prit place à côté de lui. Ce qu'ils se dirent pendant la course, et après, dans la petite chambre à Aakre, où ils restèrent ensemble jusque tard dans la matinée, personne ne l'a jamais su. Mais, de ce jour-là, ils furent inséparables comme autrefois.

Aussitôt que l'infortune accable un homme, chacun reconnaît ses qualités. Ce fut la paroisse qui rebâtit à ses frais la demeure de Lars Högstad : il n'y eut pas, dans la vallée, de bâtiments plus grands et plus beaux que ceux-là. On le réélut à la présidence du conseil, mais avec Knud Aakre à ses côtés. Jamais il ne manqua de consulter l'intelligence et le cœur de Knud, et, depuis ce jour, les temps de ruine furent passés.

Léopold Sacher-Masoch

La pantoufle de Sapho et autres contes, traduit
par D. Dolorès, Paris, Charles Carrington,
Libraire-Éditeur, 1907.

La pantoufle de Sapho

L'hiver de 1859 étendait son blanc et floconneux tapis de neige sur les remparts de la joyeuse capitale autrichienne et, aux environs, sur les coupoles du Kahlenberg et du Leopoldsberg. Le monde brillant et aristocratique était rentré des eaux et de ses terres, et l'on s'amusait, dans les salons privés, ainsi qu'aux lieux de réjouissances publiques, simplement et gaiement, comme cela n'était guère possible, alors, que dans la ville impériale, résidence de l'empereur Franz.

Mais le point culminant des distractions et des plaisirs, comme de l'intérêt artistique et littéraire, était encore et toujours le Burgthéâtre, institution populaire au sens le plus élevé, où les aspirations idéales de l'élite de la nation se joignaient aux efforts les plus nobles, car une censure hautement sagace rognait les ailes fougueuses du Pégase autrichien, et la vie politique n'agitait encore que

la Hongrie avoisinante, ne se manifestant guère que par les paroles, les chansons et les actes des compagnonnages allemands et de quelques étudiants des universités de Vienne ou de Prague.

Entre le public et les acteurs, régnait une véritable intimité, car les Viennois de cette époque ne se contentaient pas d'admirer l'artiste sur la scène ; ils le suivaient dans sa vie journalière et jusque dans sa demeure, non pour épier un scandale et s'amuser des vices des protagonistes chargés d'incarner les rêves héroïques ou spirituels des poètes, comme cela a lieu de nos jours, mais avec le naïf désir de voir la pâle Louise assise à sa table à thé, d'entendre la rêveuse Charlotte potiner en buvant du café, de surprendre la fière princesse Eboli en train de tricoter des bas ou le vaillant chevalier Goetz de faire sa partie de tarok. Le public viennois était au courant de tout ce qui se passait derrière les coulisses. Il connaissait le nom de chaque adorateur de la Stich ; il savait toujours, à n'en pas douter, quel soir Korn était plus rauque que de coutume et en quel lieu il avait bu le champagne responsable, et, lorsqu'enfin Sophie

Schröder monta, tel un soleil, au firmament de l'art dramatique, faisant pâlir toutes les étoiles, il ne tomba pas une épingle dans le boudoir de la tragédienne sans que le Tout-Vienne en fût informé, depuis le chancelier d'État jusqu'à l'apprenti cordonnier, depuis le cocher de fiacre jusqu'à l'empereur.

L'intérêt que prenait la ville entière à la personnalité de Sophie était de nature exclusivement artistique, bien que partant d'un sentiment très humain, car la Schröder n'était ni belle ni même élégante.

Mais, quand elle paraissait drapée à la grecque, sur les planches, quand sa superbe voix laissait tomber les ondes mélodiques de la langue rythmée, quand son génie invoquait des figures d'une vérité saisissante et d'une dignité surhumaine, elle entraînait les cœurs, comme jamais aucune artiste ne l'avait fait. À ces moments, elle devenait belle, d'une beauté antique et qu'on eût crue sortie d'un sarcophage ancien.

Sophie n'était pas grande, mais elle avait ce

port de tête imposant que possédait avant elle l'auteur du *Faust*, et qui la faisaient paraître plus haute qu'elle ne l'était en réalité.

Il n'était pas une grande dame, pas une souveraine, qui ne lui eussent envié sa distinction native et l'empire qu'elle exerçait sur les mortels. Elle semblait née pour voir un peuple à ses pieds, tant son regard était dominateur.

Sa situation matérielle eût pu être brillante, mais ne l'était point, parce qu'en vraie fille de l'art, la Schröder n'entendait rien aux choses pratiques, et sa délicatesse s'opposait à ce qu'elle se laissât entourer, par ses adorateurs, de ce luxe princier que possèdent de nos jours les plus insignifiantes comédiennes.

Sophie avait une idée trop haute de l'amour, de l'art et d'elle-même, – surtout d'elle-même, – pour se faire payer ses faveurs avec des diamants. Si elle souriait à un homme, ce sourire partait du cœur, et si elle consentait à l'enivrer, elle voulait être elle-même heureuse de toute son âme. La courtisanerie qui engendre le dégoût et dont, à l'heure actuelle, souffre et se meurt l'art

dramatique, lui était complètement inconnue.

Il était donc naturel que, ses fiers sourcils ayant décoché une fois de plus les flèches d'amour dans un cœur, elle fût la dernière à en être informée. On se chuchotait la nouvelle dans les loges, on en parlait dans les fauteuils, on en riait en se poussant du coude, au parterre et aux galeries, alors qu'elle-même ne savait rien encore du noble captif qu'elle avait fait.

En l'année 1859, le public du Burgthéâtre remarqua un jeune homme qui, chaque soir où la Schröder jouait, occupait le fauteuil du coin de gauche au premier rang, dont le regard, sitôt qu'elle paraissait, s'attachait avec une émotion fiévreuse à tous ses mouvements, et dont l'enthousiasme était si entraînant que, maintes fois, il oubliait les lois du théâtre pour applaudir au milieu d'une scène. Tout Vienne savait depuis longtemps que c'était un prince polonais, colossalement riche et épris d'une délirante passion pour la tragédienne, avant que la Schröder se doutât seulement de l'existence de cet heureux malheureux.

Un jour qu'elle attendait en scène le commencement du premier acte, Sophie remarqua quelques comédiennes qui examinaient la salle à travers le trou du rideau, et entendit le colloque suivant :

– Le voilà encore.

– Qui cela ?

– Le soupirant muet de la Schrœder.

La Schrœder s'approcha pour mieux écouter.

– Fais-le-moi voir. Où donc est-il ?

– Là, dans le coin de gauche, au premier rang.

La Schrœder, cette fois, en savait assez et, quand le rideau fut levé, elle profita d'une réplique, pour chercher des yeux l'inconnu.

Quinze jours se passèrent avant qu'elle n'apprît son nom. Il était effectivement polonais et fort riche, mais il n'était point prince, un simple gentilhomme, Félicien de Wasilewski.

Depuis ce jour, Sophie le remarqua chaque fois qu'elle jouait, et elle apprit que, tout aussi régulièrement, il demeurerait absent quand elle ne

jouait point.

Au bout de peu de temps, une entente tacite s'établit entre la tragédienne et son admirateur. En entrant en scène, son premier regard était pour lui, de même son dernier coup d'œil avant de sortir. Si une tirade lui réussissait particulièrement, le Polonais hochait imperceptiblement la tête et ce léger mouvement n'échappait point à l'artiste. Quand, à l'issue de la représentation, elle montait dans le carrosse du Burgthéâtre, surnommé ironiquement le *Chariot de Thespis* parce qu'il résonnait avec un bruit de ferraille sur le pavé cahoteux de l'antique ville, le Polonais se trouvait à la porte de sortie, la dévorant de ses yeux ardents, bien qu'il ne pût apercevoir d'elle que le bout de son nez, tout le reste étant emmitouflé de fourrures et de voiles.

Un soir qu'elle venait de remplir un de ses meilleurs rôles, elle était assise et prête à fermer la portière, quand une superbe couronne de lauriers vint s'abattre à ses pieds.

Le Polonais la lui avait jetée et s'était aussitôt enfui.

Ce mystérieux et craintif hommage, en ce lieu solitaire et sous le couvert de la nuit, toucha le cœur sensible et poétique de la tragédienne plus que les ovations bruyantes et impétueuses à la lumière des lustres et dans la salle comble.

La Schrøder commença à s'intéresser au jeune homme et à se demander si elle pourrait l'aimer ?

Une autre fois, le dégel était survenu ; des cascades ruisselaient des gouttières et des torrents mugissaient le long des trottoirs. La Schrøder hésitait à enjamber les flaques d'eau qui la séparaient du lourd véhicule. Le Polonais fut aussitôt sur place, étendit son manteau sur le pavé, et elle put atteindre sa voiture, les pieds secs.

Cet exploit chevaleresque rempli de joie l'artiste, mais quand elle se pencha pour remercier son cavalier-servant, celui-ci, ramassant son manteau, s'était éclipsé.

Grillparzer que son drame romantique de l'*Aïeule* avait placé parmi les dramaturges favoris de l'Allemagne, au temps où la tragédie du Destin empruntée au théâtre espagnol, était de mode comme, de nos jours, le drame d'adultère français, venait de confier au Burgthéâtre une nouvelle pièce, intitulée *Sapho*. Quittant les abruptes sentiers romantiques, il reprenait la large voie classique où Schiller et Goëthe, après plus d'un écart, s'étaient également retrouvés. Le rôle de Sapho avait été écrit, non à la manière de nos ouvriers modernes, qui ajustent leurs rôles sur les acteurs, comme un tailleur ajuste un costume, – Grillparzer était poète dans l'âme et c'est du fond de son être qu'il tirait ses héros – mais, pas plus que le reste du monde, il ne pouvait échapper à la puissante influence de la Schrœder, ni se dérober à l'impression grandiose qu'elle produisait, et le rôle de son héroïne avait pris, à son insu, les traits et l'allure de la tragédienne à qui naturellement il incombait.

Le matin de la répétition de lecture, tandis que

la pure et idéale diction de Sophie enthousiasmait ses camarades et remplissait le cœur modeste de l'auteur d'un glorieux espoir dans le succès futur, au coin de la place Saint-Michel et du marché aux choux, se tenait une femme pauvrement vêtue, qui cachait son visage sous le fichu passé sur sa tête. Elle semblait avoir honte, pourtant elle ne mendiait point et se serrait, inquiète, contre la muraille, en tremblant de tous ses membres, car il faisait un froid impitoyable et elle ne portait qu'une robe d'été rapiécée sous son vieux fichu.

Pourtant elle ne mendiait point. Elle n'essayait même pas de tendre la main quand un grand seigneur ou une élégante dame, confortablement emmitouflés de fourrure, passaient auprès d'elle. Aussi, personne ne la remarquait, pas même le sergent de ville qui faisait les cent pas non loin de là.

La pauvre vieille, plus morte que vive, ressemblait à une de ces statues de pierre que le pieux Moyen Âge incrustait dans les murailles de ses églises en souvenir des défunts. Elle était tout

aussi muette et privée de mouvement. Mais, quand les comédiens, après la répétition, sortirent par la petite porte du théâtre et se répandirent sur la place, une violente commotion fit tressaillir le corps de la pauvre. Elle soupira et sa tremblante main, raidie par le froid, serra plus fort contre son visage ravagé par l'affliction, le fichu qui le couvrait.

Les acteurs se séparèrent au milieu de la place en échangeant d'aimables saluts, et Sophie Schröder se dirigea seule vers l'endroit où tremblait la vieille. Elle traversait le marché pour se rendre au Graben et, l'esprit tout rempli de son rôle, allait passer, comme tout le monde, si un hasard ne l'eût arrachée à ses pensées et attiré son attention.

– Vous perdez quelque chose, lui dit une voix rauque qui semblait brisée et dont, cependant, le timbre lui parut familier.

Se retournant, elle vit la main décharnée de la vieille lui tendant le rôle qu'elle avait laissé glisser de son manchon.

Sophie Schröder, surprise, considéra la pauvre

femme.

– Qu’avez-vous ? lui dit-elle de sa merveilleuse voix, vous paraissez bien pauvre et malheureuse. Pourquoi me cachez-vous votre visage comme s’il m’était connu ?

La vieille femme étouffa un sanglot et voulut s’éloigner. La Schrøder, de son bras robuste, la retint et, doucement, écarta le fichu.

– Mon Dieu, balbutia-t-elle en découvrant le visage défait, c’est vous, ma chère Muller ? Vous, dans cette situation ? Dois-je trouver la belle artiste, aux pieds de qui se prosternaient les comtes et les princes, réduite... à mendier !

– Je n’ai pas mendié, murmura la vieille, tandis que des larmes brûlantes coulaient le long de ses joues émaciées. Je suis seulement restée debout dans ce coin.

» C’est la première fois, j’avais si affreusement faim, mais personne ne m’a rien donné et je mourrais plutôt que de recommencer.

– Je ne veux pas que vous recommenciez, s’écria Sophie. C’est moi qui vais...

La tragédienne ouvrit sa bourse, mais l'intérieur de cette bourse offrait un spectacle bien triste ou bien risible, comme on voudra. La grande Sophie eut de la peine à rassembler vingt kreuzer, qu'elle glissa dans la main de la vieille tout en lui montrant sa bourse vide.

– Voyez, chère Muller, je ne possède rien moi-même. Il n'en va pas autrement avec nous autres comédiens, si quelques marchands ne me faisaient crédit, je serais souvent bien embarrassée pour m'habiller. Mais cette bagatelle ne vous tire pas d'affaire.

– Mais si, mais si, murmura la comédienne en serrant la main de sa camarade.

– Non, non, il vous faut beaucoup plus. Comment ferons-nous ?

Sophie se mit à réfléchir. Des badauds de tous rangs s'étaient rassemblés autour des deux femmes, car la curiosité des Viennois est notoire. Tout à coup, la Schrøeder fendit le groupe. Une belle et heureuse inspiration venait d'illuminer sa physionomie d'habitude austère. Elle entra précipitamment dans une boutique de confiseur et

en revint, une assiette à la main.

– C'est moi qui mendierai pour vous, Muller, dit-elle avec ce sourire qui lui ouvrait tous les cœurs.

Effectivement, elle se plaça à côté de la vieille actrice et tendit l'assiette.

– Une aumône pour une malheureuse, je vous prie, la charité pour une pauvre comédienne âgée.

En quelques secondes, l'assiette se couvrit de pièces d'argent et de cuivre de toutes sortes. Mais cela ne satisfit pas la quêteuse. Quand Sophie se mêlait de quelque chose, elle voulait que ce fût bien, et elle ne se lassa pas de prier et de tendre l'assiette. Les passants, qui apercevaient la Schröder, dans sa pelisse brune bien connue, entourée d'une foule de curieux, s'arrêtaient et se frayèrent un chemin jusqu'à elle. Grands seigneurs et grandes dames jouaient des coudes et se mêlaient à la foule, pour le plaisir de déposer une bank-note dans l'assiette que tenait la main de la célèbre femme, jusqu'au policier, qui approcha, les sourcils froncés, et s'effaça en reconnaissant la Schröder.

– La mendicité est interdite sous peine d’amende, grommela-t-il respectueusement dans sa moustache noire, mais non aux comédiens impériaux et royaux.

– Mon Dieu, que vous êtes bonne, soupira la vieille. Que Dieu vous le rende ! moi je ne le puis, c’est trop, beaucoup trop.

Enfin la Schröder elle-même se déclara satisfaite. Elle souleva le pan du fichu de la vieille et, d’un geste hardi, y jeta pêle-mêle les bank-notes, les pièces d’argent et les monnaies de cuivre, lorsqu’au moment de rapporter l’assiette, elle dut la tendre une fois encore : son adorateur, le gentilhomme polonais, surgit inopinément, la tête découverte, offrant un billet de 50 florins.

Un regard rayonnant de la femme adorée fut sa récompense.

– Cela suffira bien pour quelque temps, n’est-ce pas, Muller ? dit la tragédienne en se tournant une dernière fois vers sa camarade. Puis, tu reviendras, n’oublie pas, Muller, promets-moi de ne pas oublier !

Mais les badauds de Vienne n'abandonnèrent pas aussi facilement leur comédienne favorite. Ils l'escortèrent au-delà du marché aux chevaux jusqu'au Graben, où elle dut se réfugier sous la voûte de la « Chatte » jusqu'à ce que la foule se fût dispersée.

Chemin faisant, Sophie ne put s'empêcher de repenser au Polonais.

« Il m'intéresse, s'avouait-elle. Il est beau, ses manières sont nobles et il a certainement bon cœur. Mais je ne suis pas dans l'âge où l'on recherche les adolescents !

Il n'est pas assez viril, il lui manque d'être un homme et, à moi, d'être Sapho. Je pourrais difficilement l'aimer. Et lui ? Espérons qu'il sera raisonnable et ne se jettera pas dans le Danube. »

* * *

L'Autriche ne possédait encore, à ce moment, aucune littérature digne de ce nom et qui méritât de fixer l'attention de l'Europe. Les œuvres dont

on s'occupait dans la ville impériale, étaient d'importation étrangère, comme Frédéric Schlegel et Zacharie Werner. L'empereur Franz, qui eût volontiers entouré son trône nouvellement redoré après tant de difficultés et de luttes, de noms illustres et glorieux, témoigna une joie qui ne lui était pas habituelle en des circonstances de ce genre, en apprenant que l'auteur de l'œuvre qui venait de triompher à la Burg, était un Autrichien. Il le fit venir dans sa loge, lui tapa familièrement sur l'épaule et prononça toutes sortes de paroles aimables, dans le débonnaire dialecte viennois. Mais lorsque, s'enquérant des conditions du poète, il apprit qu'il était fonctionnaire, l'Empereur arrêta net l'entretien et lui tourna le dos. À ses yeux, quand on servait l'État, écrire autre chose que des actes officiels constituait un délit. Aussi Grillparzer, que la critique viennoise traitait sans bienveillance, n'eut, après comme avant, d'autres ressources que son talent et la faveur du public. Celle-ci, d'ailleurs, ne lui fut point ménagée ; l'*Aieule* fut acclamée avant que les gazettes eussent eu le temps de formuler leur avis, et non moins

chaudement après.

C'est en ce public si avisé et si vibrant, que Grillparzer mit toute son espérance lors de la mise à l'étude de *Sapho*, paraissant deux ans après l'*Aieule*, et sa foi fut non moins inébranlable en la puissance dramatique de la Schróeder. Il savait que non seulement elle ne trahirait aucune de ses intentions de poète, mais que la plénitude de son jeu et la majesté plastique de ses mouvements infuseraient la vie à son héroïne. Il allait voir l'artiste presque journellement et plus souvent encore pendant les jours qui précédèrent la représentation, non pour lui donner des conseils, mais pour puiser chez elle courage et confiance, le jeune auteur de 30 ans commençant déjà à souffrir de ce pessimisme artistique qui, plus tard, devait envenimer tous ses efforts et lui faire abandonner la lice.

Quelques heures avant la première, Grillparzer se trouvait encore sur le petit canapé à fleurs du salon de Sophie, tandis que les affiches de la *Sapho* s'étalaient sur tous les murs attirant les curieux qui faisaient cercle autour, et que les

amateurs de théâtre suivaient impatiemment des yeux les aiguilles de leurs pendules. Le poète regardait la comédienne arranger, avec l'aide de Mlle Babette, des étoffes, dans le grand panier qui lui servait de garde-robe.

– Mais, mon cher maître, dit soudain l'actrice en se plaçant devant lui et en rejetant la tête en arrière, d'un mouvement qui lui était familier, je n'ai plus que faire de vous.

– Vraiment ? fit le poète, et il leva vers elle ses beaux yeux bleus suppliants. Puis, d'un ton résigné : – Alors il me faut partir.

Grillparzer se leva en poussant un soupir, prit son chapeau et soupira de nouveau.

La Schröder lui tendit la main.

– Je pars, dit-il en considérant cette main, mais – vous savez que je déteste le baise-main – je dois vous baiser la main. Si j'étais berlinois, je dirais que votre main est spirituelle, mais, en bon Viennois, je vous dis seulement : vous avez des menottes affriolantes.

Il porta la main, qui paraissait sculptée dans de

l'ivoire, à ses lèvres et partit.

À peine la Schrøder se trouva-t-elle seule, qu'on frappa à la porte.

La vieille comédienne, Mme Muller, entra timidement.

– Mon Dieu, vous allez m'en vouloir de me présenter au moment d'une première. Je sais que ce n'est pas agréable et qu'on n'aime pas cela. J'ai été moi-même dans ce cas. Mais vous me pardonnerez, quand vous saurez que j'ai été bien malade et que je le suis encore, mais, quand j'ai appris qu'on jouait aujourd'hui une pièce nouvelle de l'auteur de l'*Aieule* et que c'est vous, divine Schrøder, qui créez *Sapho*, je suis sautée de mon lit et accourue. Il faut que je vous voie jouer, il le faut. Ayez pitié de moi, donnez-moi une carte pour la galerie.

La vieille levait des mains suppliantes.

– Rassurez-vous, vous me verrez jouer, ma chère Muller, mais, avant tout, prenez une tasse de café bien chaud, cela vous fera du bien.

La Schrøder força sa vieille camarade à

prendre place sur le canapé, et la servit de ses propres mains.

Pendant qu'elle était assise à humer le breuvage réconfortant et qu'un sourire de bonheur épanouissait ses vieux traits ridés, la Schröder terminait ses préparatifs tout en causant.

– Il est impossible que vous montiez à la galerie ce soir, je ne le permettrai pas. On s'y étouffera, vous pourriez vous trouver mal, la foule, la chaleur... Le parterre doit être comble également, vous ne pourriez vous tenir debout et les sièges doivent être tous loués.

Elle réfléchissait.

– Savez-vous quoi ? je vous emmène dans les coulisses au lieu de Babette, qui trouvera une place à l'orchestre où on la connaît bien.

– Que vous êtes bonne !

– Et où en est l'argent ? poursuivit la tragédienne. Nous autres artistes en manquons toujours. Ainsi, parlez franc. Que vous faut-il ? La maladie a tout absorbé ?

– Vous croyez cela ? repartit la vieille en souriant. Oh non, je suis devenue très économe. Avec ce que je dois à votre générosité, je puis encore vivre le quart d’une année.

La Schröder avait ouvert son porte-monnaie et éclata de rire.

– Voyez, dit-elle, joyeuse comme un enfant, je voulais vous gêner et ne possède rien moi-même. Vous êtes en ce moment plus riche que moi. Je donne à Babette ce qu’il lui faut pour tout le mois, une fois qu’elle l’a dans ses mains, je n’ai plus le droit d’y toucher ; le reste passe par la fenêtre, je ne sais comment. L’important est que vous soyez momentanément à l’abri du besoin. Mais occupons-nous de l’avenir.

– Divine amie, si je pouvais entreprendre un petit commerce, un tout petit commerce, soupira la vieille actrice.

– Bon. Et combien faudrait-il ? je n’en ai pas le moindre soupçon. Mille écus peut-être ?

La vieille femme eut presque un frisson.

– Mille écus ? s’écria-t-elle, le dixième

suffirait. Cent écus.

— Vous les aurez, assura la Schrøeder. Mais j'entends le vacarme de notre arche de Noé. Babette, donne-moi ma pelisse.

D'un geste rapide, elle glissa dans la chaude fourrure et descendit majestueusement les marches de l'escalier. La vieille Muller suivit, toujours enveloppée de son fichu.

Le Burgthéâtre était plein à s'étouffer, jusque dans les plus petits recoins. Un public de choix attendait avec une impatience fébrile le lever du rideau. Au premier rang, se tenait, à sa place accoutumée, Félicien Wasilewski, en proie à une agitation extraordinaire. Il se levait, se rasseyait, couvrait son visage de ses mains et déchirait son mouchoir de poche en mille petits morceaux. Enfin, la pièce commença. Le premier acte se passa dans l'habituel mouvement d'une salle trop pleine. Mais les mots du chœur : « Salut ! Sapho, Salut ! » eurent un effet magique. Il se fit un profond silence et tous les regards se tournèrent vers Sophie, faisant son entrée sur un char de triomphe, comme un être que la nature a créé

pour dominer.

Les modes gréco-romaines de ce temps permettaient à l'artiste une liberté d'habillement, telle que, de nos jours, on ne la concède qu'aux chanteuses d'opérettes. Une ample draperie blanche, retenue sur l'épaule par une agrafe en or massif, suivait de près le contour ferme et élastique des seins, laissant à découvert des bras superbes. Du côté gauche, tombait, le long de la hanche, un manteau écarlate brodé d'or. Séparée, au milieu du front, l'opulente chevelure se déroulait en anneaux le long des tempes et, retenue par un bandeau blanc tissé d'or formait un nœud de boucles sombres, qui retombaient sur la nuque.

Félicien tressaillit en la voyant ainsi. Elle lui sembla presque terrible. Dans la majesté de ses formes, il y avait une puissance presque violente qui le terrassait, et son pied délicat chaussé de sandales d'or appelait son baiser plus impérieusement que jamais ne l'avaient fait la main blanche ou les lèvres rouges d'une femme. Mais, quand elle commença de parler, quand sa

voix merveilleuse résonna, pareille tantôt à un son de cloches, tantôt à un murmure de harpe, lorsque dans chaque mouvement s'exprima la grande âme de la poétesse adorée du peuple et souveraine des cœurs rentrant victorieuse des jeux olympiques, Sapho lui parut être la divine Sophie elle-même, la femme fière et dominatrice, despotique en amour, comme en art. Il sentit alors combien follement il l'aimait, mais aussi à quel point le courage lui manquerait de jamais lui demander ses faveurs.

Grillparzer et Sophie fêtèrent ce soir un triomphe complet et qui ne devait être surpassé que plus tard, lorsque, en Médée, la Schröder pétrifia littéralement son auditoire par le mot trois fois répété : « Malheur » !

C'est surtout à la tombée du rideau que les applaudissements devinrent délirants et, pendant que Sophie se voyait contrainte de paraître et de reparaître indéfiniment, le Polonais, saisi d'une idée subite, enjamba la rampe de l'orchestre et fut en quelques instants dans la rue.

Mlle Babette était, comme toujours, rentrée la

première à la maison, afin de s'occuper du thé que Sophie aimait à trouver tout fumant sur la table. Elle haletait en montant les marches de l'escalier et tâtonna en cherchant le trou de la serrure. Soudain, une main glacée s'empara de la sienne et elle sentit une ombre se dresser près d'elle.

Mlle Babette en éprouva une telle frayeur que la voix lui manqua pour crier. En ces temps de romantisme et d'histoires de brigands, l'apparition d'un revenant était, pour une imagination exaltée par les pièces de théâtre et les romans, quelque chose de tout naturel.

La gouvernante tremblait de tous ses membres et menaçait de s'évanouir. Heureusement, une formule pour conjurer les esprits lui revint en mémoire, et elle murmura d'une voix étouffée par l'angoisse :

– Tous les bons esprits louent le Seigneur.

– Je suis un très bon esprit, répondit une voix douce, et le Seigneur que je loue, s'appelle Sophie Schroëder.

– Qui êtes-vous ? questionna Fräulein Babette légèrement rassurée, et que me voulez-vous à cette heure ?

– Ouvrez d’abord, poursuivit l’invisible visiteur, et faites de la lumière, je m’expliquerai ensuite.

– Mais je ne puis vous laisser entrer, soupira Mademoiselle, vous êtes peut-être....

– *Rinaldo Rinaldini* ou *Jaromir* en personne ? railla le noctambule. Tranquillisez-vous, je ne suis ni un brigand, ni un démon de l’enfer, ni même un simple revenant, seulement un enthousiaste adorateur de la divine Schrøeder et de son talent.

– Et vous venez si tard...

– Je le sais bien, mademoiselle Babette, mais il me faut vous parler, à vous seule. Ouvrez, au nom du ciel, sans quoi Sapho va revenir et tout serait perdu.

Mlle Babette, se laissant enfin convaincre, ouvrit et chercha du feu. À la lumière douteuse d’une chandelle, elle reconnut le Polonais. Il se

tenait devant elle, moitié gêné, moitié railleur, enveloppé d'un long manteau et tenant à la main une magnifique couronne de lauriers.

– Ah ! c'est vous, dit-elle. Et vous désirez que je remette cette couronne à la Schrøeder ?

Elle étendait sa maigre main, pour la prendre.

– Certainement, je le veux, mais ce n'est pas tout ce que j'ai à vous demander.

– Parlez vite, car elle va venir, et il faut qu'elle trouve son thé prêt, sans quoi elle se fâchera.

– Laissez-le-moi faire. Nous autres Polonais nous y entendons à la perfection. Je serai si heureux que la grande Sapho bût, ce soir, du thé préparé de ma main.

– Nous n'avons pas le temps...

– Plus qu'il ne faut.

Babette secoua la tête, puis se hâta de chercher ce qu'il fallait.

– Au moins, entrez dans ma chambre, continua-t-elle, afin que je puisse vous faire sortir inaperçu. Par ici, monsieur le Comte.

On donnait, en ce temps, le titre de comte à tous les Polonais indistinctement.

Le jeune homme obéit et fit montre d'une véritable virtuosité à composer le breuvage ambré.

Mlle Babette ne revenait pas de son étonnement. Tout en manipulant le samovar, il s'entretenait avec la gouvernante.

– Donc, chère Mademoiselle, vous lui remettrez la couronne ?

– Certainement.

– Et vous lui exprimerez toute ma fervente admiration pour son rôle d'aujourd'hui ?

– Oui, monsieur le Comte.

– Elle a été insurpassable.

– Grandiose !

– Vous comprenez donc que je vénère votre maîtresse.

– Je m'étonnerais du contraire.

– Et vous comprenez que je l'aime, que je suis forcé de l'aimer, de l'adorer ?

– Si j'étais homme, je ferais comme vous.

– Par conséquent, ma chère, ma bonne, mon angélique Mademoiselle, procurez-moi quelque chose que Sophie Schrøeder ait porté, et si ce n'était qu'un simple ruban ayant reposé sur sa divine poitrine, je le conserverais comme un fétiche, un talisman, aussi longtemps que je vivrais et jusqu'à l'heure de ma mort.

– C'est ce que je ne puis pas, monsieur le Comte.

– Vous ne pouvez pas ? se récria le Polonais. Et me laisser mourir, sans une consolation, sans un réconfort, cela vous le pouvez ?

– Mais que voulez-vous que je vous donne ?

– Ce que vous voudrez.

– Il n'y a pas un seul objet dont elle puisse se passer.

Le Polonais, qui avait fini de préparer le thé, saisit le flambeau avec une hâte fébrile, et se dirigea d'un pas rapide, à travers les salles, jusqu'à la chambre à coucher de la tragédienne. Là il s'arrêta avec un tressaillement d'extase et

regarda autour de lui avec émotion.

– Que faites-vous ? s'écria Babette qui l'avait suivi épouvantée, ne savez-vous pas que c'est ici un sanctuaire que le pied d'aucun mortel n'est autorisé à fouler ?

– Laissez-moi jouir de ce moment divin, repartit le Polonais avec feu. C'est derrière ces rideaux que repose ce corps divin et, ce tapis, son pied l'effleure journellement !

Il s'agenouilla et baisa le tapis. En se relevant, il tenait à la main une pantoufle, qu'il brandit triomphalement.

– Vous vous demandez ce que vous allez me donner ? chère, délicieuse Babette, donnez-moi cette pantoufle de l'immortelle, vous ferez de moi le plus heureux des mortels.

– Cette pantoufle moins que toute autre chose, repartit Babette, elle va rentrer et voudra la mettre.

– Plus jamais elle ne la mettra, s'écria l'amoureux d'un ton résolu.

En vain, l'excellente fille fit tous ses efforts

pour la lui reprendre, le jeune homme échappait sans cesse à sa poursuite et elle dut lui faire la chasse, à travers toute la série des chambres, jusque dans la cuisine. Là, le Polonais prit son manteau, mit son chapeau et voulut sortir, mais Mlle Babette le retint, nouvelle Putiphar, par le pan de son manteau.

– Seigneur Dieu ! gémit-elle, vous ferez encore mon malheur. Je ne vous laisserai point partir, monsieur le Comte, que vous ne m’ayez rendu la pantoufle.

– Je ne la rendrai qu’avec la vie.

– Êtes-vous donc tout à fait fou ?

– Je vous en donne son poids d’or, fit l’exalté en tirant de sa poche, sa main pleine de ducats qu’il jeta sur la table.

– Non, non, cria la malheureuse gouvernante avec angoisse, je ne veux pas de votre or, je ne prends point d’argent, je veux la pantoufle !

– Ayez pitié, donnez-la-moi !

– Pourquoi donc vous faut-il absolument cette pantoufle ?

– La pantoufle de Sapho, reprit le gentilhomme avec solennité, pour y imprimer chaque jour mes lèvres, à l'endroit qu'a touché son doux pied.

– Mon Dieu, tout cela est bien bel et bon, soupira Mlle Babette, les chevaliers et les nobles brigands en agissaient ainsi ; mais, si la pantoufle manque, je suis perdue. Rendez-la-moi.

– Babette, céleste Babette, pouvez-vous être assez cruelle pour m'arracher l'objet de mon adoration ?

– Oui, je suis assez cruelle... dit-elle en souriant, le rôle de cruelle lui plaisait évidemment.

– Même, si je vous implore à genoux ?

Le jeune homme s'était jeté à ses pieds et levait la pantoufle d'un air suppliant.

– Mais, mon Dieu, que faites-vous donc ?

Au même instant, la porte s'ouvrit, on perçut un froissement de jupes, Babette poussa un cri et le Polonais, bondissant sur ses pieds, demeura comme pétrifié.

La Schrøeder venait de paraître sur le seuil. Elle portait encore le bandeau tissé d'or autour de sa tête et le péplum blanc de Sapho. Elle n'avait quitté que son manteau, le remplaçant par sa chaude pelisse.

Sophie se présentait la tête haute, dans toute sa majesté, ses formes opulentes et son bras robuste entourés de la sombre fourrure, comme sur l'image fameuse que nous possédons d'elle.

* * *

Un regard, un éclair de ses yeux qui eut relégué dans l'ombre toutes les impératrices et les princesses régnantes que les Viennois avaient eu récemment le loisir d'admirer au grand Congrès, et le jeune enthousiaste se trouva à genoux.

Elle fit deux pas en avant et s'arrêta, comme une souveraine devant un esclave qui s'est attiré le plus terrible châtement. Les yeux de la tragédienne le fixèrent un moment, puis, se tournant vers Babette :

– Que se passe-t-il ? questionna-t-elle.
Comment Monsieur se trouve-t-il dans ma demeure ? et qui l’a autorisé à y pénétrer ?

Mlle Babette, rouge jusqu’aux oreilles, se tenait, les jambes tremblantes, comme une pécheresse.

– Il... je... parce que... balbutia-t-elle.

– Je demande une réponse. Qui a fait entrer Monsieur ?

Wasilewski se releva.

– Ne la grondez pas, dit-il, elle ne pouvait faire autrement. Mon enthousiasme pour vous, Madame, a triomphé de ses résistances. Je suis le seul coupable, le seul.

– Vous avouez donc ?

– Je ne nie point, je demande grâce.

– Vous reconnaissez votre faute ?

– Grâce !

L’actrice ne put s’empêcher de sourire.

– D’abord l’instruction et la sentence. La grâce ne vient qu’ensuite.

– Oui, punissez-moi, supplia le gentilhomme d’une voix tremblante d’amour et, un peu aussi, de crainte. Punissez-moi cruellement, le châtiment même que vous m’infligerez, me sera une joie et une consolation.

– Avant tout, je désire savoir ce que vous vouliez de ma fidèle Babette et pourquoi vous lui avez offert de l’argent.

– Je l’ai priée, répondit loyalement et simplement le jeune homme, de me donner la pantoufle de Sapho et, comme elle me la refusait et cherchait à me l’arracher, je lui ai offert...

Il se tut en baissant les yeux.

– Une poignée d’or pour une vieille pantoufle ? raila la Schrøder, tandis qu’un charmant sourire éclairait son austère visage. Mais où donc est ce précieux objet ? Je suis lasse et en ai besoin pour me reposer...

– Oserais-je vous prier de me laisser gracieusement ce que Mlle Babette m’a si impitoyablement refusé ?

– Quelle valeur attribuez-vous donc à cette

pantoufle ? questionna la tragédienne, s'égayant de plus en plus.

– Je ne puis vous dire cela ici...

– Suivez-moi donc au salon, dit Sophie, qui commençait à s'amuser royalement de la situation. Là, vous me donnerez l'explication de votre singulier désir.

Elle passa devant, avec l'allure d'une souveraine, et il suivit docilement, comme un enfant ou un fol amoureux. La Schroeder alluma les bougies d'un candélabre en argent qui se trouvait, sur une console dorée, devant un trumeau, et se laissa choir, avec cette majesté qui sied mieux aux femmes opulentes que la grâce aux maigres, sur le canapé, et indiqua un siège à son hôte, d'un geste plein de noblesse.

– Vous vous nommez ?...

– Félicien Wasilewski.

– Donc monsieur Wa... comment dites-vous ?

– Wasilewski.

– C'est un nom difficile. Wasilewski, est-ce bien cela ?

Le Polonais s'inclina.

– Et ce serait réellement le seul désir de vous approprier ma pantoufle, qui vous aurait fait pénétrer à une heure aussi insolite dans mon domicile ?

– Je vous ai vue dans tous vos rôles. À chaque création nouvelle, grandissait mon admiration pour la grande tragédienne, maîtresse de toutes les cordes du clavier humain, et mon adoration pour la belle artiste...

– Je ne suis pas belle, Monsieur.

– Pour moi, vous êtes belle, et si vous ne l'êtes point, le sentiment que vous inspirez à mon cœur est encore cent fois plus idéal et plus sacré, puisqu'il vous rend belle, plus belle que toutes les femmes de la terre. Je vous aime.

– Monsieur !

– Pardonnez-moi, je ne puis faire autrement. Ce n'est point un enivrement de mes sens, un aveuglement de mon esprit, je dois vous aimer comme je dois respirer... pour vivre.

Cette fois, la Schrøeder baissa son regard

altier.

– Monsieur, je serai sincère : l'intérêt que vous me portez a cessé, depuis longtemps, d'être un mystère pour moi. Vous l'avez exprimé si souvent, d'une manière aussi chevaleresque que délicate, mais je n'y voyais qu'un hommage à la tragédienne...

– C'est plus, beaucoup plus, c'est tout ce qu'un cœur d'homme peut éprouver pour une femme...

– Nous parlions de ma pantoufle, interrompit la jeune femme.

– Oui... c'est vrai... en effet. Écoutez-moi donc. J'étais rempli d'admiration pour vous, je vous adorais, vous seule. Vint la soirée d'aujourd'hui. Je vous vis dans votre nouveau rôle et fus saisi d'un enthousiasme, d'un saint délire, qui me poussa à enfreindre toutes les règles des convenances et à déposer à vos pieds une couronne de lauriers, en vous dérobant, en échange, un objet quelconque qui vous eût servi, et si ce n'était qu'un ruban. J'aperçus votre pantoufle...

– Vous avez pénétré dans ma chambre à coucher ? interrompit l’actrice en fronçant les sourcils.

– Pardonnez-moi, supplia le jeune homme.

En prononçant ces mots, son regard avait une expression si enfantine, si sincère, sa main s’empara de celle de l’actrice avec une passion si convaincue, qu’elle ne se sentit pas le cœur de lui garder rancune.

– Je vous pardonne, dit-elle.

– Et... vous me permettez de vous dire... que je vous aime...

– Non, pas cela.

– Vous me condamnez au silence ?

– Je vous y condamne.

– Vous êtes cruelle.

– C’est la première fois qu’on me dit cela. Cruelle est la femme qui attire en souriant un homme dans ses filets pour, ensuite, s’en moquer et s’amuser de son tourment. Je ne suis pas une coquette, Monsieur, et l’on n’a jamais pu se

plaindre que de ma franchise et de ma loyauté. Ne pas entretenir une vaine espérance, n'est pas cruel mais honnête.

– Je sais, Madame, que vous possédez cette loyauté de caractère, si rare dans le monde du théâtre, et je sais aussi que vous êtes vertueuse.

– Oui et non, repartit l'actrice avec un sourire. Selon moi, la vertu ne consiste pas dans les principes, mais uniquement dans l'amour. Une femme qui, par amour du lucre et du luxe, accorde sa main à un homme qu'elle n'aime point, n'est pas moins vicieuse que Phryné qui vend ses faveurs. Le calcul est aussi répugnant que le dévergondage. En revanche, une jeune femme qui aime sincèrement, est toujours vertueuse, qu'elle offre ses lèvres roses au baiser dans une chambre nuptiale somptueusement décorée, ou sous les tilleuls et sur la bruyère, ainsi que chante le poète d'amour, Walther de la Vogelweide.

– Je vous comprends.

– Me comprenez-vous tout à fait ?

– Je le crains.

– Reparlons de la pantoufle.

– Non, parlons du sentiment qui me domine et me remplit, qui me fait tressaillir au son de votre voix, au moindre froissement de votre robe. Ne croyez pas que je sois assez téméraire pour oser espérer être payé de retour. Je serais trop heureux déjà, de pouvoir, journellement, vous mettre et ôter vos souliers, et vous offrir mon bras pour monter dans votre carrosse...

– De tels rapports sont impossibles, déclara la jeune femme d'un ton ferme, du moins en ce qui me concerne. Une coquette prendrait sans doute quelque plaisir à recevoir ces hommages, et s'en ferait un jeu. Mais moi, je ne me sens pas capable d'occasionner des tourments que je ne pourrais apaiser, les augmenter, me paraîtrait indigne de moi. Je suis sincère, monsieur Wasilewski. Vous m'intéressez, mais je ne puis être à vous. C'est pourquoi, il faut nous séparer. Vous voulez être mon esclave ? Je suis fort capable de réduire un homme en esclavage, mais un homme que j'aimerais et que je pourrais rendre heureux.

– Vous avez raison, soupira Wasilewski après un long et douloureux silence. Je dois vous fuir. Je vous aime de toute la folle ardeur d'un cœur innocent, mais votre compassion me serait intolérable. Une femme cruelle peut seule renoncer à l'amour, et vous, vous êtes bonne. Je me ressaisirai, je ne vous verrai plus. Je retournerai dans ma patrie et tâcherai de vous oublier, mais – un sourire d'enfant éclaira sa tristesse – il faut que vous me donniez un talisman, divine Sapho, votre pantoufle.

– Et pourquoi justement ma pantoufle ?

– Il est d'usage, dans mon pays, lorsqu'on aime et qu'on veut offrir le suprême hommage à une femme, de lui dérober son soulier et d'y boire à sa santé, répondit le jeune homme avec un sérieux atteignant presque à la solennité. Je baiserais journellement l'endroit qu'a touché votre pied.

La grande Schrøeder s'abîmait dans les réflexions. Autour de ses lèvres, se jouait comme de l'espièglerie.

– Bien, monsieur, dit-elle enfin, je vous fais

cadeau de la pantoufle.

– Comment vous remercier ? s'exclama le jeune homme en lui prenant la main et en la couvrant de baisers.

– Écoutez la suite. Vous offriez à Babette une poignée de ducats pour cet objet ?...

– En effet.

– Si vous étiez prêt à payer d'une telle prodigalité une vieille pantoufle usée, que donneriez-vous pour le pied même de Sapho ?

– Le pied ! comment cela ?

– Écoutez-moi jusqu'au bout. J'ai ici une pauvre comédienne qui se nomme Muller, une artiste de mérite et une excellente femme. Actuellement, elle meurt de faim et de froid et est presque toujours malade.

– Je devine, cette mendicante...

– Elle-même. Vous la rendriez heureuse en lui donnant les moyens d'entreprendre un petit commerce, et c'est pourquoi je vous demande, à vous qui offriez de l'or pour baiser la pantoufle de Sapho, combien vous donneriez pour baiser

son pied même ?

La bienfaitante artiste, en un caprice olympien, avait eu cette charmante pensée ; mais, à l'instant où elle la formulait, elle en eut honte, rougit et baissa les yeux. Wasilewski ne lui laissa pas le temps de se reprendre.

– J'offre ma fortune entière pour une telle faveur.

– Vous prenez ma folle idée au sérieux ?

– Ne reprenez point votre parole, je vous en supplie.

– Eh bien, soit, fit la Schrœder en retrouvant son sourire. Vous pourrez me baiser le pied, mais...

– Je vais vous faire un écrit...

– Non, non, interrompit la tragédienne, je n'accepte qu'une somme pouvant tirer de souci ma pauvre Muller et dont vous puissiez facilement vous passer, car je vous sais riche.

– Je suis à vos ordres.

– Peut-être cent ducats ?...

Le gentilhomme se précipita dans la chambre voisine où il avait remarqué la présence d'un écritoire, et rapporta à la tragédienne une feuille couverte de sable d'or. Elle la parcourut. C'était un chèque de 500 ducats. Sophie plia la feuille lentement, très lentement, et la cacha dans son sein palpitant, tandis qu'une rougeur révélatrice montait de ses joues à son front et, bientôt, couvrait son visage tout entier. Enfin, rejetant avec décision, sa fière tête en arrière :

– Il le faut, dit-elle. Avec ces mots, toute sa sérénité rayonnante de déesse lui revint.

– Venez, prononça-t-elle de sa voix sonore. Elle alla brusquement au fauteuil le plus proche, s'y laissa tomber et, avant que son adorateur eût compris son intention, elle rejeta sa sandale et dénuda son pied, d'une forme aussi parfaite que n'importe quel marbre antique.

– Ici, commanda-t-elle.

Wasilewski vit briller le pied sous la sombre fourrure qui enveloppait les divins membres de l'artiste, et tressaillit.

– Eh bien, vous ne voulez pas le baiser ? dit-elle avec un sourire enchanteur. Elle était vraiment belle, en ce moment.

Le jeune homme se prosterna devant elle et pressa ses lèvres brûlantes sur le marbre glacé qu'elle lui présentait, une fois, deux fois. Puis il mit son front contre terre et, avant qu'elle n'eût pu l'empêcher, saisit le pied et le posa sur sa nuque.

– Laissez-moi être votre esclave, pour toujours.

La Schrøder retira vivement son pied.

– Levez-vous, ordonna-t-elle. Vous ne pouvez pas être mon esclave.

– Non, non, je ne dois pas.

Il restait toujours à genoux et la contemplait en extase. Enfin, il revint à lui, baisa une fois encore, avec une tendresse passionnée, le pied de Sapho et sortit précipitamment.

Sophie Schrøder demeura immobile, le front appuyé dans sa main, et perdue dans ses pensées.

Félicien Wasilewski est mort, il y a quelques années, dans ses terres de Pologne. Il avait atteint un grand âge et ne s'était jamais marié.

Ses héritiers découvrirent, parmi toutes sortes d'objets précieux, un coffret d'ébène incrusté d'ivoire, où se trouvait une vieille pantoufle fanée. Le premier étonnement passé, ils s'en amusèrent, et n'en parlent jamais qu'en riant.

Bret Harte

Bret Harte (1836-1902) est né à Albany, dans l'État de New-York. En 1854, il émigre, avec sa mère, en Californie, où il devient mineur, enseignant, peintre, journaliste... Il a écrit de la poésie et de la prose et connut une grande popularité, surtout pour ses récits sur l'Ouest américain. Il est mort en Angleterre.

L'épave de Bois-Rouge

Il passait dans le camp pour un être d'une nullité et d'une incapacité absolues. Du jour où il avait posé le pied dans Bois-Rouge, portant tout ce qu'il possédait d'effets noués dans un mouchoir bleu au bout du long manche de sa pelle, jusqu'à celui où il partait, emporté par une planche dans la terrible inondation de 1856, ses camarades n'avaient rien obtenu, rien attendu de lui. Dans ce groupe de mineurs énergiques aux grossières vertus, aux vices attrayants et faciles, il était, lui, également dépourvu des uns et des autres, et ses faiblesses, comme ses ridicules, n'étaient même pas assez saillantes pour l'élever au rang de souffre-douleur. Parmi les acteurs de Bois-Rouge, dans les sauvages et sombres drames qui se déroulaient trop souvent derrière le rideau vert des sapins, comparse muet, il ne jouait que les rôles passifs et effacés. Sans nom connu, le recensement l'avait passé sous silence ; sans

argent, le collecteur des impôts l'ignorait ; sans individualité, les électeurs acharnés à la nomination d'un shérif grossissaient leurs listes en empruntant des noms aux pierres tumulaires du maigre cimetière, mais ne songeaient pas à briguer son vote. On lui refusait jusqu'à la dignité héraldique du sobriquet, et dans une communauté où chacun portait un pseudonyme parlant et où les interpellations de « Pierre Juron », « Jacques les Dés », « Jean Poker », « Henri Lâche le chien », s'échangeaient librement, il était toujours resté « Chose » ou « l'Autre ».

Plus tard, on se rappela, avec une sorte de superstitieux étonnement, qu'il avait éludé même la fugitive célébrité d'un accident, n'ayant jamais obtenu l'éphémère honneur d'un coup de feu destiné à un tiers, durant les rixes sanglantes et largement impartiales si fréquentes dans le camp de Bois-Rouge. L'inondation, qui l'avait enfin emmené, semblait avoir profité de son impuissance ; il avait laissé sa planche flotter à la dérive sans résistance et sans lutte, tandis que ses camarades avaient ou réussi à se sauver, ou péri dans leurs tentatives de fuite.

Cependant Élie Martin – car c'était là son véritable nom – n'était ni repoussant ni antipathique. Par nature, lâche, menteur, égoïste et paresseux, le hasard l'avait, malheureusement pour lui, jeté parmi les mineurs de Bois-Rouge, au moment où le courage, la générosité, la franchise et l'activité se trouvaient être les facteurs dominants de leur existence. Sa douceur servile, son humble soumission, ses demi-raffinements, son extérieur agréable ne comptèrent pour rien quand il fut avéré qu'il s'était dérobé lors d'une razzia d'Indiens sur le camp, et qu'il avait menti plus tard pour expliquer sa défection. On lui sut peu de gré de ses inoffensives qualités, lorsqu'on le vit abandonner honteusement un filon aurifère pour n'avoir point à le défendre contre un maraudeur brutal, et plus tard dissimuler sournoisement à ses camarades le succès d'une de ses explorations. Néanmoins, il n'avait éveillé ni haines, ni ressentiment ; l'indifférence du camp ne se démentit jamais, et la catastrophe finale qui l'en avait violemment arraché, n'était, à tout prendre, que la conséquence naturelle de l'inertie avec

laquelle il s'abandonnait aux événements quels qu'ils fussent.

Telle était la réputation et tels étaient les antécédents de l'homme qui, le 15 mars 1856, voguait seul, à la dérive, sur un des bras tributaires du Minyo. Un printemps fatalement doux avait rapidement fondu les neiges de la chaîne du Wasatch et lâché des masses d'eau dans la rivière qui en baignait la base. Un jour vint où le fleuve, démesurément gonflé, déborda et se rua dans l'étroite vallée où se trouvait Bois-Rouge. Pendant vingt-quatre heures, les flots roulèrent irrésistibles sur l'emplacement du camp, et lorsqu'ils se retirèrent, la colonie avait disparu. Les débris informes en étaient semés au loin dans la campagne, accrochés ça et là aux branches tombantes des aunes et des saules pleureurs, jetés au fond des mares stagnantes, embourbés dans les prairies submergées, et l'épave à laquelle Élie Martin se cramponnait instinctivement suivait toujours le cours tortueux de ramifications nouvelles et flottait au hasard à quinze lieues de l'endroit du sinistre.

Si l'homme avait eu la volonté ou l'énergie de se jeter à la nage pour gagner le bord, il se serait infailliblement noyé. S'il avait été adroit et hardi, il aurait sauté au passage sur quelque tronc déraciné amarré par sa ramure aux anfractuosités de la rive, mais ne possédant ni vaillance, ni audace, il était resté sur la planche qui lui servait de radeau, abîmé dans une impassibilité morne qui était à la fois la paralysie de l'épouvante et la résignation stupide d'un habituel découragement. Enfin un nouveau courant le saisit, le poussa vers la berge et l'échoua brusquement sur des terrains incultes et déserts.

La première sensation précise qu'il ressentit fut celle de la faim ; il n'éprouvait ni joie ni reconnaissance d'avoir échappé à la mort. Aussitôt que ses membres raidis eurent retrouvé un peu de souplesse, il se traîna dans les roseaux en quête d'une nourriture quelconque. Il ignorait absolument dans quels parages il avait abordé, il n'apercevait autour de lui aucune trace d'habitation ou d'êtres humains. Hébété par la peur, il n'avait point songé à remarquer dans quelle direction le flot l'emportait, et en eût-il le

désir, l'absence de cet instinct topographique si commun parmi les mineurs et les chasseurs l'aurait laissé tout aussi dévoyé. Lentement, presque à son insu, ses yeux vagues tombèrent sur la branche d'un arbre creux au bout de laquelle un écureuil grugeait une noix ; brutalement il se jeta de ce côté ; la petite bête prit la fuite. Un enchaînement obscur d'idées dans son cerveau vide et troublé lui fit machinalement fouiller le tronc de l'arbre, où devait se trouver le garde-manger de l'écureuil. Il y vit en effet quelques noisettes moisies qu'il dévora, et cet acte purement animal lui communiqua une force et une sagacité non moins animales à l'aide desquelles il se mit en marche à travers le taillis, avec l'allure incertaine et gauche d'un gros quadrumane. Par instants il ralentissait le pas pour jeter de craintifs regards dans les éclaircies s'ouvrant çà et là sur les marécages. Sa vue, son ouïe, son odorat avaient pris tout à coup une acuité extraordinaire ; averti par ce dernier organe, Élie Martin s'arrêta brusquement. Il venait de percevoir les émanations du poisson salé et ce parfum âcre non seulement irritait sa

faim, mais prenait en ce lieu une signification sinistre. Il trahissait la proximité des Indiens ! C'était le péril, la torture, la mort !

Élie restait immobile, profondément troublé, s'efforçant de reprendre possession de lui-même. Il savait comment Bois-Rouge s'était inutilement et brutalement aliéné les tribus indiennes du voisinage, et que la colonie n'avait réussi à se maintenir qu'à force de courage et d'audace et grâce à son adresse miraculeuse au tir. Les infailibles carabines des mineurs s'étaient exercées avec trop de bonheur sur des indigènes isolés, pour ne pas susciter dans leurs tribus une haine implacable, haine qui se traduisait par d'épouvantables représailles. Élie savait qu'une nuit le cheval de Jacques Fraines était rentré lentement dans le camp, portant, lugubre fantôme, le cadavre écorché de son maître, droit dans les arçons, maintenu par une croix de bois fixée à l'arrière de la selle. Il se souvenait qu'un matin le corps de Pierre Rion avait été trouvé par ses amis, échoué sur la barre du fleuve, le ventre ouvert, bourré de gravier et de sable. Pour être condamné et supplicié, il suffisait de venir de

Bois-Rouge ; celui qui tombait sans défense aux mains des Indiens vengeurs n'en sortait pas vivant.

Élie se rappelait tout cela et cependant ses terreurs s'émooussaient dans son éternelle apathie et sa faim grandissante parlait plus haut que la peur. Il n'ignorait point qu'aux parois des huttes basses – ou wigwams – des aborigènes, pendent sans cesse de longues lanières de saumon séché, et toute son intelligence se concentrait sur la possibilité d'obtenir cette proie appétissante. Il avançait toujours ; aucun vestige de vie ou d'habitation ne s'était jusqu'ici offert à sa vue, mais lorsqu'il eut marché quelque temps encore avec la confiance irraisonnée de la brute qui s'abandonne à une sécurité fugitive, il atteignit la lisière du taillis et se trouva presque en face d'un monticule bas et long qu'il reconnut bientôt être artificiellement construit de boue et d'écorce, sur la berge même de la rivière. Un orifice étroit, semblable à l'entrée d'une hutte d'Esquimaux, s'ouvrait du côté de l'eau. Martin comprit que c'était là une « étuve » ou « voûte chaude », construction commune à presque toutes les tribus

indiennes de la Californie, moitié temple et moitié établissement hygiénique, reproduisant sous une forme rude et primitive l'idée septentrionale du bain russe. À certaines heures, les guerriers se réunissent dans ce four surchauffé par un foyer ardent, y séjournent jusqu'au moment où la suffocation devient imminente, puis se jettent ruisselants de sueur dans l'eau glaciale du fleuve. La chaleur et la fumée servent en outre à la dessiccation du poisson suspendu sous la voûte, et l'ouverture pratiquée dans le toit avait en même temps laissé passer la pénétrante odeur reconnue par Martin. Il se souvint que les baigneurs ne visitaient l'étuve qu'au point du jour et, calculant qu'elle devait être déserte, il se décida, fouetté par la faim, à s'en approcher.

Il vit alors que la bande étroite de terrain entre la voûte et la rivière se trouvait encombrée par de grossiers tréteaux pareils à ceux sur lesquels certaines tribus exposent leurs morts, mais cette fois l'échafaudage ne portait que des jambières de peaux, une couverture frangée et une coiffure de plumes. Sans s'attarder sur cet espace dangereusement exposé, Martin tomba sur ses

genoux, et rapidement, à quatre pattes, se faufila dans l'intérieur de l'étuve.

Son premier soin fut d'assouvir sa faim, le second de dégourdir ses membres glacés aux feux expirants des brasiers. Son regard morne vint à tomber sur ses habits en haillons et ses pieds nus, et vaguement sa pensée se reporta sur les mocassins de l'Indien mort. S'il parvenait à se revêtir de la dépouille du guerrier, il se soustrairait plus facilement dans ce déguisement à l'attention du reste de la tribu, et parviendrait peut-être à se dérober à leurs flèches. Cette possibilité le ramena vers les tréteaux et s'étant affublé à la hâte des guêtres, de la couverture et du couvre-chef emplumé, Élie lança sa propre défroque dans le fleuve. Moins craintif et plus prévoyant, il se serait hâté, cette échange accompli, de regagner le taillis emportant une provision de poisson, pour y attendre, caché, une occasion de fuite et reconnaître les lieux. Mais il était déjà retombé dans sa molle inertie et s'abandonnant une seconde fois à la lâche incurie d'une sécurité provisoire, se glissant dans l'étuve, il se pelotonna voluptueusement dans les cendres

tièdes, tantôt résolu à dormir jusqu'au lever de la lune, tantôt décidé à veiller. Au milieu de ses hésitations, il s'abattit dans un sommeil de plomb.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le soleil du matin dardait horizontalement ses rayons par l'ouverture de l'étuve dont il fouillait les recoins avec des lances de flamme. Élie avait dormi dix heures ! Épouvanté, il se dressa sur les genoux pour écouter. Au dehors le silence était complet. Tremblant encore, il rampa vers la sortie. L'air vif du matin qui lui fouettait le visage, lui rendit quelque énergie, et par un brusque mouvement il se jeta dehors et se mit debout. Aussitôt une clameur sauvage qui semblait sortir de terre, à ses pieds, l'assourdit. Secoué par une inexprimable angoisse, le malheureux jetait autour de lui des regards éperdus. Il se vit alors le centre d'une série de cercles concentriques formés par des Indiens accroupis dans les roseaux avoisinant l'étuve, et dont les têtes, seules visibles, l'enserraient d'une fauve et vivante barrière. Chaque issue se trouvait étroitement gardée, et cette certitude sans doute rendait l'attitude des

sauvages moins menaçante que passive. Leurs faces impassibles, au type accentué et légèrement juif, n'exprimaient qu'une attention calme et stoïque. Chose étrange, leur impassibilité semblait se refléter dans les traits d'Élie Martin pétrifiés dans l'immobilité du désespoir. Pour conjurer le sort qui l'attendait, son esprit ne lui suggérait que la pensée d'expliquer par n'importe quel prétexte sa présence dans ce lieu fatal. Au fond de sa mémoire bouleversée il retrouva quelques simples locutions indiennes, et d'un geste automatique désignant alternativement sa personne et le fleuve, il balbutia entre ses lèvres pâles :

« Je viens de la rivière. »

Un hurlement rauque et guttural sortit en chœur de la gorge de ses geôliers. Les plus rapprochés se balancèrent lentement en inclinant leurs fronts empanachés devant leur prisonnier. Un des guerriers, vieillard hâve et décharné, se dressa lentement et levant le bras dit solennellement :

« Le voilà ! »



Élie était sauvé. Plus que cela : il venait de naître à une vie nouvelle. Par signes, par gestes, avec des paroles entrecoupées, les Indiens lui firent comprendre qu'après la mort de leur Grand Chef, leurs médecins sorciers avaient prédit la venue de son successeur, annonçant qu'il apparaîtrait inopinément au milieu d'eux amené dans l'ombre et le silence par la rivière, revêtu des insignes du défunt. La coïncidence fortuite entre les conditions de la prophétie et l'arrivée de Martin n'eussent peut-être point suffi à convaincre la tribu de sa miraculeuse identité, si ses défaillances morales n'avaient pas confirmé les Indiens dans leur crédulité. Leur confiance ne s'appuyait pas seulement sur sa présence dans l'étuve, sur son costume, son apparente impassibilité, mais encore sur sa dissemblance évidente avec les blancs que l'expérience et la tradition leur avaient fait connaître, hommes de sang et de feu, race malfaisante et maudite. Sa

voix hésitante et douce, sa volonté molle, son incapacité, son manque d'initiative, sa surprenante sobriété, l'absence d'armes étranges aux explosions meurtrières, tout conspirait pour faire d'Élie, à leurs yeux, une créature à part, une exception divine. Et puis, il faut bien l'avouer, au mépris des admirables théories répandues par le romancier, le législateur et le conquérant qui font de la terrorisation le plus puissant agent de civilisation sur le barbare, les faits ont victorieusement démontré le contraire. Les prouesses des blancs, leur arsenal de fer et de feu ne sont plus considérés comme une preuve irrécusable de la supériorité de leur race et de la sainteté de leur origine.

Élie ne tarda donc point à s'apercevoir que lorsqu'un chasseur indien tombait foudroyé dans la plaine déserte, les survivants n'accusaient pas de cet attentat un dieu vengeur, mais la balle sortie de la carabine de Jean du Kansas ; le spectacle de Guillaume l'Orageux entrant dans un village indigène, monté sur une mule, affolé par l'ivresse et brandissant un revolver de chaque main ne leur apparaissait plus comme une

manifestation surnaturelle, et les impressionnait moins que le délire factice de leurs mères. Ils se révoltaient contre le joug moral de rédempteurs implacables qui ne se départissaient de leur sanglante tyrannie que pour conclure, d'après marchés, en écoulant leur farine moisie et leurs minces couvertures contre le poisson et les fourrures de la race aborigène. Les Indiens en étaient venus à considérer cette irruption de la civilisation chrétienne avec le stoïcisme indifférent dont ils acceptaient la famine, les épidémies, les inondations périodiques et inévitables, convaincus que la Puissance souverainement impartiale et détachée qui souffrait les unes et les autres leur laissait la liberté de se venger de leurs souffrances sur ses émissaires et ses instruments.

Un penseur eût peut-être tracé un parallèle entre ces dogmes et ceux de la chrétienté, bien que l'application en fût différente, mais Élie Martin n'avait ni l'imagination du théologien, ni le coup d'œil de l'homme politique ; il ne comprenait pas comment lui, méprisé, bafoué par des hommes à moitié sauvages, se trouvait tout à

coup respecté, adoré, par une tribu complètement barbare. Un revirement aussi brusque eût fait tourner une tête plus solide que celle d'Élie. Il tremblait que cet excès d'honneur ne cachât quelque sombre piège ; il se voyait exhaussé sur un piédestal, couronné de fleurs comme la victime antique, à ce seul effet de rendre plus éclatant le martyre qu'on lui destinait ; il se disait aussi que, lorsque l'innocent stratagème par lequel il avait expliqué sa présence serait découvert, la haine de ses geôliers s'en augmenterait. Puis il vint un jour où, soit faiblesse, soit contentement matériel de l'immunité présente, il accepta inconsciemment la situation qui lui avait été faite. Heureusement pour lui, cette situation était purement passive. Son prédécesseur, le dernier titulaire de l'emploi de Grand Chef des Minyos, n'avait été qu'une idole en chair et en os, un vieillard décrépît dont l'âge et la maladie avaient éteint les facultés ; son corps, dont l'intelligence était bannie, présidait aux conseils des guerriers qui lui exposaient leurs décisions comme ils auraient déposé des offrandes sur un autel. Tous les actes matériels,

les expéditions, les travaux, les trophées, passaient devant ses yeux mornes et vides, et son assentiment était censé donné à toutes les entreprises de la tribu. Il en fut de même pour Élie.

Le second jour de son avènement, deux guerriers lui présentèrent une chevelure ensanglantée. Il pâlit, frémit et détourna la tête, puis, se rappelant le danger de sa défaillance, il devint plus livide encore. Les guerriers le regardaient d'un œil scrutateur et avide, en laissant échapper de sourds grondements. Exprimaient-ils la surprise, la révolte ou l'approbation ? Martin l'ignorait, mais, à son immense soulagement, le hideux trophée fut enlevé et ne reparut pas.

Cependant, peu de temps après, un incident plus grave se produisit. Deux captifs, des blancs, liés de cordes, furent amenés devant lui, pour être conduits au bûcher qui les attendait à quelques pas plus loin ; une foule bruyante de femmes jeunes et vieilles et d'enfants suivait les victimes. Le malheureux Élie reconnut dans les prisonniers

des colporteurs venant d'une colonie éloignée, qui avaient plusieurs fois visité le camp de Bois-Rouge. Un frisson d'angoisse, de honte, de remords, le secoua des pieds à la tête et fit trembler les hautes plumes de sa coiffure. Sous la couche de peinture dont il était couvert, son visage se décomposa. Intervenir pour disputer les infortunés au supplice c'était se livrer lui-même à la mort sans les sauver ; autoriser par sa présence cette horrible torture infligée à des compatriotes, dépassait la mesure de son lâche égoïsme. Hors de lui, sachant à peine ce qu'il faisait, tandis que l'horrible cortège se déroulait devant lui, il se retourna brusquement et se voila la face de sa couverture. Un morne silence tomba sur la foule ; évidemment les Indiens ne s'étaient point attendus à cette protestation de leur chef. Ils demeuraient incertains et hésitants lorsqu'une toute jeune fille, fière d'avoir été la veille désignée par le sort pour être la fiancée du nouvel élu, impatiente peut-être de voir commencer le spectacle, se glissa audacieusement près d'Élie, lui toucha le bras, et se tint debout devant lui. Il leva la tête, la reconnut et fixa sur elle des yeux

égarés. Trop faible pour se mesurer avec les véritables auteurs de l'attentat, sa rage impuissante se déchaîna contre l'Indienne ; il la couvrit d'un long regard chargé de haine et d'horreur. Elle recula épouvantée et rejoignit ses compagnes en courant. Après une discussion violente et rapide, la bande entière de femmes, de jeunes filles et d'enfants se dispersa en poussant des cris aigus, et rentra dans ses wigwams.

« Eh bien, camarade, dit tranquillement en anglais l'un des prisonniers, n'avais-je pas raison ? Ces brutes n'avaient pas réellement l'intention de nous brûler vifs. C'était une frime. Les Minyos, voyez-vous, diffèrent des autres tribus, ils ne tuent qu'à leur corps défendant.

— Ce n'est pas cela, répondit le second colporteur fort excité. C'est le chef, ce grand diable, la tête fourrée dans sa couverture, qui a mis le holà. N'avez-vous pas remarqué comme il a envoyé promener ces drôles ? Ils ont filé sur un seul signe de lui. C'est un fier homme. Voyez donc quel dignité !

— Ça, je vous l'accorde, il ne se mouche pas du

pied, reprit le premier en jetant un regard plein d'admiration sur Élie, toujours encapuchonné dans les plis de son manteau. Le diable m'emporte ! c'est le bois dont on fait les rois, ou je ne m'y connais pas. »

Ces paroles, ce naïf éloge, produisirent sur le pseudo-chef un effet foudroyant. Une révolution s'opéra dans son esprit, il se sentit bouleversé par des émotions que tout à l'heure il ne soupçonnait même pas. Surpris d'abord par la révélation du caractère pacifique de la tribu dont le gouvernement lui avait été imposé, cette rassurante certitude ne comptait plus pour rien devant l'éblouissement que lui causait l'hommage spontané des colporteurs. Comment, lui, Élie Martin, le rebut du camp de Bois-Rouge, lui, conspué, repoussé de tous, il venait de s'entendre qualifié de roi, de maître souverain, et obéi par ceux mêmes qui le méprisaient naguère ! Et pour cela qu'avait-il fait ? Rien. Halte-là ! Était-il bien prouvé qu'il n'avait réellement rien fait ? N'avait-il pas, à son insu peut-être, les qualités que ces blancs honoraient en lui ? L'ivresse de louanges inaccoutumées troublait

son intelligence et, réagissant sur son égoïsme et sa faiblesse, l'exalta un instant au niveau de sa réputation nouvelle, comme jadis il s'effondrait sous le blâme soulevé par son infériorité. Le courage n'est souvent que le souvenir de la victoire. Dans la fièvre de son premier succès, Élie oubliait à la fois qu'il ne l'avait pas remporté, et le péril qu'il aurait couru s'il l'avait tenté. Ces quelques mots d'éloge, échappés à ses prisonniers, étaient tombés sur ses épaules frémissantes et courbées comme la lame d'acier dont l'attouchement fait un chevalier ; leur contact régénérateur l'avait en quelque sorte ennobli. Bien qu'il retint encore sur son visage le pan de sa couverture, il s'était redressé et semblait grandi.

Cependant les guerriers restaient toujours irrésolus à quelque distance des Américains, faisant face à Élie qui tournait le dos aux captifs. Tout à coup il leva sur ses Indiens des yeux étincelants et, d'un mouvement rapide de ses mains jetées en avant, fit le simulacre de rompre les liens. Son geste, comme celui des personnes habituellement timides et réservées, fut exagéré,

fantasque et théâtral, mais par cela même il eut une autorité plus grande qu'un ordre qui l'aurait peut-être trahi vis-à-vis des colporteurs. Presque aussitôt ceux-ci virent tomber les lanières qui enchaînaient leurs membres et, sur un second mouvement impérieux d'Élie, ils s'éloignèrent rapidement sans être poursuivis. Lorsque Martin se hasarda enfin à jeter un regard furtif autour de lui, geôliers et captifs avaient disparu en sens inverse ; il restait seul et triomphant !

Dès lors, Élie Martin fut un autre homme. Ce soir-là il s'endormit dans un rêve enivrant de pouvoir ; le lendemain matin il se leva plein de volonté, de courage et d'audace. Il lisait sa métamorphose dans les yeux de ses guerriers, à travers de passagères lueurs d'étonnement et de doute. Il comprit que, malgré leurs mœurs et leurs instincts pacifiques, ils avaient voulu s'assurer de ses penchants et de ses intentions afin de s'y mieux conformer, et que dans ce but ils lui avaient offert tour à tour la chevelure fraîchement scalpée, et la vie des deux Américains. Cette preuve de leur lâcheté lui fit oublier la sienne. La plupart des héros ne le sont que par comparaison

avec ceux qui n'ont rien d'héroïque, et Élie en vint insensiblement à chercher le moyen de rendre sa tribu plus forte pour l'offensive et la défensive. En y réussissant il devenait lui-même plus vaillant et plus fort.

Les colporteurs libérés par lui n'avaient pas manqué, pour colorer leurs aventures, de parler en termes exagérés de l'audace et de l'autorité de leur sauveur, si bien qu'insensiblement, dans toutes les colonies de la frontière, le bruit se répandit que les Minyos habitant un vaste territoire touchant à l'océan Pacifique, tribu jusqu'alors inoffensive et paisible, avaient pris un développement subit sous le règne d'un chef mystérieux et formidable, dont la volonté seule empêchait cette nation puissante de guerroyer et d'étendre ses conquêtes. Bientôt après, le gouvernement américain, poursuivant sa politique inconséquente, moitié paternelle et moitié agressive, envoya un agent traiter avec les Minyos. Élie, dont la nature souple et molle s'était toujours facilement adaptée à tout milieu nouveau, jouait au naturel le rôle du chef qu'il représentait. Le visage méconnaissable sous un

bariolage d'ocre et de vermillon, il reçut l'agent avec une gravité impassible et muette. Le conseil se tint par signes.

Jamais un traité ne fut discuté avec une connaissance si parfaite des blancs par les Indiens, une ignorance si profonde des Indiens par les blancs, jamais les ratifications n'avaient été si favorables aux indigènes. Ceux-ci ne se dépossédèrent point de leurs terres arables, et les portions qu'ils en vendirent leur furent payées, non pas en vieilles couvertures, en fusils hors d'usage, en poudre mouillée ou en farine moisie, mais en beaux dollars comptants. Dès lors, ils purent entreprendre le commerce avec les marchands des colonies adjacentes et obtenir de meilleures denrées à meilleur prix, refusant net les verroteries, les bibles et le whisky. De leur côté ces marchands, dans l'intérêt de leurs affaires, veillèrent à la sûreté de leurs nouveaux commanditaires, les préservèrent des embuscades et les protégèrent contre les terribles carabines des mineurs et des chasseurs.

Élie ayant acheté quelques instruments

agricoles, les Minyos cultivèrent tranquillement leurs champs ; la pêche du saumon, la salaison, la vente du poisson fumé devinrent une branche importante d'industrie ; la tribu se vit riche et prospère. Un village central remplaça les campements nomades ; à l'intérieur, les cabanes offraient une amélioration sensible sur les anciens wigwams ; les lanières de poisson étaient reléguées dans des constructions spéciales, et l'étuve, rendue à son véritable usage, ne servait plus qu'aux ablutions des guerriers. Le sage et tout-puissant Élie, loin de chercher à modifier leur religion, s'efforçait de la maintenir dans son intégrité.

Ces changements et ces progrès, dus à l'influence d'un seul homme, ne prouvaient pas nécessairement qu'il fût un homme supérieur. Les résultats obtenus venaient de ce qu'Élie avait, à son insu, pénétré du respect de ses vertus négatives, une communauté aux affinités analogues, constituée pour les recevoir. Reconnaisant mutuellement les uns chez les autres des qualités communes dont les événements leur révélaient la valeur inattendue,

ils se trouvaient individuellement fortifiés et enorgueillis ; du succès naissait la confiance.

Le *Visage-Voilé*, surnom donné par la tribu à Martin après l'épisode des colporteurs, n'était pas au fond un autocrate plus absolu que maint souverain constitutionnel.



Deux années d'une prospérité tranquille s'écoulèrent. Élie Martin rejeté par la société, hors la loi, sans liens ni parenté dans le monde civilisé, oublié de ses compatriotes, devenu puissant, riche, craint et respecté, fut pris de nostalgie.

Vers la fin d'une chaude journée d'été, le Grand Chef des Mynios était assis au seuil de sa tente d'où il dominait d'un côté l'étincelante étendue du Pacifique, de l'autre les champs cultivés descendant en pente douce jusqu'au fleuve, qui, traversant les marais salants, les rudes herbages de la plage, les dunes de sable,

l'estuaire écumeux, allait se perdre dans la mer. Élie avait choisi ce promontoire élevé, la seule éminence du territoire, pour y dresser sa tente dans le double but de s'isoler du reste du village couché au pied du tertre, et de profiter de la vue qu'il obtenait ainsi sur ses domaines.

Cependant ses yeux lassés et tristes se fixaient plus souvent sur la mer, comme s'il y devinait des chances de fuite que ne lui offraient ni la plaine ni la chaîne lointaine des montagnes, si étroitement liées au souvenir de son secret passé et de son existence au camp de Bois-Rouge. Dans ses rêves indécis de fuite pour se soustraire à une position devenue intolérable, il n'entrait aucun désir de retourner vers ses anciens camarades, même pour leur apprendre ses succès ; il lui restait une méfiance confuse, le doute de pouvoir lutter avec les conditions d'autrefois. Son indolence naturelle l'avait repris, il se tournait involontairement vers la solution la moins pratique ; sa nostalgie était vague comme les plans qu'il formait pour s'y soustraire. Il ne savait pas trop ce qu'il regrettait ; c'était peut-être quelque existence qu'il n'avait jamais menée, des

plaisirs auxquels son incapacité et sa misère l'avaient empêché de goûter.

Cent fois déjà, Élie était resté ainsi devant la mer, consultant ces problématiques possibilités, le dos tourné aux certitudes pratiques de la montagne. Il se laissait engourdir par le son monotone des brisants battant la plage, par le cri espacé des courlis et des pluviers ; des haleines assoupissantes imprégnées des senteurs d'herbes marines et de la chaleur des sables glissaient sur ses paupières alourdies, et pour la centième fois il s'endormit profondément. Aux poteaux de sa tente les banderoles de draps aux vives couleurs, insignes de son rang, flottaient mollement et finirent par s'immobiliser comme lui ; l'ombre des lauriers, jetant ses dentelles sur le sol, ne variait plus leurs délicates arabesques ; rien ne remuait, à l'exception des yeux noirs, ronds et vifs de Wachita, l'épouse-enfant du *Visage-Voilé*, la même petite Indienne qui jadis avait osé braver Élie au moment du supplice préparé pour les colporteurs. Elle était accroupie à ses côtés, armée d'une branche de saule dont elle repoussait les guêpes, les moucheron et les attaques d'un

gros bourdon poursuivant le dormeur de ses sourdes homélies. Heureuse, muette, inoccupée, ne demandant pas à son maître des confidences que les mœurs de sa race n'autorisaient jamais, elle fixait sur lui par instants le regard touchant et interrogateur d'un chien dévoué. Malheureusement pour Élie, la vigilance machinale de l'enfant ne suffit pas à le garantir contre une invasion plus menaçante que celle des insectes.

Il s'était réveillé en sursaut, et ses yeux tombèrent sur l'Indienne avec la vague incertitude du sommeil fuyant. Wachita tendit timidement le bras vers le village.

« Le messager du Père des Blancs est arrivé avec ses chariots et ses courriers, dit-elle. Il a demandé à voir le Grand Chef des Minyos, mais je n'ai pas voulu qu'on dérangeât mon Seigneur. »

Élie fronça le sourcil. Dépouillé de ses métaphores, le discours de Wachita signifiait que le nouvel agent américain venait faire sa tournée annuelle et, comme ses prédécesseurs, était

curieux de voir de près le célèbre chef de la tribu.

« Bon, fit-il. Le *Lapin-Blanc* (son lieutenant) recevra le messager et fera l'échange des présents. Il suffit.

– Mais, reprit la jeune Indienne en hésitant, le Messager a amené ses femmes *wangee* (blanches). Elles aussi ont le désir de regarder la face de Visage-Voilé. Elles ont prié Wachita de les conduire près du lieu où se tient mon Seigneur, car elles voudraient le voir sans qu'il le sût. »

Élie jeta sur l'Indienne un regard morose empreint de la demi-surprise que lui causaient toujours ses façons et son langage, et lui dit froidement :

« Alors que Wachita retourne sur-le-champ auprès de ses compagnes et qu'elles se retirent toutes dans leurs cases, jusqu'au départ des étrangers *wangee*. J'ai dit. Va-t'en ! »

Accoutumée à ces brusques congés, la petite Indienne se retira docilement sans ajouter un seul mot. Élie, qui s'était levé, demeura quelques

instants adossé au poteau de sa tente, les yeux distraitement fixés sur l'horizon assombri de la mer. Les insectes bourdonnaient confusément à ses oreilles, le roulement lointain des brisants lui parvenait régulièrement, mais tout à coup, plus distincte et plus rapprochée, il entendit une voix de femme qui disait en anglais :

« Mais c'est qu'il n'a pas l'air féroce du tout ! Je le trouve vraiment beau.

– Chut, prends garde ! murmura une seconde voix basse et craintive.

– Bah ! s'il entendait, il ne comprendrait pas. »

Et les deux voix se confondirent dans un rire étouffé.

L'impassibilité naturelle d'Élie et son calme acquis le servirent mieux que la présence d'esprit dans cette circonstance. Il ne bougea pas, bien que le sang afflua violemment à ses joues. Les accents de celle qui avait parlé la première lui causaient une étrange et pénétrante sensation de surprise et d'attente ; ces quelques mots naïfs et

presque railleurs l'avaient empli tout à coup de pressentiments à la fois troublants et doux ; il restait immobile, mais il sentait que ses aspirations confuses, ses vagues espérances venaient de prendre mystérieusement un corps et une réalité jusqu'alors ignorés.

Cependant les chuchotements avaient cessé. Le bourdon reprenait sa note dominante. Élie tressaillit. Cette femme inconnue était-elle partie ? Ne la reverrait-il jamais ? Tandis qu'il restait là inerte et stupide, elle s'en était allée tranquillement, sa curiosité satisfaite. Cédant à un élan spontané, il se précipita vers l'endroit d'où les voix étaient parties. À dix pas devant lui les buissons ondoyèrent, le bois craqua, les feuilles s'agitèrent comme au passage d'un être invisible, tandis qu'au même instant, presque à ses pieds, s'élevait une exclamation tout ensemble effarée et riieuse, et les branches d'un mazanito, échappant à des mains tremblantes, vinrent le fouetter en pleine poitrine. Écartant vivement le rideau de verdure, il se baissa. Ce brusque mouvement amena son visage incliné presque au niveau des joues roses et des boucles envolées

d'une toute jeune femme, dont les yeux humides et brillants semblaient boire son regard, et dont l'haleine parfumée, glissant sur des dents blanches entre des lèvres entrouvertes, se mêlait à la respiration haletante d'Élie.

Elle s'était laissée tomber sur ses genoux lorsque sa compagne avait pris la fuite espérant passer inaperçue, mais le chef des Minyos avait marché si droit sur elle qu'elle n'avait pu retenir le cri qui l'avait trahie. Néanmoins elle ne paraissait point sérieusement effrayée.

« Ce n'est qu'une plaisanterie, monsieur », dit-elle tranquillement, s'appuyant au bras d'Élie pour se relever. « Je suis madame Doll, la femme de l'agent du gouvernement. On m'avait dit que vous ne permettiez à personne de vous regarder, et j'étais décidée, moi, à vous voir. Voilà tout. » Elle s'arrêta, passa la main sur ses boucles rebelles, secoua sa jupe pour la dégager des ronces et des épines, et reprit : « Je ne vous ai pas fait peur, je pense, il n'y a donc pas grand mal. Adieu. »

La jeune femme fit un pas en arrière, mais

l'arbuste élastique qui lui servait d'appui la rejeta légèrement en avant et, pour la seconde fois, Élie aspira le parfum de sa chevelure ; il voyait distinctement les petites taches rousses qui estompaient sa lèvre supérieure et faisaient ressortir l'arc humide et rouge de sa bouche ; le souvenir d'une fraîche compagne de son enfance vagabonde passa comme un éclair dans sa pensée, une griserie de folle témérité née de ses douleurs, de son exil, excitée par la conscience de son pouvoir absolu autant que par la beauté de la jeune femme, montait à son cerveau. Il la saisit brusquement, l'attira contre sa poitrine et lui écrasa les lèvres d'un baiser brûlant, puis il ouvrit les bras, recula et s'enfonça dans le taillis avec un rire strident et sauvage.

Mme Doll resta seule étourdie et muette. Au bout d'un instant, elle leva machinalement la main et d'un geste rapide essuya plusieurs fois sa bouche meurtrie, que le baiser avait marquée, comme un stigmaté sanglant, d'une large tache d'ocre. Sa physionomie, devenue grave, n'exprimait cependant pas la terreur et ce n'était pas uniquement l'indignation qui avait assombri

son regard. Tout à coup, une lueur d'intelligence passa sur ses traits, elle laissa retomber sa main et dit avec décision : « Ce n'est pas un Indien, j'en suis sûre. »

Tandis qu'elle reprenait en courant le sentier descendant au village, les branches d'un arbre, dans lequel Wachita s'était réfugiée, livrèrent passage à son naïf et placide visage. Les grands yeux sereins et vaguement étonnés de l'Indienne suivirent la femme wangee jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'épaisseur du feuillage.



Quatre semaines s'écoulèrent, apportant à Élie plus de sensations nouvelles que ne lui en avaient procuré les deux années de son règne. Durant les premiers jours qui suivirent sa rencontre avec Mme Doll, il fut en proie à des accès de lâche terreur mêlés à des élans désespérés de révolte. La connaissance qu'il avait de la chevalerie féroce de la frontière, et des prompts châtiments

infligés par les maris et les frères à d'audacieuses tentatives, lui inspirait tour à tour une peur abjecte et une témérité folle. Tantôt il voulait s'évader à tout prix, dût-il se confier à la mer dans un mince canot d'écorce, tantôt il songeait à précipiter un conflit inévitable, en excitant ses Indiens contre l'agence américaine ; puis, à mesure que les jours s'écoulaient sans amener l'incident qu'il redoutait, Élie se rassurait, et son âme s'ouvrait à d'indicibles joies. Il évoquait l'image de la jeune femme agenouillée dans les buissons, il croyait respirer le parfum suave de son haleine, et l'ivresse du baiser volé le possédait tout entier. Cette Américaine, gardant les fraîcheurs et les naïvetés de la jeune fille, lui apparaissait comme une créature exquise et surnaturelle, il la grandissait de toutes les humiliations qu'il avait essuyées, des amertumes de ses années de morne exil. Il oubliait sa vague nostalgie dans une passion non moins vague, non moins stérile ; il se redisait les mots naïfs échappés à Mme Doll : « Il est vraiment beau », et leur demandait l'explication du silence indulgent qu'elle continuait à garder sur

l'aventure du taillis. Si elle n'en avait point parlé à son mari, c'est qu'elle lui permettait d'espérer... quoi ? Il n'aurait su le dire.

Cependant un après-midi, Wachita lui remit une lettre cachetée. Il eut l'intuition du contenu et se sentit rougir, embarrassé devant celle qu'on lui avait imposé pour femme ; mais, l'instant d'après, il acceptait brutalement la soumission humble et silencieuse de l'enfant, comme un assentiment tacite à la situation qu'il s'était créé, se considérant dégagé vis-à-vis d'elle de tout remords et de tout devoir. Il lut en frémissant ce qui suit :

« Vos inqualifiables procédés de l'autre jour autorisent ma démarche. Je suis persuadée que vous savez l'anglais aussi bien que moi. S'il vous plaît de vous expliquer sur ce point, ainsi que sur votre conduite, venez me retrouver au même endroit. Je vous y attends avec mon amie, – mais elle s'écartera et n'entendra rien. »

Ce billet, qu'une pensionnaire eût écrit, parut à Élie le mystérieux appel d'une reine. La réserve, la prudence, la ruse, qui avaient été la force de sa

faible nature, l'abandonnèrent noyées dans le délire de sa passion. Il se précipita au rendez-vous avec l'impétuosité et la candeur d'un premier amour, et se livra tout entier comme un enfant. Complètement subjugué par la sirène qu'il adorait, elle n'eut à se défendre contre aucune audace, et si quelque autre sentiment se mêlait à la première curiosité de la jeune femme, il lui fut aisé de n'en rien laisser soupçonner. Élie lui abandonna son secret. Il lui dit tout, ne demandant rien en échange, pas même le silence. Elle n'accorda, ne promit rien. Nul ne sut jamais quel rôle elle joua dans le dénouement de cette passion qu'elle avait éveillée et domptée.

Élie vécut quinze jours du souvenir de cette entrevue fugitive et sans résultat ; il se berçait de décevantes illusions, et rêvait d'un bonheur inconnu, lorsqu'un crime atroce, inattendu, commis aux abords mêmes du village, vint exciter jusqu'à la fureur l'indignation de la paisible et pastorale tribu. Un vieillard indien, désigné par son rang pour traiter spécialement avec l'agence américaine, avait été assassiné dans la case écartée où il tenait un petit négoce. Le

meurtrier, un colporteur de Bois-Rouge, avait emporté les marchandises, se glorifiant de son action ; l'on apprit qu'il se vantait insolemment d'avoir réglé le compte d'un filou qui tentait de jouer le gouvernement, et qu'il mettait au défi le soi-disant chef des Minyos, un imposteur fieffé, de lui en demander raison.

À cette nouvelle, un hurlement d'indicible rage monta vers la tente d'Élie, criant vengeance. Hésitant, paralysé par son égoïste entraînement vers Mme Doll, il tremblait à la seule pensée d'une collision avec les Américains. Il se serait volontiers retranché dans son attitude de passive abstention, mais il connaissait trop les aveugles représailles des Indiens pour ne pas savoir qu'il leur fallait une victime à tout prix, fût-elle innocente, pourvu qu'elle fût du même rang que celui des leurs dont ils vengeaient la mort. Pour ajourner une catastrophe par laquelle un malheureux quelconque expierait l'attentat du colporteur de Bois-Rouge, Élie se décida à ordonner la poursuite et l'arrestation du meurtrier, espérant secrètement que celui-ci se trouverait déjà à l'abri de toutes les recherches.

Après le départ des guerriers, la journée s'écoula dans une morne attente pour les vieillards et les femmes demeurés au village, dans une sombre angoisse pour Élie enfermé dans sa tente. Vers minuit, une clameur de hurlements rauques et triomphants lui apprit à la fois le retour de l'expédition et la capture du fugitif. Isolé par ses habitudes et l'étiquette de son rang, heureux d'échapper pour le moment du moins aux révélations et aux accusations que le prisonnier ne manquerait pas de lui jeter à la face, il ne se demanda point si quelque méfiance subitement éveillée avait empêché qu'on amenât le captif devant lui. Était-ce uniquement par égard pour le déplaisir que lui avait causé jadis une semblable confrontation, ou attendait-on le lever du soleil pour obtenir de lui le signal du supplice ?

La nuit s'écoulait lentement, plus lourde et plus poignante pour le juge vacillant et faible que pour le condamné qui s'assoupissait au poteau entre deux bordées de blasphèmes. Ce n'était pas l'instinct d'humanité seul qui faisait hésiter Élie devant un arrêt de mort ; c'était sa passion

insensée pour la femme de l'agent qui le faisait trembler devant l'effet produit sur leurs relations mutuelles par ces représailles. Il haïssait le meurtrier surtout pour l'inopportunité du crime, mais sa lâcheté se révoltait pourtant à l'envoyer au supplice.

Cette lâcheté même lui inspira tout à coup une résolution. Il se glisserait furtivement auprès du captif, couperait ses liens, et lui indiquant le moyen de regagner l'agence, lui confierait un message pour Mme Doll. Il adjurerait la jeune femme, au nom de la vie de son mari, de faire partir celui-ci sur-le-champ et de venir le rejoindre lui, pour une communication importante. Elle comprendrait peut-être ; elle se dirait que pour l'amour d'elle il délivrait le condamné, et si après tout elle ne comprenait rien, ce stratagème sauvait la vie d'un homme, et son apostasie resterait ignorée de la tribu.

L'arbre auquel était lié le condamné se trouvait selon l'usage situé non loin de la case du chef, gardé bien plus par la sainteté du lieu que par le cordon de tentes formant plus loin

l'enceinte extérieure. Pour fuir, le captif passerait devant l'habitation royale, d'où il gagnerait la plage. Élie le mettrait sur sa route et laisserait croire à une audacieuse évasion nocturne. À mesure qu'il approchait de l'ombre projetée par le groupe de sapins, il distinguait confusément contre le tronc du plus gros des arbres la silhouette du prisonnier. Celui-ci dormait, car sa tête immobile s'était affaissée sur sa poitrine. Silencieuse et rapide, une forme humaine sortit brusquement de l'ombre et s'avança sur l'arbre. C'était Wachita !

Élie s'arrêta, stupéfait, puis la lumière se fit dans son cerveau. Il se rappela la persistante attention de l'Indienne, ses intuitions subtiles, la mystérieuse divination qu'elle possédait, sa subite disparition. Elle l'avait prévenu – elle venait la première rendre la liberté au condamné, – déjà il voyait luire entre les doigts de l'enfant le couteau destiné à couper les cordes. Courageuse et dévouée créature !

Il fit quelques pas vers elle en retenant son souffle, mais tout à coup il s'arrêta glacé

d'horreur. La lame étincelante avait brillé et s'abattait coup sur coup sur la poitrine du malheureux qui, secoué par une violente convulsion, s'abattit sans pousser un cri. La minute d'après, son cadavre pendait inerte et flottant, retenu seulement au tronc par ses liens. Élie se sentit défaillir, il serait tombé lui-même si une brusque réaction ne l'avait mis debout. Un éclair d'intelligence lui avait fait comprendre que l'Indienne venait de résoudre ses perplexités en dénouant le problème devant lequel il restait impuissant. L'acte accompli froidement par elle sauvait son honneur et affermissait son pouvoir. Si, fort de cette conviction, il eût eu le courage de réunir ses guerriers, de leur montrer la victime qu'ils réclamaient, son prestige était assuré ; mais la fatalité en avait décidé autrement.

Au moment où Wachita sereine et impassible passait devant lui, il lui saisit le poignet.

« Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-il.

– Pour toi.

– Pourquoi ? répéta Élie.

– Parce que tu ne l’aurais pas tué ! Tu aimes sa femme. »

Sa femme ? Élie chancela. Un horrible soupçon le brûla comme un fer rouge. Il repoussa violemment Wachita et courut à l’arbre. Il reconnut le cadavre, c’était celui de l’agent américain ! Les Indiens n’ayant pas réussi à se saisir du meurtrier, s’étaient emparés, comme victime expiatoire, de celui qui satisfaisait plus complètement leur justice vengeresse. Le sacrifice de cette existence apaisait leur courroux et leurs regrets.

□

« Le gouvernement a donc fini par prendre la mouche, s’écria Pierre Juron en reposant son journal sur la table du café battant neuf, de la ville battant neuve de Bois-Rouge. Il s’est décidé enfin à tomber sur ces canailles de Minyos. Je vois qu’on a balayé les deux rives de leur fleuve et qu’on a dirigé un bon nombre de ces gredins

sur les cantonnements. Faut croire que les soldats du Fort Cass cesseront de faire du sentiment sur leur compte depuis que ces chiens finis ont assassiné notre agent, et que tout le monde en viendra à dire comme nous, qu'un Indien ne vaut rien tant qu'il n'est pas mort.

– Il paraît, reprit Lâche le chien, que le fameux Chef, le dieu dont blaguaient les colporteurs, était le pire de tous, un vrai diable. Il aurait enlevé la veuve de l'agent, si ses guerriers n'avaient pas tué la pauvre femme. Tenez, ça me ferait plaisir de savoir ce que le gaillard est devenu. Il y en a qui disent qu'il est mort, d'autres prétendent que c'était un prédicaille méthodiste qui se donnait pour un saint et entortillait les vieilles femmes et les jeunes filles de la tribu. Sait-on jamais ?

– Demandez au vieux *Chose*. Il est de retour depuis quelques jours ; il barbote dans les mauvais coins de rebut pour un dollar par jour. J'ai ouï dire que pendant son absence il avait rôdé dans les parages des Minyos.

– Qui ? lui, *Chose* ? l'Autre ? Le plus souvent que ce niais poltron se serait fourré là où il y a du

danger et des coups de poing ! Autant dire tout de suite qu'il était le Grand Chef des Minyos en personne ! Tenez, le voilà ; questionnez-le. »

Un éclat de rire homérique accueillit cette boutade. Élie Martin, autrement dit *Chose*, qui venait d'entrer timidement dans la salle, jeta autour de lui un regard craintif et se mit vaguement à rire aussi.

Nathaniel Hawthorne

Hawthorne (1804-1864) est surtout connu pour un roman, *La Lettre écarlate*. Les deux récits présentés ici sont tirés d'un recueil intitulé *Récits étranges*, paru en France en 1876. La traduction est de E.-A. Spoll.

La combe des trois collines

À cette époque étrange, alors qu'au milieu des circonstances les plus ordinaires de la vie, le fantastique s'accouplait avec la réalité dans un mystérieux hymen, deux personnes se rencontrèrent un jour, à une heure et dans un endroit convenus. L'une d'elles était une femme, jeune et belle, dont la démarche pleine de grâce trahissait cependant une secrète agitation, et qui, dans la fleur de l'âge, semblait renfermer en elle le germe d'un prochain dépérissement. L'autre était vieille, pauvrement vêtue et tellement desséchée, racornie et décrépète qu'il était évident qu'elle avait depuis longtemps dépassé le terme de la vie.

Nul œil humain n'eût pu les surprendre à l'endroit où elles se rejoignirent. Trois petites collines occupant les sommets d'un triangle circonscrivaient presque géométriquement un

espace circulaire de deux ou trois cents pieds de diamètre, d'où l'on pouvait à peine apercevoir la cime d'un cèdre élançé qui s'élevait au sommet de l'une d'entre elles. Ces collines étaient couvertes de pins rabougris qui s'étendaient sur le versant intérieur, et le fond du vallon était tapissé d'une herbe jaunie par le soleil d'octobre. Quelques troncs d'arbre à moitié recouverts d'une mousse verdâtre gisaient çà et là, protégeant la croissance de nombreux cryptogames. L'un de ces arbres morts, jadis un chêne robuste, s'étendait auprès d'une mare d'eau croupissante occupant le fond de cette espèce d'entonnoir.

Il paraît, s'il faut en croire la tradition, que ce trou d'un lugubre aspect était jadis hanté par des esprits malfaisants, qui, lorsque minuit sonnait, ou bien encore au crépuscule, tenaient leurs ténébreuses assemblées autour de la mare, troublant ses eaux vaseuses par l'accomplissement de leurs immondes cérémonies.

Les pâles rayons d'un soleil d'automne

éclairaient encore le sommet des collines, dont une ombre de plus en plus épaisse enveloppait les flancs jusqu'au fond du vallon.

– Me voici, fidèle au rendez-vous que tu m'as assigné, dit la sorcière ; dis-moi donc vite ce que tu veux de moi, car nous n'avons tout au plus qu'une heure à passer dans ce lieu.

En entendant parler l'horrible vieille, un sourire se dessina vaguement sur le visage de la jeune femme, semblable à la mouvante lueur d'une lampe sépulcrale ; elle tremblait de tous ses membres, et, ses yeux tournés vers le bord de l'abîme, elle hésitait d'accomplir ce qu'elle avait projeté ; mais la fatalité en ordonnait autrement.

– Je suis étrangère, vous le savez, dit-elle en faisant un effort pour parler ; d'où je viens, peu importe, mais j'ai laissé derrière moi ceux auxquels est lié mon destin, et dont je suis pourtant à jamais séparée. Mon cœur est oppressé par un poids affreux, et je suis venue pour m'enquérir de leur sort.

– Qui pourrait en ce lieu désert te donner des nouvelles de ce qui se passe à l'autre extrémité de

la terre ? s'écria la vieille en la regardant fixement ; ce ne sont pas des lèvres humaines qui peuvent répondre à ton désir ; cependant, si tu es courageuse, avant que la lumière ait abandonné la crête des collines, tes vœux seront exaucés.

– Dussé-je mourir, je vous obéirai, dit la jeune étrangère avec l'accent du désespoir.

La vieille s'assit alors sur le tronc dépouillé du vieux chêne et, rejetant en arrière son capuchon, laissa flotter au vent les mèches grises et rares de ses cheveux ; puis elle engagea sa compagne à s'approcher d'elle.

– Agenouille-toi, dit-elle, et appuie ton front sur mes genoux.

La jeune femme hésitait, mais, entraînée par une dévorante curiosité, elle obéit, et en s'agenouillant laissant pendre l'extrémité de sa robe dans l'eau stagnante de la mare. Elle appuya son front brûlant sur les genoux de la vieille, et celle-ci la recouvrant d'un pan de son manteau, lui cacha la lumière du jour. Elle entendit alors le murmure d'une étrange invocation et, saisie de frayeur, elle voulut se lever.

– Laissez-moi fuir, dit-elle, fuir et me cacher à leurs yeux.

Mais une pensée terrible la courba de nouveau et, plus pâle qu'une morte, elle se tut.

Il lui semblait, en effet, que des voix qu'elle connaissait depuis l'enfance, voix toujours présentes à sa pensée, au milieu de sa vie errante et dans toutes les vicissitudes de son cœur et de sa fortune, se mêlaient à celle de la sorcière. Bientôt les mots devinrent plus distincts, sans que les voix se fussent rapprochées, mais plutôt semblables aux lignes à demi effacées d'un livre éclairé par une lueur incertaine et vacillante.

Enfin l'invocation se termina, et l'inconnue, toujours agenouillée, entendit alors les voix de deux personnes âgées, un homme et une femme ; ces voix semblaient s'élever, non en plein air, mais dans une chambre, et les murs en renvoyaient l'écho ; on entendait trépider les vitres sous l'effort du vent ; l'oscillation régulière du balancier d'une horloge et le bruit que font les morceaux de coke embrasé, tombant d'eux-mêmes dans le cendrier, donnaient l'apparence de

la réalité à cette scène dont le tableau se déroulait à ses yeux. Les deux vieillards étaient assis devant un foyer désolé : l'homme en proie à un muet désespoir, sa femme gémissante et le visage inondé de larmes. Bien tristes étaient les rares paroles qu'ils échangeaient. Il était question d'une fille errant on ne savait où, portant avec elle le poids du déshonneur et qui avait laissé, à la honte et à la douleur, le soin de conduire au tombeau ces deux têtes vénérables. Ils parlaient aussi d'un malheur plus récent ; mais leurs voix se confondit avec le bruit du vent balayant tristement les feuilles desséchées, et lorsque l'étrangère leva la tête, elle était toujours agenouillée dans la combe des trois collines.

– Le vieux couple passe tristement ses derniers jours, remarqua la vieille.

– Les avez-vous entendus ? s'écria la jeune femme avec terreur ?

– Oui ; mais nous avons encore autre chose à écouter, répliqua la vieille femme, recouvre ton visage.

Et de nouveau s'éleva le murmure monotone

d'une invocation qui ne s'adressait certes pas au ciel. Bientôt, au milieu d'une pause faite par la sorcière, un bruit étrange s'éleva faiblement et grandit au point de couvrir sa voix chevrotante. On entendit des cris, puis un chant lent et suave psalmodié par des voix de femmes, suivi tout à coup de sauvages éclats de rire qu'interrompirent subitement des gémissements et des sanglots, mélange affreux de terreur, d'affliction et de folle gaieté. Un bruit de chaînes, des voix impérieuses et menaçantes, des fouets aux sifflantes lanières se distinguèrent ensuite, puis un chant d'amour qui se termina sur un rythme funèbre.

La jeune femme frémissait aux éclats de ce courroux qui jaillissait terrible et prompt comme une flamme dévorante, et elle se sentait défaillir aux accents de cette horrible joie, dans ce tourbillon où les passions les plus effrénées semblaient lutter ensemble, lorsqu'un silence mortel régna tout à coup. Une voix d'homme grave, sévère, jadis peut-être puissante et mélodieuse, prononça quelques paroles lentement accentuées, puis on entendit le bruit d'un pas fiévreux et saccadé. Au milieu d'une orgie, cet

homme semblait chercher un auditeur complaisant pour en faire le confident de ses douleurs ; il racontait la perfidie d'une femme, d'une épouse, qui avait menti aux serments les plus sacrés ; il parlait d'un cœur brisé, d'une maison désolée ; mais ses plaintes furent couvertes par des cris, des rires et des sanglots, qui s'élevèrent à l'unisson dans un infernal crescendo, pour s'affaiblir insensiblement au point de se confondre avec le vent qui gémissait parmi les pins des trois collines.

En levant les yeux, l'étrangère rencontra ceux de la vieille femme.

– C'est vrai, se dit la dame comme parlant à elle-même, la joie cache la douleur.

– En veux-tu savoir davantage ? lui demanda la vieille.

– Il est une voix surtout que je voudrais encore entendre, répondit-elle.

– Alors place-toi sous ce manteau, car l'heure s'avance.

Le jour éclairait encore le sommet des

collines, mais une ombre épaisse couvrait le vallon, s'élevant lentement, comme si c'eût été le séjour d'où les ténèbres allaient sur le monde.

La repoussante vieille recommença pour la troisième fois son incantation. Après un long et solennel silence, le tintement d'une cloche lointaine se fit entendre dans l'air ; bientôt il devint plus distinct et plus triste, c'était un glas funèbre qui semblait sortir de quelque vieille tour au manteau de lierre, portant au loin des nouvelles de mort, à la chaumière comme au château, au voyageur solitaire comme aux joyeuses assemblées, pour que chacun fît un retour sur la destinée qui l'attendait. Puis on entendit un pas lourd et cadencé, s'avancant avec la lenteur de ceux qui portent les cercueils d'enfants. Devant eux marchait le prêtre, récitant les prières d'un ton monotone, tandis que le vent agitait les feuilletts de son livre, et, bien que seul, il parlait à haute voix ; on entendait des malédictions et des anathèmes prononcés par des voix d'hommes et de femmes, contre la fille qui avait brisé le cœur de ses vieux parents, contre la femme qui avait trahi la confiance et l'amour de

son époux, contre la mère dénaturée qui avait laissé mourir son enfant !

Le funèbre cortège s'évanouit comme une vapeur légère, et le vent qui venait d'agiter les draperies blanches de la bière expira sur la cime des pins, la vieille poussa légèrement la femme agenouillée, mais l'étrangère ne releva pas la tête.

Le voyage de noce

Cela m'a toujours attristé de voir combien les gens les plus sensés agissent sottement lorsqu'ils songent à se marier. Ils veulent se torturer l'esprit à chercher dans celle qui doit être leur compagne des qualités de convention, mille petits avantages extérieurs qu'il est bien difficile de trouver réunis dans une seule personne, fût-elle accomplie d'ailleurs.

C'est le comble de l'absurdité. Et qu'advient-il ? C'est que ces hommes affamés de perfection arrivent à leur insu jusqu'au seuil de la vieillesse, sans s'être décidés à faire un choix, et que dès lors ils sont condamnés à vieillir dans la solitude.

Comme si la bienveillante Providence n'avait point fait un sexe pour l'autre, une moitié du genre humain pour l'autre moitié ? Il est évident qu'à part quelques exceptions bizarres, le bonheur ne peut se trouver que dans l'état de

mariage. Tenez pour certain que les objections les plus fortes en apparence, dirigées contre cette institution, s'évanouissent d'elles-mêmes quand on les passe au crible du raisonnement ; et croyez que l'amour légitime est capable d'opérer des miracles en faisant disparaître les incompatibilités les plus prononcées.

En voulez-vous un exemple personnel ? J'étais précisément tel, dans ma jeunesse, que je vous conseille de ne pas être. J'étais doué d'un tact exquis et d'une sensibilité toute féminine, et je n'exagère rien en affirmant que Thomas Bullfrog était plus femme sous ce rapport que la plus nerveuse des petites maîtresses. La finesse de mon goût était telle, et les perfections que je voulais trouver dans celle qui porterait mon nom étaient en si grand nombre qu'il y avait gros à parier que je ne trouverais jamais une femme à mon gré.

En un mot, j'étais si difficile à contenter que si quelque houri se fût donné la peine de descendre du paradis pour m'offrir sa main, il n'est pas certain que je l'eusse acceptée.

J'avais donc toutes les conditions requises pour vivre et mourir dans le célibat, lorsque, par le plus grand hasard du monde, étant allé faire un petit voyage dans les provinces, je fus engoué, ravi, captivé, saisi, marié, le tout en moins d'une quinzaine, à celle qui s'appelle aujourd'hui mistress Bullfrog.

Cette affaire avait été conclue si rapidement que je dus créditer ma fiancée des qualités qu'elle n'avait pas eu le temps de faire paraître, et fermer les yeux sur quelques légers défauts qui n'avaient pu m'échapper. J'appris bientôt, comme on va le voir, à estimer les imperfections de mistress Bullfrog à leur juste valeur.

Le jour même où nous fûmes unis, nous louâmes deux places dans le coupé d'une diligence pour nous rendre au siège ordinaire de mes affaires. Il n'y avait pas d'autres voyageurs, aussi étions-nous aussi libres que si j'avais loué une chaise pour notre voyage de noce. Ma femme était charmante, avec sa capote de soie verte et sa pelisse garnie de fourrures. Ses lèvres purpurines laissaient entrevoir, lorsqu'elle souriait, une

double rangée de perles du plus bel orient. Telle était l'ardeur de ma passion que, profitant de ce que nous étions aussi seuls qu'Adam et Ève dans le paradis terrestre, à peine sortis du village, je pris la liberté de dérober à ma campagne un doux baiser, profanation dont ses yeux ne semblèrent point irrités.

Encouragé par cette indulgence, je relevais légèrement la capote verte sur son front blanc et poli, j'osai passer délicatement mes doigts dans les boucles brunes et soyeuses de ses cheveux, qui réalisaient à mes yeux ce que j'avais rêvé de plus idéal en ce genre.

– Cher ami, me dit tendrement mistress Bullfrog, vous allez me décoiffer.

– Non, ma douce Laura, répliquai-je, jouant toujours avec sa chevelure, votre main de fée n'enroulerait pas plus artistement une boucle que la mienne, et je me propose même le plaisir d'empapilloter chaque soir vos cheveux en même temps que les miens.

– Monsieur Bullfrog, répéta-t-elle, je vous prie de laisser mes cheveux tranquilles.

Cette fois, cela était dit sur un ton décidé auquel ne m'avait pas encore accoutumé la plus douce des épouses. En même temps elle emprisonna ma main dans une des siennes pour l'éloigner du fruit défendu, et de l'autre lissa soigneusement son bandeau.

Comme je suis très remuant et qu'il faut toujours que j'aie quelque chose dans les mains, une fois privé des boucles de ma bien-aimée, je cherchai des yeux ce qui pourrait bien me servir de jouet. Sur la banquette était un de ces élégants paniers dans lesquels les voyageuses, trop délicates pour s'asseoir à la table commune, ont l'habitude de placer de petites provisions telles que pain d'épices, biscuits, jambon froid et autres victuailles propres à soutenir l'estomac durant la route. Soulevant donc le couvercle du panier, je glissai la main sous le journal qui en recouvrait soigneusement le contenu.

– Qu'est-ce que cela, ma chère ? m'écriai-je en voyant apparaître le goulot d'une bouteille.

– Une bouteille de kalydor, répondit ma femme, en me prenant la corbeille des mains pour

la replacer sur la banquette.

Il n'y avait aucun doute à émettre sur le mot que venait de prononcer ma femme, et pourtant ce kalydor sentait diablement le xérés. J'allais lui exprimer ma crainte que cette lotion ne lui gâtât le teint, lorsqu'un accident imprévu vint nous menacer inopinément de quelque chose de plus grave qu'une écorchure. Notre automédon, sans s'y prendre garde, était monté sur un tas de cailloux et avait culbuté si complètement la voiture que nos pieds étaient à la place qu'auraient dû occuper nos têtes. Que devint ma raison dans cette triste occurrence ? Je ne saurais trop le dire, vu qu'elle a la fâcheuse habitude de toujours m'abandonner dans les moments où j'ai le plus besoin d'elle. Or il arriva que, dans le trouble où me jeta cette catastrophe, j'oubliai de la manière la plus complète qu'il y eût au monde une mistress Bullfrog. La pauvre femme, c'est un sort commun à bien d'autres, servait en ce moment-là de marchepied à son époux. Après quelques efforts, je parvins à sortir de cette boîte et je rajustais instinctivement ma cravate, lorsque j'entendis le bruit d'un soufflet tombant

d'aplomb sur l'oreille du cocher.

– Tiens, gueux, attrape cela ; tu m'as défigurée, goujat !

En même temps un second soufflet dirigé sur l'autre oreille fut si malheureusement envoyé qu'il tomba en plein sur le nez du pauvre diable, dont le sang jaillit avec abondance.

Qu'était-ce que cette étrange apparition, infligeant au conducteur une si rude correction ? J'avoue que c'était une énigme pour moi. Les soufflets avaient été appliqués par une personne dont la tête chenue était çà et là parsemée de quelques poils grisonnants, au teint bilieux et qui pouvait aussi bien appartenir à la plus belle moitié du genre humain qu'à l'autre. Sa voix était cassée, comme enrouée par le manque de dents, et ses gencives démeublées figuraient assez bien deux pieds de veau. Quel pouvait être ce monstre ?

J'omets la circonstance la plus terrible pour moi, c'est que cet être, quel qu'il fût, avait une pelisse pareille à celle de mistress Bullfrog, et de même qu'elle une capote verte, qui, s'étant

détachée par suite de la violence de ses gestes, pendait sur ses épaules. Dans ma frayeur et ma confusion d'esprit, j'imaginai que le vieux Nick avait subtilisé ma femme et s'était glissé dans ses vêtements. Et cette idée prenait d'autant plus de consistance que mistress Bullfrog avait disparu sans qu'il restât la moindre trace de cette femme adorée.

– Allons, monsieur, dépêchez-vous d'aider ce misérable à redresser sa voiture, me dit l'apparition.

Puis, jetant les yeux sur trois paysans qui se tenaient à quelque distance, tranquilles spectateurs de cette scène :

– Eh bien, vous autres, qu'avez-vous à rester ainsi plantés sur vos jambes quand vous voyez une femme dans un pareil embarras ?

Les paysans, au lieu de fuir comme je m'y attendais, accoururent avec empressement et commencèrent à soulever la caisse de la voiture. Je me mis également à l'œuvre malgré mon peu de force et l'exiguïté de ma taille ; enfin le conducteur suivit mon exemple, bien que le nez

lui saignât encore avec abondance, dans la crainte sans doute qu'un troisième soufflet ne lui brisât le crâne. Et cependant, tout abîmé qu'était le pauvre garçon, il jetait sur moi des regards de commisération, comme si ma position avait été plus déplorable encore que la mienne. Ne pouvant m'ôter de l'idée que je rêvais tout éveillé, je guettais le moment où les roues retomberaient sur le sol pour y placer deux doigts de la main gauche ; la douleur m'eût infailliblement réveillé...

– Que faisons-nous là, puisque tout est réparé ? demanda derrière moi une voix pleine de douceur ; merci de votre assistance, mes amis... Comme vous respirez, monsieur Bullfrog, laissez-moi essuyer votre visage... il ne faut pas prendre cet accident trop à cœur, cocher ; nous sommes encore bien heureux de n'avoir point le nez cassé.

– Il paraît que le mien compte pour rien, murmura le conducteur en se frottant l'oreille et se tâtant le nez pour voir s'il tenait encore à son visage. – Ma foi, ajouta-t-il, je crois que cette

femme est sorcière.

Le lecteur ne le croira pas, et c'est cependant la plus exacte vérité. Ma femme se tenait debout, à côté de moi, avec ses belles boucles d'ébène et ses rangées de perles entre des lèvres vermeilles ; mieux encore avec son céleste sourire. Elle avait sans doute réussi à reprendre au monstre sa pelisse et sa capote, et c'était bien, des pieds à la tête, l'épouse aimée que j'avais à mes côtés au moment de la culbute. Comment avait-elle disparu ? par qui avait-elle été remplacée ? depuis quand était-elle revenue ? C'étaient là des problèmes trop embrouillés pour que mon pauvre cerveau pût les résoudre. Ma femme était là, ce fait seul était positif. Il ne me restait plus qu'à remonter avec elle dans la diligence et à continuer d'être son compagnon de route non seulement durant ce voyage, mais encore pour toute ma vie.

Comme le cocher fermait sur nous la portière du coup, je l'entendis crier aux trois paysans :

– Croyez vous qu'on soit à l'aise en cage avec un chat-tigre ?

Cette question ne pouvait avoir de rapport avec ma situation. Cependant, tout déraisonnable que ce fût, mon enthousiasme était loin d'être le même que lorsque pour la première fois j'appelai mienne la chère mistress Bullfrog. C'était bien la plus douce des femmes, l'ange du bonheur conjugal ; mais je craignais qu'au beau milieu d'un amoureux transport la tête de l'ange ne fit place à celle du fantôme. Je me rappelais involontairement ce conte dans lequel une fée paraît tantôt sous la figure d'une belle femme, tantôt sous les traits d'un monstre hideux ; et je regardais mistress Bullfrog dans l'attente de quelque effroyable transformation.

Pour distraire mon esprit de cette affreuse pensée, je ramassai le journal qui couvrait les provisions et sur lequel, en se brisant, la bouteille de kalydor avait laissé des traces non équivoques du liquide qu'elle contenait. Ce journal avait deux ou trois ans de date, cependant j'y découvris, en le parcourant, un article de plusieurs colonnes qui attira singulièrement mon attention.

C'était un procès, et il s'agissait d'une promesse de mariage dont on demandait la nullité. Au nombre des preuves à l'appui et autres documents, se trouvaient de brûlants extraits d'une correspondance amoureuse. La fille abandonnée avait comparu en personne devant la cour pour montrer aux juges quelle était l'ingratitude de son amant, eu égard aux preuves d'amour qu'il avait reçues d'elle ; elle concluait à des dommages-intérêts que sa partie aimait mieux payer que de supporter, sa vie durant, l'affreux caractère de la plaignante. En lisant le nom de cette dernière, un horrible soupçon traversa mon esprit.

– Madame, dis-je en plaçant le papier sous les yeux de mistress Bullfrog, – et en ce moment je dus avoir l'air terrible, – madame, répétai-je les dents serrées, étiez-vous la demandeuse en cette cause ?

– Comment, mon cher Bullfrog, mais je croyais que tout le monde connaissait cette affaire ?

– Horreur ! horreur ! m'écriai-je en me

laissant aller sur les coussins de la voiture.

Et, couvrant mon visage de mes deux mains, je me mis à gémir comme si j'allais rendre l'âme. Moi, l'homme du monde le plus délicat et le plus difficile, moi dont l'épouse devait être la plus idéale et la plus accomplie des femmes ; moi qui voulais m'enivrer de l'étincelante rosée de ce bouton de rose qu'on appelle le cœur d'une vierge ! tout me revint alors à l'esprit, et les boucles d'ébène, et les dents de perle, et le kalydor, et le nez du cocher, et ses tendres secrets d'amour qu'elle était allée divulguer à plaisir devant les juges, le jury et des milliers d'assistants. Mes gémissements redoublèrent.

– Monsieur Bullfrog ! me dit ma femme.

Et comme je gardais le silence, elle me prit gentiment les mains dans les siennes et me regarda bien en face.

– Monsieur Bullfrog, reprit-elle avec douceur, mais cependant avec toute la décision dont elle était susceptible, laissez-moi chasser ce nuage de votre esprit et vous prouver qu'il est de votre intérêt d'être aussi bon mari que j'ai l'intention

d'être pour vous une bonne femme. Vous avez découvert dans votre compagne quelques légères imperfections. Soit ; mais qu'aviez-vous donc espéré ? Les femmes ne sont pas des anges ; s'il en était ainsi, elles ne se marieraient qu'au ciel, ou tout au moins elles se montreraient plus difficiles dans leur choix.

– Pourquoi donc alors cacher ces imperfections ? dis-je convulsivement.

– Oh ! que vous êtes un naïf petit homme, répondit-elle en me donnant une légère tape sur la joue. Où avez-vous vu qu'une femme découvrirait ses défauts avant la noce ? Savez-vous que vous êtes fort amusant ?

– Mais ce procès ? grommelai-je.

– Eh bien, qu'a-t-il de déshonorant pour moi ? s'écria mistress Bullfrog, est-il possible que vous jugiez cette affaire à un point de vue aussi faux ? je vous avoue que je ne m'attendais pas à cela de votre part. Comment ? vous m'accusez parce que je me suis défendue d'une manière triomphante contre la calomnie, et que j'ai obligé la cour à venger l'offense faite à mon honneur.

– Mais, continuai-je en me reculant un peu, dans la crainte que tant de contradictions n'exaspérassent ma chère moitié, mais, ma chère amie, n'aurait-il pas été plus digne de garder le silence et d'accabler cet homme de votre dédain ?

– Bien jugé, monsieur Bullfrog, fit ironiquement ma femme ; et si j'avais agi de cette manière, dites-moi, je vous prie, où seraient les cinq mille dollars qui vont approvisionner vos magasins ?

– Sur votre honneur, mistress Bullfrog, demandai-je haletant comme si ma vie eût été suspendue à ses lèvres, ne faites-vous pas erreur ? C'est bien cinq mille dollars que vous avez dit ?

– Sur mon nom et sur mon honneur, répliqua-t-elle, le jury m'alloua tant pour cent sur la fortune de ce coquin, et j'ai gardé tout cela pour mon cher Bullfrog.

– Alors, chère femme, m'écriai-je au paroxysme de la joie, laisse-moi te serrer sur mon cœur ! la paix du ménage est désormais assurée et j'oublie tes imperfections, puisqu'elles ont produit un si beau résultat. Bien plus, je me

réjouis à présent de l'injustice qui a causé ce
procès béni. Oh ! heureux Bullfrog que je suis !

Thomas Mayne-Reid

Les ours grizzly

Je vais vous raconter une aventure qui m'est arrivée avec des ours grizzly. Je voyageais alors en compagnie de gens de mœurs bizarres, des « chasseurs de chevelures », dans les montagnes, près de Santa-Fé, où nous avons été ensevelis, au moment où nous y pensions le moins, dans les tourbillons d'une neige épaisse qui nous empêchait de continuer notre chemin et de quitter l'endroit où nous nous trouvions alors.

Le canyon, vallée profonde dans laquelle nous avons établi notre camp, était difficile à franchir en toute saison, et dans ce moment surtout le sentier, couvert d'une épaisse couche de neige trop molle pour supporter notre poids, était devenu impraticable. Lorsque le jour parut, nous nous trouvâmes complètement enterrés.

La petite plate-forme sur laquelle nous étions campés, et qui pouvait avoir deux ou trois arpents

d'étendue, exposée, comme elle l'était au vent qui la balayait sans cesse, n'avait pas jusqu'alors été encombrée par la neige ; sa surface était couverte de quelques pins épars, mal venus et totalement dépouillés de feuilles ; il y avait environ de cinquante à soixante pieds d'arbres en tout. C'était avec ce bois que nous entretenions nos feux ; mais à quoi nous servait le feu puisque nous n'avions pas de viande à faire cuire ?

Depuis trois jours nous étions sans vivres, entendez-vous ? mais cependant nous ne nous trouvions pas tout à fait sans nourriture. Les hommes avaient découpé les fourreaux de cuir de leurs fusils et les doublures de peau de chat de leurs poches à balles, et on en voyait qui mangeaient, pour dernière ressource, — je me trompe pourtant, il en restait encore une, — on en voyait, dis-je, qui décousaient la semelle de leurs mocassins afin de s'en rassasier.

— L'horizon s'éclaircit un peu par là-bas.

Le trappeur Garey, qui s'était levé de sa place et se tenait tourné du côté de l'est, venait de prononcer ces paroles.

En un mot nous fîmes tous sur pied, promenant d'avidés regards dans la direction indiquée. C'était vrai ! On apercevait une éclaircie dans le ciel de plomb qui nous assombrissait depuis si longtemps ; une longue bande jaunâtre, qui s'élargit pendant que nous la considérions, scindait l'horizon en deux. La neige devenait moins épaisse et ses flocons plus légers ; en moins de deux heures elle avait entièrement cessé de tomber.

Nous partîmes bientôt, au nombre de six, armés de nos carabines, dans le but d'aller explorer le bas de la vallée. Le désespoir et la faim paralysaient nos forces, et, l'un après l'autre, nous abandonnâmes l'entreprise pour retourner au camp.

Nous étions accroupis autour de nos feux, gardant tous un sombre silence. Garey continuait à marcher de long en large ; tantôt il contemplait le ciel, tantôt il s'agenouillait et passait la main sur la surface de la neige. Enfin il s'approcha du feu, et nous dit avec ce ton de voix lent, traînant et nasillard particulier aux Yankees :

– Je crois qu’il va geler.

– Eh bien ! supposons qu’il gèle ? demanda un de ses compagnons, sans se soucier qu’on répondit à sa question.

– S’il gèle ! répéta le trappeur, nous serons hors d’ici avant le lever du soleil, nous marcherons sur un sentier dur et bien battu.

Tout d’un coup un craquement se fit entendre au-dessus de nos têtes, on aurait dit le bruit que fait un arbre mort en se fendant. Un être de dimension énorme, un animal, s’était précipité et tombait, en roulant comme un tourbillon, du haut d’une galerie taillée à mi-côte dans le rocher. Un instant après il touchait à terre, la tête en avant, avec un fracas terrible, et bondissant à plusieurs pieds de hauteur, il retombait d’aplomb sur ses quatre pattes.

Un hurrah involontaire fut poussé à l’instant par les chasseurs, qui tous, du premier coup d’œil, avaient reconnu le « carnerocimeron » ou bouquetin à grosses cornes. Il avait franchi le précipice en deux bonds, tombant chaque fois sur ses énormes cornes, dont la forme était celle de

croissants dentelés.

Pendant un instant, les chasseurs et le gibier parurent également surpris de se trouver en présence, ils restèrent à se regarder en silence. Mais aussitôt les premiers coururent à leurs carabines, et l'animal, revenu de sa surprise, rejeta sa tête et ses cornes sur ses épaules, et s'élança sur la plate-forme. En douze ou quinze bonds il était arrivé sur la bordure du terrain couvert de neige, et il s'enfonça dans ses molles profondeurs. En même temps plusieurs coups de feu retentirent, et on put apercevoir derrière lui de longues traces de sang. Il allait toujours néanmoins, sautant et bondissant au milieu de la neige, dans laquelle il disparaissait souvent tout entier.

Nous nous élançâmes sur ses traces avec une ardeur pareille à celle de loups affamés ; les nombreuses taches qui rougissaient le sentier nous prouvaient que l'animal perdait tout son sang ; et en effet, à cinquante pas plus loin, nous le trouvâmes expirant.

Un cri de joie fit connaître à nos compagnons

l'heureux succès de notre chasse : nous commençons déjà à traîner notre proie vers le campement, lorsque des clameurs partant de la plate-forme vinrent frapper nos oreilles. C'était un mélange confus de voix d'hommes, de cris de femmes, entremêlés d'imprécations et d'exclamations de terreur.

Nous nous précipitâmes vers l'entrée du sentier qui conduisait à notre lieu de halte, et là nos yeux furent témoins d'une scène bien faite pour frapper d'épouvante le cœur du plus courageux. Les chasseurs, les Indiens, les femmes, couraient çà et là comme des gens atteints de folie, poussant des hurlements horribles, impossibles à expliquer, se montrant l'un à l'autre du geste la cime des rochers. Nos regards se portèrent dans cette direction. Une rangée de créatures affreuses se tenaient au bord du précipice. Nous les reconnûmes aussitôt. C'étaient les monstres les plus redoutés de la montagne, c'étaient des ours grizzly.

Il y en avait cinq ! cinq en vue, sans compter ceux qui pouvaient se trouver attardés. Cinq

ours ! c'était plus qu'il n'en fallait pour nous exterminer tous, parqués dans un étroit espace, et affaiblis par la faim comme nous l'étions.

Ils étaient arrivés là à la poursuite du bouquetin, et on pouvait deviner à la lueur sinistre qui s'échappait de leurs yeux que la faim et la rage de se voir privés de leur proie les pousseraient à quelque extrémité. Deux d'entre eux étaient déjà parvenus en rampant jusqu'au bord de l'escarpement, en reniflant et en sondant le sol avec leurs pattes, comme s'ils cherchaient un endroit favorable pour descendre.

Les trois autres quadrupèdes s'assirent sur leurs pattes de derrière et se mirent à faire manœuvrer leur train de devant d'une façon extraordinaire, en exécutant la pantomime la plus bizarre. On aurait dit des hommes recouverts de peaux de bêtes.

Nous n'étions pas dans une situation d'esprit qui nous permît de prendre goût à ce divertissement. Chacun se hâta d'aller prendre ses armes, et ceux qui avaient fait feu les rechargèrent au plus vite.

– Arrêtez sur votre vie, ne tirez pas ! s'écria Garey, saisissant le canon du fusil de l'un des chasseurs.

L'avis venait trop tard. Une douzaine de balles sifflaient déjà dans la direction des ours.

L'effet de la fusillade fut celui qu'attendait le trappeur. Les ours, rendus furieux par les balles qui ne leur avaient fait pas plus de mal que des piqûres d'épingles, retombèrent sur leurs quatre pattes, et poussant des grognements de colère, se mirent en devoir de descendre.

La confusion fut alors à son comble. Quelques hommes, moins braves que leurs camarades, coururent se blottir dans la neige, tandis que d'autres grimpaient le long des pins qui se trouvaient à leur portée.

– Faites cacher les femmes ! s'écria Garey. Allons donc, maudits fainéants d'Espagnols ! Si vous ne voulez pas combattre, veillez aux femmes, tous tant que vous êtes, faites-les cacher dans la neige. Tas de lâches ! pouah ! vers la terre ! pourceaux !

– Sauvez les femmes, docteur, dis-je à l’Allemand qui, selon moi, nous était d’un secours inutile pendant la bataille, et sans se faire prier, celui-ci, aidé de quelques Mexicains, entraînaît les femmes effrayées vers l’endroit où nous avions laissé notre gibier.

La plupart d’entre nous savaient que, dans les circonstances actuelles, se cacher était pire que combattre. Les ours, rendus sagaces par leur férocité, nous auraient déterrés l’un après l’autre et massacrés en détail. Il fallait donc les attendre et leur livrer bataille : tel était le mot d’ordre, et nous étions résolus à ne pas nous départir de cette résolution.

Nous étions une douzaine de combattants en tout, y compris les Delawares et les Shawonoës, Garey et les autres trappeurs.

Nous ouvrîmes le feu sur les ours qui couraient le long des arêtes tortueuses du canyon pour arriver jusqu’à nous. Par malheur, nos carabines n’étaient pas en état, nos doigts étaient roides de froid et nos nerfs affaiblis par la faim. Nos balles faisaient saigner ces hideuses brutes,

mais aucune des blessures n'était mortelle : nos coups n'avaient d'autre résultat que celui d'exciter leur rage.

Quel moment terrible fut celui où nous nous aperçûmes que nos dernières munitions étaient épuisées sans que nous eussions eu la chance d'abattre un seul de nos ennemis ! Nous jetâmes de côté nos carabines, et, saisissant nos haches et nos couteaux de chasses, nous attendîmes de pied ferme ces farouches adversaires.

Nous nous étions avancés tous contre le rocher, afin de porter les premiers coups aux ours grizzly, qui, ordinairement, descendent à reculons. Nous fûmes encore déçus dans cette espérance. Arrivés à une galerie située à environ dix pieds au-dessus de la plate-forme, celui qui se trouvait en tête, s'apercevant de la position que nous occupions, hésita tout à coup : on aurait dit qu'il n'osait plus descendre. L'instant d'après, ses compagnons, rendus furieux par leurs blessures vinrent s'abattre sur la même galerie, et, soudain, tous les cinq se précipitèrent au milieu de nous.

Alors commença une lutte désespérée, que je ne saurais décrire. Les clameurs des coureurs des bois, les cris sauvages de nos alliés indiens, les rauques hurlements des ours, le bruit des tomahawks résonnant sur les crânes comme sur des cailloux, le cliquetis inexprimable des couteaux de chasse, et puis, de temps à autre, un gémissement humain lorsqu'une griffe crochue s'enfonçait dans les muscles de l'un de nous ! C'était une scène d'horreur qu'aucune plume ne saurait décrire avec exactitude.

Partout, sur la plate-forme, les hommes et les ours tombaient ensemble, se débattant dans cette lutte suprême, d'où dépendait la vie ou la mort, à travers les arbres et dans les profondeurs de la neige, qu'ils teignaient ensemble de leur sang.

À droite, deux ou trois chasseurs n'avaient qu'un ennemi à combattre ; à gauche, un d'entre nous, plus brave, se défendait tout seul. Plusieurs étaient déjà étendus par terre, et à chaque instant, les ours, victorieux, diminuaient le nombre des nôtres.

J'avais été renversé dès le commencement de

l'action. Lorsqu'il me fut possible de me remettre sur mes jambes, je vis l'animal qui m'avait attaqué étreindre dans ses bras le corps d'un homme qui gisait à terre. C'était Garey. Je me penchai sur l'ours et je le saisis par l'échine, afin de me soutenir, car j'étais tout étourdi de faiblesse ; nous en étions tous réduits là. Je frappai de toute ma force, et je lui enfonçai mon couteau dans les côtes.

L'animal féroce lâcha aussitôt le Français, et se retourna contre moi. Je voulus éviter son étreinte, et tout en marchant à reculons, je me défendis avec mon couteau.

Tout à coup j'arrivai près d'un trou rempli de neige et je tombai sur le dos. Au même instant, je sentis sur moi le corps pesant du grizzly, et le contact de ses griffes qui s'enfonçaient profondément dans mon épaule. L'haleine fétide du monstre me suffoquait, et tandis que je frappais au hasard de mon bras droit demeuré libre, nous roulâmes, à plusieurs reprises, l'un sur l'autre.

J'étais aveuglé par la neige ; mes forces

m'abandonnaient ; je perdais tout mon sang. Je poussai enfin un cri de désespoir ; mais ma voix était si faible, qu'il eût été impossible de l'entendre à dix pas de moi. Un sifflement étrange parvint à mes oreilles ; une lueur brillante me passa devant les yeux ; un objet incandescent s'approcha de mon visage au point de me roussir la peau ; je sentis une odeur de poils brûlés ; j'entendais des voix qui se mêlaient aux rugissements de mon adversaire. Tout à coup les griffes se retirèrent de ma chair, le poids qui oppressait ma poitrine disparut ; j'étais seul, tout à fait seul.

Je me remis sur mes pieds, et me frottai les yeux pour en faire disparaître la neige qui m'aveuglait. Lorsque j'eus recouvré la vue j'eus beau regarder, je ne vis plus rien, j'étais plongé dans un trou profond, creusé par la lutte : mais tout était calme devant moi.

La neige qui m'entourait était rougie par le sang ; mais qu'était devenu mon terrible adversaire ? qui m'avait délivré de son étreinte mortelle ?

Je parvins sur la plate-forme en chancelant. Là, une autre scène vint frapper mes regards. Un homme d'un aspect bizarre et fantastique courait de tous côtés tenant en main un tison gigantesque, la cime d'un pin tout entier enflammée comme une torche, qu'il brandissait dans l'air. Il poursuivait un ours, et, l'animal, hurlant de rage et de douleur, faisait tous ses efforts pour atteindre les rochers. Deux autres de ces monstres les avaient déjà gravis à moitié, bien qu'avec peine, car le sang coulait en abondance de leurs flancs criblés de blessures.

L'animal poursuivi atteignit les hauteurs, poussé par la flamme qui lui rôtissait les côtes. Il fut bientôt hors de la portée de son ennemi, qui aussitôt se tourna vers un quatrième aux prises avec deux ou trois de nos compagnons. Celui-ci fut encore mis en fuite et alla rejoindre ses camarades sur les rochers. Le chasseur fantastique cherchait le cinquième, mais il avait disparu. Le sol était jonché d'hommes blessés et presque sans mouvement ; quant à l'ours, on n'en voyait point de traces. Il avait dû s'échapper sous la neige.

J'en étais encore à me demander quel était l'homme au tison et d'où il avait pu venir. J'ai déjà dit que c'était un individu d'un aspect extraordinaire, et je n'ai rien exagéré. Il ne ressemblait à aucun des chasseurs de notre caravane, du moins je ne le connaissais pas. Il avait la tête chauve ou plutôt entièrement rasée. On ne découvrait aucun cheveu ni sur le crâne ni sur les tempes ; son front dénudé reluisait à la lueur du feu comme de l'ivoire poli. Mon esprit flottait encore dans une incertitude sans pareille, lorsqu'un de nos compagnons, Garey, encore étendu sur la plate-forme où l'avait couché un des ours, se leva tout à coup sur ses jambes en s'écriant :

— Bravo, docteur ! Mes amis, trois hurrahs pour le docteur.

À mon grand étonnement, je reconnus alors les traits de notre camarade, qui par l'absence de sa brune chevelure, avait opéré en lui une métamorphose si complète, que jamais je n'aurais pu croire qu'une perruque pût changer à ce point la physionomie d'un chrétien.

– Voilà votre toupet, docteur ! s'écria Garey, qui accourait porteur du « gazon ». De par le tonnerre ! vous nous avez tous sauvés.

Et le chasseur étreignit l'Allemand dans ses bras nerveux.

Partout, autour de nous, on ne voyait que des blessés, qui, rampant sur la neige, se réunirent peu à peu. Mais où pouvait être le cinquième ours, puisqu'on n'en avait vu que quatre s'enfuir à travers les rochers ?

– Le voilà, fit une voix.

Une légère ondulation sous la croûte de la neige nous prouva que quelque animal cherchait à se frayer un passage en dessous.

Plusieurs d'entre nous prirent leurs carabines pour se mettre à sa poursuite ; le docteur s'arma d'un nouveau tison ; mais bien avant que nous eussions eu le temps de faire nos préparatifs, un cri formidable vint encore faire figer notre sang dans nos veines. Aussitôt les Indiens, saisissant leurs tomahawks, s'élancèrent en bondissant vers l'ouverture du sentier. Ils savaient bien ce que

voulait dire ce « whoop » inattendu : c'était le cri de mort d'un guerrier de leur tribu.

Ils se glissèrent dans le sentier que nous avions frayé le matin, suivis de ceux qui avaient pu recharger leurs armes. Du sommet de la plateforme, nous les suivions d'un œil inquiet ; mais avant qu'ils ne fussent arrivés au lieu du combat la voix s'était éteinte. Il nous parut évident que la lutte avait cessé.

Nous attendions dans un morne silence. Le mouvement de la neige nous indiquait la rapidité de la course des Peaux-Rouges. Ils arrivèrent enfin sur le champ de bataille ; mais une fois parvenus là, comme tout rentra dans le calme le plus profond, nous prévîmes qu'une catastrophe était arrivée. Le sort de l'Indien nous fut bientôt annoncé par une exclamation sauvage pleine de tristesse qui fit retentir l'écho du canon entier de ces accents lugubres ; elle annonçait la mort d'un guerrier thawano.

Ils avaient trouvé leur brave camarade expirant au moment où il avait planté son couteau dans le cœur de son terrible adversaire !...

Ce souper de viande d'ours nous coûtait cher ; mais la mort de notre camarade sauvait la vie des autres ; c'était un sacrifice providentiel ! Nous gardâmes le bouquetin pour le repas du lendemain ; le jour suivant nous mangerions la racine, et après cela... quoi ?

– Un homme, peut-être.

Heureusement, nous ne fûmes pas réduits à cette extrémité. La gelée était revenue, et la surface de la neige, détremnée d'abord par le soleil et la pluie, se durcit bientôt et put supporter notre poids. Il nous fut enfin possible de sortir de ce dangereux passage et de gagner tranquillement les régions plus tempérées de la plaine.

Harriet Beecher Stowe

Surtout connue aujourd'hui pour un roman traitant de l'esclavage, *La Case de l'oncle Tom*, Harriet Beecher Stowe a aussi écrit de nombreuses nouvelles. Celles présentées ici sont tirées d'un recueil intitulé *Les Fleurs sur la neige*. La traduction est d'Émile Gigault de la Bédollière.

Le rosier

I

Elle était là cette simple rose, dans un vase transparent vert comme la feuille du printemps, encaissée par un gracieux support d'ébène placé devant la fenêtre du salon. Elle était là cette simple rose, au milieu des riches rideaux de satin avec leurs franges soyeuses, tombant de chaque côté, entourée des objets les plus rares, des riens les plus coûteux que la richesse procure, et pourtant cette simple rose était la plus belle d'entre toutes ces richesses. Si pure, si virginale, avec ses blancs pétales, légèrement teints d'une nuance carminée, sa corolle arrondie, sa tête penchée, sur sa tige, comme prête à se fondre dans son propre élément ! oh ! quelle chose si parfaite fût jamais sortie des mains des hommes !

Mais le rayon de soleil qui traversait l'ombre

de ces rideaux éclairait un objet plus divin que la rose. Couchée sur son ottomane, dans un sombre recoin, et profondément occupée d'une lecture, une beauté rivalisait de fraîcheur avec la jolie fleur. Cette joue pâle, ce beau front intelligent, cette physionomie empreinte des pensées les plus élevées, ces longs cils baissés, et l'expression de cette bouche un peu sérieuse, mais douce et résignée, cet ensemble parfait, c'était l'idéalité d'un rêve.

– Florence ! Florence ! répéta une voix joyeuse et musicale, empreinte d'une douce impatience. Tournez votre tête, lecteur ou lectrice, et vous verrez une fille jeune, légère et sémillante, le vrai modèle d'une volonté enfantine avec des yeux mobiles, un pied qui touche à peine le tapis moelleux, et un sourire qui se réfléchit dans une infinité de fossettes comme s'il multipliait vingt sourires dans un seul.

– Florence, dis-je, répéta l'espiègle, mettez de côté ce sage, bon et excellent livre, et descendez du haut des nues, pour causer avec une pauvre petite mortelle. Je cherchais dans ma pensée ce

que vous feriez de votre rosier favori, quand vous vous en iriez, puisque telle est votre détermination ; ce serait dommage de le confier aux soins d'une étourdie comme moi. J'aime les fleurs, c'est-à-dire un bouquet de fleurs bien variées, taillées et rassemblées, pour emporter au bal ; mais s'il faut y apporter tous ces soins, tout l'entretien nécessaire à sa culture, je ne me reconnais pas tant de dispositions.

– N'ayez aucune inquiétude à ce sujet, ma chère Catherine, dit Florence avec un sourire ; je n'ai pas l'intention de mettre vos talents à l'épreuve : j'ai un asile en vue pour mon favori.

– Oh ! alors vous savez déjà ce que j'allais vous dire. Madame Marshall vous a parlé sans doute ; elle est venue hier, et je me suis montrée très pathétique sur ce sujet, lui dépeignant la perte que votre favori allait éprouver ; elle m'a répondu qu'elle serait enchantée de le mettre dans sa serre. Il est dans un état si florissant, plein de boutures prêtes à éclore ! Je lui ai répondu que vous le lui confieriez volontiers ; je sais que vous aimez tant madame Marshall.

– J'en suis désolée, Catherine, mais j'en ai disposé autrement.

– À qui cela peut-il être ? vous n'avez pas ici beaucoup d'amie intimes.

– C'est par suite d'un de mes caprices.

– Dites-moi qui, Florence ?

– Eh bien, vous connaissez, cousine, cette petite fille pâle, à qui nous confions de l'ouvrage.

– Quoi ! la petite Marie Stephens ? Quelle absurdité ! c'est bien là, Florence, encore une de vos idées maternelles de vieille fille ; habiller des poupées pour les enfants pauvres, faire des bonnets et tricoter des bas pour tous les marmots malpropres du voisinage. Je crois vraiment que vous avez fait plus de visites dans ces deux sales et puantes allées derrière la maison que dans Chesnut street, où tout le monde meurt d'envie de vous posséder ; et pour couronner l'œuvre, vous allez donner ce délicieux bijou de la nature à une couturière, lorsqu'une amie intime, de votre rang dans la société, en estimerait le don à la plus haute valeur. Quel besoin de fleurs peuvent avoir

ces sortes de gens, je vous le demande ?

– Tout autant que moi, répliqua Florence avec calme. N’avez-vous pas remarqué que la pauvre enfant ne vient jamais ici sans jeter un regard de convoitise sur les boutons qui s’épanouissent ? Ne vous souvenez-vous pas avec quelle amabilité touchante elle m’a demandé l’autre matin d’amener sa mère pour voir mon rosier, parce qu’elle aime tant les fleurs ?

– Mais songez donc, Florence, une fleur rare sur une table, au milieu de jambons, d’œufs, de fromages et de farine, étouffée dans cette petite chambre où madame Stephens trouve le moyen de laver, de repasser, de faire la cuisine et tant d’autres choses que nous ignorons...

– Eh bien ! Kate, si j’étais contrainte de vivre dans une chambre commune, et de laver, repasser et faire la cuisine, comme vous dites, si je devais employer toutes les minutes de mon temps au travail, sans autre perspective de ma fenêtre qu’un mur de briques et une sale impasse, une fleur comme celle-ci serait pour moi une jouissance ineffable.

– Bah ! Florence, vous êtes sentimentale ; les pauvres gens n'en ont pas le temps. D'ailleurs je ne crois pas qu'elle croîtrait chez elles ; c'est une fleur de serre, et habituée à une existence délicate.

– Oh ! quant à cela, une fleur ne s'enquiert pas si son possesseur est riche ou pauvre ; et les rayons de soleil qui pénètrent dans la chambre de madame Stephens, quelle que soit du reste sa pauvreté, sont aussi chauds et vivifiants que celui qui nous arrive par notre fenêtre. Les admirables créations du Seigneur sont données à tous sans distinction. Vous verrez que ma belle rose se trouvera aussi gaie et aussi fraîche que dans la nôtre.

– C'est drôle tout de même ! Si l'on veut donner aux pauvres, ils ont besoin de choses utiles : un boisseau de pommes de terre, un jambon, ou autres choses semblables.

– Sans aucun doute, les pommes de terre et le jambon sont de première nécessité ; mais après avoir pourvu à ces besoins impérieux, pourquoi ne pas y ajouter quelques gratifications agréables

qu'il nous est si facile de leur donner ? Il y a beaucoup de pauvres gens, je le sais, qui ont des sentiments exquis des beautés de la nature, et chez lesquels ces sentiments se rouillent et meurent faute d'aliments. Par exemple, cette pauvre madame Stephens, qui aimerait les oiseaux, les fleurs, la musique, autant que moi. J'ai remarqué que ses yeux brillaient chaque fois qu'ils rencontraient quelque chose de semblable dans notre salon ; et pourtant elle n'a pas les moyens de se donner l'une ou l'autre de ces jouissances. À cause de sa pauvreté, sa chambre, ses vêtements sont grossiers et simples comme tout ce qu'elle possède. Si vous aviez vu leur ravissement à toutes deux lorsque je leur ai offert une rose !

– Mon Dieu, tout cela pourrait bien être vrai, mais je n'y avais jamais songé. Je n'eusse jamais pensé que ces gens qui travaillaient si dur pussent avoir la moindre idée du goût et de l'élégance.

– Pourquoi donc voyez-vous le géranium ou la rose cultivés avec tant de soins dans de vieux pots fêlés dans les chambres les plus pauvres, ou

la clématite sortir de sa botte grossière pour enrouler dans ses mille replis verdoyants les barreaux d'une fenêtre ? N'est-ce pas là une preuve que le cœur humain, quelle que soit sa condition dans la vie, aspire à tout ce qui est beau ? Vous souvenez-vous, Kate, que notre blanchisseuse a passé une nuit tout entière, après une rude journée de travail, pour faire à son premier enfant un joli habillement pour le baptême ?

– Oui, et je me souviens de m'être moquée de vous parce que vous lui aviez fait un bonnet trop élégant.

– Ma chère Ketty, je songe au contentement de cette pauvre mère lorsqu'elle contempla son enfant dans ses jolis vêtements ; et je suis convaincue qu'elle ne se fût pas montrée plus satisfaite si je lui avais envoyé un sac de farine.

– Enfin, je n'avais jamais encore songé de donner aux pauvres autre chose que ce dont ils avaient réellement besoin, et j'ai toujours aimé le faire, lorsqu'il ne fallait pas beaucoup me déranger pour cela.

– Ma chère cousine, si notre céleste Père nous gratifiait de cette sorte, nous aurions des masses grossières et informes de provisions, entassées sur terre, au lieu de jouir de cette admirable variété d'arbres, de fruits, et de fleurs.

– C'est possible, ma cousine, vous avez peut-être raison, mais ayez pitié de ma pauvre tête, elle est trop petite pour contenir tant d'idées à la fois. Ainsi faites comme il vous plaira.

Et la petite coquette se posa devant la glace pour répéter et exécuter à sa satisfaction un nouveau pas de valse.

II

Dans une toute petite chambre, éclairée par une seule fenêtre, sans tapis sur le parquet blanchi, garni dans un coin d'un lit blanc, mais grossièrement couvert, d'un buffet avec quelques plats et assiettes dépareillés ; dans l'autre coin une commode, et devant la fenêtre une petite

caisse de cerisier, la seule chose neuve de tout l'ameublement. Dans cette petite chambre, une femme pâle et malade était renversée dans une vieille bergère, les yeux fermés et les lèvres contractées par la souffrance. Elle se balançait pendant quelques minutes, appuyant sa main sur ses yeux ; puis elle reprit d'un air languissant l'ouvrage délicat auquel elle s'appliquait depuis le matin. La porte s'ouvrit, et une frêle petite fille de douze ans environ entra, ses grands yeux bleus dilatés et rayonnant du plaisir avec lequel elle portait dans ses mains le vase qui contenait l'arbuste tant désiré.

– Vois donc, maman ! En voici un d'épanoui et deux qui vont éclore, et tant de jolies boutures qui s'échappent des feuilles vertes !

Le visage de la pauvre femme s'éclaircit lorsque ses regards se portèrent d'abord sur le rosier, et ensuite sur les traits malades de son enfant, où n'avaient pas brillé depuis bien longtemps d'aussi vives couleurs qu'en ce moment.

– Que Dieu la bénisse ! s'écria-t-elle

involontairement.

– Miss Florence ! oui, certainement ; je savais que vous penseriez ainsi. Ne sentez-vous pas votre tête soulagée quand vous regardez cette belle fleur ? À présent, vous ne regarderez pas avec tant d’envie les fleurs du marché, car notre rosier est plus beau que tout ce que l’on voit. Il me semble qu’il vaut à lui seul tout le petit jardin que nous avons autrefois. Voyez donc cette quantité de boutons ! comptons-les ! et sentez seulement cette rose ; quel parfum ! Où le mettrons-nous ?

Et Marie, sautillant dans la chambre, plaçait son rosier dans un endroit, puis dans un autre, elle s’éloignait à distance pour en voir l’effet, jusqu’à ce que sa mère lui eut rappelé amicalement que le rosier ne conserverait sa vie et sa beauté qu’au soleil.

– Vous avez raison, dit Marie ; eh bien ! mettons-le dans notre caisse neuve ; il sera encore plus joli.

Et madame Stephens posa son ouvrage pour plier un morceau de journal sur lequel elle plaça

son trésor.

– Là, dit Marie surveillant d'un œil ardent tous ces petits arrangements, c'est bien comme cela... Non, on ne voit pas les boutons entrouverts ; un peu plus tourné ; là, le voilà bien.

Et Marie fit le tour de l'arbuste, afin d'en étudier l'effet de ce côté.

– Comme c'est aimable à miss Florence d'avoir bien voulu nous en faire cadeau ! dit Marie ; elle nous a déjà comblées de bien des choses, mais celle-ci me semble la meilleure de toutes ; elle a pensé à nous, et elle a deviné notre secret désir ; c'est si rare, n'est-ce pas, bonne mère ?

Quelle douce journée ce petit présent fit passer aux recluses de cette petite chambre ! comme les doigts agiles de Marie glissèrent plus vite pendant qu'elle cousait assise auprès de sa mère ! Et madame Stephens oublia dans le bonheur de son enfant ses tourments et son mal de tête ; elle pensa, le soir, en prenant sa tasse de thé faible, que depuis longtemps elle ne s'était sentie si forte ni si courageuse.

La douce influence de cette rose ne s'effaça pas avec le premier jour : pendant tout le froid et long hiver, les soins, la tendre sollicitude pour la conservation du rosier éveillèrent une foule de sensations qui firent oublier l'uniformité et les fatigues de la vie. Lorsque le passant s'arrêtait devant la fenêtre pour en admirer la beauté, Marie était heureuse et fière le restant du jour ; la pauvre et soucieuse veuve elle-même ne restait pas insensible à ce tribut de l'étranger pour la fleur favorite.

Florence était bien loin de s'imaginer, lorsqu'elle fit ce présent, qu'un fil invisible s'y tramait pour se développer au loin et tisser la toile de sa destinée.

III

Par une froide après-midi des premiers jours du printemps, un grand et gracieux cavalier se présenta dans la petite chambre pour payer

quelques confections de linge qui lui avaient été faites. C'était un étranger et un passant, recommandé par la charité d'une des pratiques de madame Stephens. Comme il se disposait à sortir, ses yeux s'arrêtèrent en admiration devant le rosier.

– Quel admirable arbuste ! s'écria-t-il.

– Oui, dit la petite Marie ; et il nous a été donné par une jeune demoiselle aussi belle et aussi admirable que la fleur.

– Ah ! dit l'étranger fixant sur l'enfant ses yeux noirs et brillants avec une expression de plaisir et d'étonnement ; et comment se fait-il qu'elle vous en ait fait don, ma petite fille ?

– Parce que nous sommes pauvres et que ma mère est malade, et qu'il nous serait impossible d'acheter un si beau rosier. Nous avons un jardin autrefois ; et nous aimons beaucoup les fleurs ; miss Florence s'en est aperçue, et elle nous a donné ce rosier.

– Florence ? répéta l'étranger.

– Oui, miss Florence l'Estrange, une bien

belle demoiselle. On dit qu'elle est étrangère ; pourtant elle parle l'anglais tout comme les autres dames, mais avec une voix plus douce.

– Est-elle ici dans ce moment ? habite-t-elle cette ville ? demanda ardemment le gentilhomme.

– Non ! elle est partie depuis plusieurs mois, répliqua la veuve, qui remarqua le nuage de désappointement qui obscurcit les traits du visiteur ; mais ajouta-t-elle, vous pouvez prendre toutes les informations sur elle chez sa tante, no 10, rue...

Peu de temps après, Florence reçut une lettre dont l'écriture la fit trembler. Pendant les premières années de son enfance, qu'elle avait passées en France, elle avait appris à connaître cette écriture. Elle avait aimé comme une femme de sa sorte sait aimer – une seule fois. Mais tant d'obstacles de parents, d'amis, de longue séparation, avaient passé sur des années d'angoisses, qu'elle croyait que l'Océan s'était refermé entre elle et cette main chérie ; c'est pourquoi son délicieux visage portait ces quelques lignes creusées par la tristesse.

Mais cette lettre disait qu'il était encore de ce monde, qu'il avait découvert et suivi sa trace, comme on découvre le lit d'une eau pure et limpide par la fraîcheur de la verdure qui le cache, en suivant le cours des œuvres de bienfaisance qu'elle avait semés sur la route comme l'ange de paix et de consolation. Est-il besoin d'achever ce que mes lecteurs ont déjà deviné, et ne vaut-il pas mieux leur laisser terminer eux-mêmes cette petite histoire ?

Franchise

Il existe une sorte de franchise qui est le résultat d'absence complète de soupçon, et qui exige une entière ignorance du monde et de la vie ; cette espèce qui fait appel à notre générosité et à notre tendresse. Puis vient la franchise d'un esprit fort, mais pur, connaissant la vie, claire dans ses distinctions, droite dans ses intentions, et au dessus de tout déguisement ou mensonge ; cette sorte inspire le respect. La première semble ne procéder que par instinct, la seconde de l'instinct et de la réflexion réunis ; la première procède en partie de l'ignorance, la seconde se fonde sur une confiance éprouvée en soi-même.

On disait d'Alice H... qu'elle avait l'esprit d'un homme, le cœur d'une femme et le visage d'un ange, combinaison que mes lecteurs trouveront sans doute fort heureuse.

Jamais femme ne fut moins ressemblante à la

société en général dans ses opinions et dans ses actes, et nulle ne fut plus généralement populaire. Mais la qualité la plus remarquable en elle était sa supériorité orgueilleuse sur toute dissimulation, de pensée, de parole ou d'action. Elle plaisait, car elle divulguait une quantité de choses que vous eussiez tenues secrètes, et les révélait avec une assurance digne qui vous faisait mettre en question pourquoi vous hésitez à les révéler vous-même. C'était l'intégrité calme et bien dirigée par un sentiment juste et profond des convenances, sachant se taire, ou dire la vérité lorsqu'il fallait parler.

Sa franchise extraordinaire trompait souvent les observateurs superficiels qui croyaient connaître à fond son véritable caractère, lorsqu'ils n'en avaient que les prémices ; comme on dit que la transparence de la laque trompe l'œil sur son épaisseur ; et pourtant plus on la connaissait, plus le médium transparent de son caractère présentait de circonvolutions et de variétés. Mais libre à vous de rendre visite ce soir pour une demi-heure à mademoiselle Alice et de la juger par vous-même. Entrez dans ce petit

salon. La voilà assise sur ce sofa et cousant une paire de manches de blonde dans un costume de satin, emploi particulièrement angélique dans lequel elle persévéra jusqu'à ce que nous ayons achevé une autre esquisse.

Voyez-vous cette jolie fille, aux yeux étincelants, à la taille souple, mains et pieds divins, qui est assise de l'autre côté ? c'est une coquette ; le caractère en est peint sur son visage ; il étincelle dans ses yeux ; il se cache dans son sourire et prédomine dans toute sa personne.

Mais Alice s'est levé pour se poser devant la glace et arranger les plus beaux cheveux du monde de la manière la plus gracieuse. La jolie fille, de l'autre côté, guette chaque mouvement avec autant de comique qu'un petit chat guette une pelote de fil.

— Vous auriez tort de le nier, Alice, vous éprouvez la plus grande envie de paraître jolie ce soir, dit-elle.

— Je le sais, sans aucun doute, répliqua paisiblement Alice.

– Ah ! et vous espérez plaire à MM. A. et B. ? dit le petit ange accusateur.

– Sans aucun doute, je l'espère, dit Alice passant ses doigts dans une boucle de cheveux.

– Je le penserais, que je ne voudrais pas le dire, Alice.

– Alors, il ne fallait pas me le demander.

– Je déclare, Alice...

– Voyons, que déclarez-vous ?

– Que je n'ai jamais connu de fille comme vous.

– C'est bien possible, dit Alice en se baissant pour ramasser une épingle.

– Pour ma part, dit la petite personne, je ne prendrai jamais la peine de me faire aimer par quelqu'un, particulièrement par un gentilhomme.

– Je le prendrais, dit Alice, s'ils ne voulaient pas m'aimer sans cela.

– Je ne vous savais pas, Alice, si avide d'admiration.

– J'aime beaucoup être admirée, dit Alice

retournant prendre place sur le sofa, et je pense que tout le monde est comme moi.

– Je ne tiens pas à l’admiration, dit la petite demoiselle, je serais aussi satisfaite que l’on m’aimât ou que l’on ne m’aimât pas.

– En ce cas, cousine, c’est vraiment dommage que nous vous aimions tant, dit Alice avec un sourire de bonne humeur. Miss Alice avait beaucoup de pénétration, mais elle n’en faisait jamais un sévère usage.

– En vérité, ma cousine, je n’aurais jamais cru qu’une fille comme vous ne songeât qu’à sa toilette et à se faire admirer.

– Je ne sais pour quelle sorte de fille vous me prenez, dit Alice ; mais, pour ma part, je ne prétends être qu’une fille ordinaire et sans avoir de honte d’éprouver des sentiments humains. Si Dieu nous a ainsi faites que nous dussions aimer l’admiration, pourquoi n’en conviendrions-nous pas honnêtement ? Je l’aime ; vous l’aimez comme les autres, où est le mal d’en convenir ?

– Sans doute, dit la petite jeune personne ; je

présume que tout le monde professe un amour général pour l'admiration. Je reconnaîtrais volontiers que je l'éprouve moi-même ; mais vous ne l'aimez pas en particulier ; c'est là sans doute ce que vous voulez dire, c'est ainsi que l'on décide toujours la question. Tout le monde est bien disposé pour reconnaître un désir général pour la bonne opinion des autres, mais la moitié du monde a honte d'en convenir lorsqu'il s'applique à un cas particulier. Or, j'ai trouvé dans mon jugement que céder est naturel pour tous, il doit l'être aussi en particulier ; c'est pourquoi je le maintiens des deux côtés.

– Mais cela me paraît mesquin ! dit la petite jeune personne.

– C'est mesquin en effet, et trivial, de vivre pour être admirée ; mais il n'est pas vil d'en jouir lorsque vient l'admiration, ou même de la rechercher, si en faisant cela nous ne négligeons pas des intérêts plus chers. Tous les sentiments que Dieu a mis en nous sont purs et honorables, jusqu'à ce que nous les pervertissions.

– Mais, Alice, je n'ai jamais entendu parler

avec autant de franchise que vous.

– On peut divulguer en toute franchise tout ce qui est innocent et naturel ; tout ce qui ne l'est pas, on ne devrait pas le penser. Nous avons un instinct qui nous commande quelquefois de nous taire ; mais si nous devons parler, que ce soit en toute sincérité et franchise.

– Permettez-moi de vous demander, Alice, si vous croyez que vous êtes belle ?

– Vous n'attendez pas que je fasse la révérence devant chaque chaise avant de vous répondre, dit Alice ; mais si vous me dispensez de cette cérémonie, je vous dirai franchement que je le crois.

– Croyez-vous être bonne ?

– Pas tout à fait, dit Alice.

– Mais ne pensez-vous pas que vous valez mieux que bien des gens ?

– Autant que je puis dire, je crois que je vauds mieux que certaines gens ; mais, en vérité, cousine, je ne m'en rapporte pas à mon propre jugement là-dessus.

– Encore une question, Alice ; laquelle de nous deux pensez-vous que James Martyn aime le mieux ?

– Je ne sais.

– Je ne vous demande pas ce que vous savez, mais ce que vous pensez, car vous devez y avoir pensé quelquefois.

– Alors, je pense qu’il me préfère, dit Alice.

Au même instant la porte s’ouvrit, et le susdit James Martyn entra dans la chambre. Alice rougit, parut un peu confuse, et continua de coudre, tandis que la petite jeune personne commença ainsi :

– En vérité, monsieur James, si vous étiez venu une minute plus tôt, vous eussiez entendu la confession d’Alice.

– Qu’a-t-elle donc confessé ? demanda James.

– Qu’elle est plus belle et meilleure que bien des gens.

– Il n’y a pas là de quoi avoir honte, dit James.

– Oh ! ce n’est pas tout, elle veut paraître

jolie ; elle aime d'être admirée, et tout...

– Tout cela lui ressemble parfaitement, dit James regardant Alice.

– Mais, de plus, elle vient de prêcher un sermon pour la justification de la vanité et de l'amour-propre.

– La prochaine fois, il faudra prendre des notes quand je prêcherai, dit Alice ; car je ne crois pas que votre mémoire soit remarquablement heureuse.

– Vous voyez, James, qu'Alice se fait un point d'honneur de dire l'exacte vérité quand elle se décide à parler, et je l'ai embarrassée de questions. Je voudrais bien que vous lui en adressassiez quelques-unes pour voir ce qu'elle vous répondrait ; mais voici mon oncle qui vient me chercher pour faire une promenade en voiture, j'y cours. Et la linotte s'envola, laissant James et Alice en tête-à-tête.

– Il y a en vérité une question, dit James éclaircissant sa voix.

Alice le regarda.

– Il y a une question, Alice, à laquelle je voudrais bien que vous me répondissiez.

Alice ne voulut pas savoir quelle était cette question ; mais elle commença de prendre un air grave, et dans ce moment même la porte se referma ; de sorte que je ne pus jamais savoir la question, pour laquelle James, l’ami d’Alice, voulait obtenir un éclaircissement.

Rudyard Kipling

Nouvelle parue dans *la Revue de Paris*, tome I, mars 1894, traduite par L. X.

Le retour d'Imray

(The Return of Imray)

Imray avait fait une chose étrange : il avait disparu du monde, c'est-à-dire de la petite station indoue qu'il habitait. Il était jeune, il débutait dans sa carrière ; on ne lui connaissait aucun chagrin, et personne n'avait été prévenu. La veille encore, tous l'avaient vu heureux, bien portant ; à son club, on l'avait rencontré circulant autour des billards. Le lendemain, plus d'Imray !

Qu'était-il devenu ? On ne put le savoir ; toutes les recherches furent vaines. Sa place restait vide : il n'était pas arrivé à son bureau à l'heure habituelle ; il n'avait pas conduit son dog-cart sur les routes.

Comme sa disparition gênait à un degré microscopique l'administration de l'Empire des

Indes, l'Empire des Indes s'arrêta un instant microscopique pour découvrir le sort d'Imray. Des étangs furent dragués, des puits sondés ; des télégrammes envoyés aux stations de chemins de fer, au port de mer le plus voisin, – distant de douze cents milles : – Imray n'était au bout ni des cordes ni des fils. Il avait disparu et sa place était vide.

Enfin le travail du grand Empire des Indes recommença, parce qu'il ne pouvait s'attarder. Après avoir été un homme, Imray devint un mystère, – une de ces choses dont on parle au club pendant un mois, et qu'ensuite on oublie complètement. – Ses fusils, ses chevaux et ses voitures furent vendus. Un officier supérieur écrivit en Angleterre une lettre absurde à la mère d'Imray pour lui dire que son fils avait disparu sans qu'on sût comment. Le *bungalow* d'Imray était inhabité.

Trois ou quatre mois de la terrible saison chaude étant écoulés, mon ami Strickland, de la police, loua au propriétaire le *bungalow*

abandonné. Il faisait alors des recherches chez les indigènes. Strickland vivait en original, et on se plaignait fort de ses manières et de ses habitudes. Il y avait toujours de quoi manger chez lui, mais jamais d'heures fixes pour les repas. Strickland mangeait debout ce qu'il trouvait dans le buffet, régime peu sain pour l'estomac humain. Six carabines, trois fusils, cinq selles et une collection de cannes à pêche, droites, plus grandes et plus fortes que les plus grandes et les plus fortes qu'on emploie pour le saumon, voilà son mobilier, qui remplissait une moitié du *bungalow* ; l'autre était occupée par Strickland lui-même et sa chienne Tietjens. Tietjens, un animal énorme de Rampur, aboyait au commandement et dévorait tous les jours la ration de deux hommes. Elle parlait à Strickland une langue personnelle. Si, dans sa promenade, elle entrevoyait des choses capables de troubler la paix de Sa Majesté la Reine Impératrice, vite elle venait avertir son maître, qui se mettait en campagne ; il s'ensuivait pour les gens des ennuis, des amendes et de la prison. Les indigènes prenaient Tietjens pour un esprit

familier et la traitaient avec le profond respect qui suit la haine et la crainte.

Une des chambres du *bungalow* était consacrée à son usage, avec un lit, une couverture et une écuelle. Si quelqu'un entra la nuit dans la chambre de Strickland, Tietjens renversait l'intrus et aboyait jusqu'à ce qu'on apportât une lumière. Strickland doit la vie à sa chienne. Il était à la frontière, où il cherchait un assassin. Au petit jour, le criminel se glissa sous la tente de Strickland, un poignard entre les dents. Son projet était d'envoyer l'officier de police beaucoup plus loin qu'aux îles Andaman¹, mais il fut attrapé par Tietjens. Le crime fut prouvé devant le tribunal et l'assassin fut pendu. À partir de cette date, Tietjens porta un collier d'argent, et sur sa couverture de nuit fut brodé un monogramme. La couverture était en cachemire double : car Tietjens était une chienne délicate.

Jamais elle ne voulait se séparer de Strickland ; et, quand il eut la fièvre, elle gêna

¹ Lieu de déportation.

beaucoup les médecins, parce qu'elle ne permettait à personne de s'approcher du malade. Macarnaght, du service médical indien, tapa sur la tête de Tietjens avec un fusil ; elle comprit alors qu'elle devait céder la place à ceux qui pouvaient donner la quinine.

Peu de temps après que Strickland eut élu domicile dans le *bungalow* d'Imray, je fus obligé par mes affaires de me rendre à cette station. Les chambres du club étaient occupées ; naturellement, je m'installai chez Strickland. Ce *bungalow* était à souhait, avec huit pièces et une bonne toiture, qui ne laissait point passer la pluie. Une toile tendue sous la charpente faisait l'effet d'un vrai plafond blanc. Le propriétaire avait tout fait repeindre quand Strickland loua le *bungalow*. À moins de savoir comment les *bungalows* indiens sont bâtis, vous ne vous seriez jamais douté qu'au-dessus de la toile il y avait la caverne sombre et élevée du toit et, dans les poutres, sous le chaume, des rats, des chauves-souris, des fourmis et autres bêtes.

Tietjens vint au-devant de moi sous la véranda, entre les haies d'aloès. Vers la fin du jour, la pluie devint furieuse. Assis sous la véranda, j'écoutais l'eau ruisseler des bords du toit et je me grattais, parce que j'avais une éruption causée par la chaleur. Tietjens sortit, s'approcha de moi, mit sa tête sur mes genoux, et, lorsque le thé fut prêt, je lui donnai des biscuits. L'intérieur des chambres était déjà sombre ; on y sentait une odeur de sellerie et celle de l'huile qui servait à graisser les fusils de Strickland : aussi n'avais-je pas le moindre désir de rentrer. Mon domestique, avec ses vêtements de mousseline trempés et collés sur le corps, vint me dire qu'un monsieur était là, qui voulait voir quelqu'un. Comme les chambres étaient noires, je me décidai, bien contre mon gré, à entrer dans le salon démeublé. Je dis à mon homme d'apporter de la lumière.

Peut-être y avait-il quelqu'un, peut-être n'y avait-il personne dans la pièce. Je crus apercevoir un visiteur auprès d'une des fenêtres ; mais, quand les lampes furent allumées, on n'entendait que la pluie au dehors et on ne sentait que le

parfum de la terre altérée d'eau. J'expliquai à mon domestique qu'il n'était pas plus intelligent qu'il ne faut, et je retournai sous la véranda parler à Tietjens.

Elle était dehors, sous la pluie, et je ne pus la décider à se rapprocher de moi, même avec des biscuits saupoudrés de sucre. Juste au moment du dîner, arriva Strickland ; il descendait de cheval, tout trempé. Ses premiers mots furent : « Est-il venu quelqu'un ? »

Je lui expliquai que mon domestique m'avait appelé au salon par une fausse alerte, ou qu'un flâneur quelconque était venu le voir, lui, Strickland, et s'était sauvé sans avoir dit son nom. Strickland ne fit pas de commentaire, et demanda le dîner. Nous nous assîmes à une table couverte d'une nappe blanche, sur laquelle était servi, en effet, un véritable dîner.

À neuf heures, Strickland voulut se mettre au lit ; j'étais fatigué aussi. Tietjens était couchée sous la table ; aussitôt que Strickland se dirigea vers sa chambre, voisine de celle qui était réservée pour elle, Tietjens se dirigea vers la

véranda. Si une femme avait voulu coucher dehors par une pluie torrentielle, cela n'aurait pas eu d'importance ; mais Tietjens était une chienne, animal plus précieux. Je regardai Strickland, pensant qu'il allait la battre. Il sourit d'une façon singulière, comme on sourirait après le récit d'une hideuse tragédie domestique : « Elle fait cela, dit-il, depuis que je me suis installé ici. »

Comme c'était la chienne de Strickland, je ne dis rien, mais je compris ce qu'un pareil abandon lui faisait éprouver.

Tietjens campa dehors, sous ma fenêtre, et les orages se succédèrent en grondant sur le toit, puis s'éloignant. Les éclairs éclaboussaient le ciel : tel un œuf écrasé sur la porte d'une grange, mais la lumière était bleu pâle et non jaune. En regardant à travers mes stores de bambou, je pouvais voir la grande chienne debout sous la véranda, le dos hérissé, les pattes raides comme les cordes en fer d'un pont suspendu.

J'essayais de m'endormir dans les intervalles des coups de tonnerre, mais il me semblait que quelqu'un me demandait. Qui était-ce ? Il

s'efforçait de m'appeler par mon nom, et sa voix n'était qu'un murmure enroué. Puis, le tonnerre cessa ; Tietjens sortit dans le jardin et se mit à hurler contre la lune. Quelqu'un cherchait à ouvrir ma porte, marchait à travers la maison, respirait bruyamment dans la véranda ; et, juste au moment où je m'endormais, il me sembla qu'on frappait à ma porte et sur ma tête, et qu'on criait très fort.

Je courus dans la chambre de Strickland :

– Est-ce que vous souffrez ? lui demandai-je, m'avez-vous appelé ?

Il était sur son lit, à demi habillé, une pipe à la bouche.

– Je pensais que vous viendriez, dit-il. Est-ce que je me suis promené dans la maison ?

Je lui expliquai qu'il était allé dans la salle à manger, dans le fumoir ; alors il se mit à rire et me dit de m'en retourner et de me coucher. Je lui obéis et je dormis jusqu'au matin ; mais, dans tous mes rêves, je me croyais coupable envers quelqu'un à qui je refusais mon aide. Je ne

pouvais deviner ce qu'il voulait, mais un être murmurant, flânant, remuant, ouvrant les serrures, me reprochait mon inertie ; et, dans tous mes rêves, j'entendais Tietjens qui hurlait dans le jardin et la pluie qui tombait à verse.

Je restai deux jours dans la maison. Strickland allait à son bureau, me laissant seul pendant huit ou dix heures, avec Tietjens pour unique société. Tant que durait le plein jour, j'étais à mon aise et Tietjens aussi ; mais, au crépuscule, elle et moi nous rentrions dans la véranda, comme dans un refuge, nous serrant l'un contre l'autre.

Nous nous croyions seuls dans la maison. Malgré cela, elle était occupée par un autre habitant, avec lequel je n'avais aucun désir de demeurer. Jamais je ne l'apercevais, mais je voyais les rideaux qui séparaient les différentes pièces s'agiter sur son passage ; j'entendais les chaises craquer et les bambous se redresser, comme si l'on venait de se lever. Si j'allais chercher un livre dans la salle à manger, je devinais que quelqu'un me guettait à l'ombre de

la véranda, en attendant que je fusse parti.

Grâce à Tietjens, le crépuscule devenait plus intéressant encore ; elle regardait les pièces obscures, son poil se hérissait, et je la voyais suivre les mouvements de quelque chose que je ne voyais pas. Elle n'entrait pas dans les pièces, mais elle remuait les yeux et cela suffisait. Quand mon domestique venait allumer les lampes et que tout devenait clair et habitable, seulement alors elle rentrait dans la maison avec moi, s'asseyait et regardait un homme invisible, qui remuait derrière moi. Les chiens sont de gais compagnons.

Aussi doucement que possible, j'expliquai à Strickland que j'irais m'installer au club. Je goûtais son hospitalité, j'étais satisfait de ses fusils, de ses cannes, mais je n'aimais beaucoup ni sa maison ni l'atmosphère de sa maison. Il m'écouta jusqu'au bout ; puis il sourit d'un air lassé, sans mépris, parce que c'est un homme qui comprend tout.

– Restez, dit-il, et voyez ce que cela signifie. Tout ce dont vous m'avez parlé, je connais cela

depuis que j'ai pris le *bungalow*. Restez et attendez. Tietjens m'a abandonné. Partirez-vous aussi ?

J'avais pris part avec Strickland à une petite affaire concernant une idole ; j'avais failli en devenir fou : aussi n'avais-je nul désir de l'aider dans ses futures expériences. C'était un homme à qui les désagréments arrivaient comme le dîner au commun des mortels.

Je lui expliquai plus clairement encore que je l'aimais beaucoup, que je serais très heureux de le voir dans la journée, mais que je n'avais pas envie de dormir sous son toit. Tandis que nous nous expliquions ainsi après dîner, Tietjens était allée se coucher sous la véranda.

– Ma parole d'honneur ! ça ne m'étonne pas, dit Strickland, les yeux fixés sur la toile du plafond. Regardez donc ça !

Les queues de deux serpents passaient entre la toile et la corniche du mur ; elles projetaient de grandes ombres.

– Naturellement, dit Strickland, si vous avez peur des serpents... Je les déteste et je les crains : si vous regardez dans les yeux d'un serpent, vous verrez qu'il sait le comment et le pourquoi de la chute de l'homme, et qu'il ressent le mépris qu'éprouvait le Diable quand Adam fut chassé du Paradis. En outre, sa morsure est fatale, généralement, et déchire les pantalons.

– Vous devriez faire changer votre toit, lui dis-je. Donnez-moi une canne à pêche, et je vais taper dans la toile pour que les serpents tombent.

– Ils se cacheront dans la charpente, dit Strickland. Je ne peux supporter l'idée d'avoir des serpents au-dessus de ma tête. Je grimpe. Si je les secoue sur le plancher, prenez une baguette de fusil, et cassez-leur l'échine.

Malgré mon peu de goût pour ce travail, je n'osai refuser d'aider Strickland ; je pris la baguette de fusil et j'attendis dans la salle à manger, pendant que Strickland apportait l'échelle du jardinier, qui était sous la véranda, et l'appuyait contre un des côtés de la chambre. Les queues de serpents disparurent, et nous

entendîmes le bruit sec de leurs corps longs rampant sur la toile gonflée. Strickland prit une lampe, tandis que j'essayais de lui démontrer le danger de sa chasse, et le risque qu'il courait de détériorer la maison et de crever le plafond de toile.

– Bah ! dit Strickland, les serpents se seront cachés près des murs, contre la toile. Les briques sont trop froides pour eux et la chaleur de la chambre est justement ce qu'ils aiment.

Il mit la main sur le coin de la toile et arracha de la corniche l'étoffe moisie. On entendit le bruit de la déchirure. Strickland passa la tête à travers la toile et pénétra dans le noir, à l'angle de la charpente. Je serrai les dents et je levai la baguette de fusil, prêt à tout événement.

– Hum ! hum ! dit Strickland, et sa voix faisait un bruit de tonnerre dans la toiture. Il y aurait de la place pour un autre étage ici, en haut... et... tiens, par Jupiter ! il y a déjà quelqu'un qui l'occupe !

– Des serpents ? criai-je d'en bas.

– Non, c’est un buffle... Donnez-moi les deux premiers morceaux d’une canne à pêche. Je vais le tâter... C’est sur la grosse poutre...

Je lui tendis la canne...

– Quel nid de hiboux ! Ce n’est pas étonnant qu’il y ait des serpents ici, dit Strickland en grim pant plus haut dans le toit. Sortez de là, qui que vous soyez !

Je pouvais voir son bras agitant la canne.

– Faites attention, baissez la tête... ça descend.

Je vis la toile du plafond se gonfler au centre, sous une forme qui l’entraînait vers les lampes allumées sur la table. J’arrachai une lampe au danger, et je reculai. Puis, la toile arrachée des murs se déchira, se balan ça et laissa tomber quelque chose, quelque chose que je n’osai regarder. Quand Strickland descendit de l’échelle et fut debout à côté de moi, j’osai regarder.

Il resta muet, car il était un homme de peu de paroles, et il prit le bout de la nappe pour en couvrir ce qui était sur la table. Il baissa la lampe et il dit :

– Notre ami Imray est revenu.

Un mouvement sous la toile... C'était un petit serpent qui sortait pour être assommé d'un coup de baguette de fusil. J'étais si mal à l'aise que je ne pus rien répondre.

Strickland méditait et se versait largement à boire.

L'objet sous la toile ne donnait aucun signe de vie.

– Est-ce Imray ? demandai-je.

Strickland souleva un instant la toile et regarda.

– C'est Imray ! dit-il. Il a la gorge coupée d'une oreille à l'autre.

Alors, nous nous écriâmes ensemble :

– C'est pour cela qu'il murmurait à travers la maison !

Tietjens se mit à aboyer furieusement dans le jardin ; et, un peu après, son museau poussa la porte de la salle à manger. Elle renifla, elle

s'arrêta. La toile du plafond déchirée pendait en lambeaux presque au niveau de la table. On ne pouvait remuer dans la pièce encombrée. Tietjens entra, s'assit, découvrit ses dents, raidit ses pattes de devant et regarda Strickland.

– C'est une mauvaise affaire, ma vieille, dit-il. Un homme ne monte pas dans le toit de son *bungalow* pour mourir et ne rattache pas la toile du plafond derrière lui. Cherchons ce que cela signifie ?

– Oui, mais cherchons-le ailleurs, lui dis-je.

– Quelle bonne idée !... Éteignons les lampes, et allons dans ma chambre !

Ce n'est pas moi qui éteignis les lampes. J'entrai le premier dans la chambre de Strickland, lui laissant faire la besogne. Il me suivit et se prit à réfléchir, tandis que je fumais avec rage, parce que j'avais peur.

– Imray est de retour, dit Strickland, et la question est celle-ci : Qui est-ce qui a tué Imray ? Ne parlez pas. J'ai mon idée. Quand j'ai loué ce *bungalow*, j'ai pris les domestiques d'Imray. Il

était bon, inoffensif, n'est-ce pas ?

Je répondis : « Oui », bien que la masse sous la toile n'eût l'air ni bon ni inoffensif.

– Si j'appelle tous les domestiques, ils se soutiendront mutuellement et mentiront comme des Aryens. Qu'est-ce que vous me conseillez ?

– Appelez-les l'un après l'autre, dis-je.

– Ils se sauveront et donneront la nouvelle à leurs compagnons.

– Tenez-les à part. Peut-être votre domestique sait-il quelque chose.

– C'est possible, mais ce n'est pas probable. Il n'est ici que depuis deux ou trois jours.

– Quelle est votre idée ? lui demandai-je.

– Je ne sais pas au juste. Comment diable cet homme a-t-il pu se mettre du mauvais côté de la toile du plafond ?

Nous entendîmes tousser derrière la porte de la chambre de Strickland. Son valet de chambre, Bahadur-Khan, venait de se réveiller et voulait

mettre Strickland au lit.

– Entrez, dit Strickland. La nuit est bien chaude, n'est-ce pas ?

Bahadur-Khan, un musulman de six pieds de haut, coiffé d'un turban vert, dit que la nuit était très chaude, mais que la pluie continuait à tomber et que, par la grâce de Son Honneur, cela ferait du bien au pays.

– Cela sera, s'il plaît à Dieu, dit Strickland, en tirant ses bottes. J'ai dans l'esprit, Bahadur-Khan, que je t'ai fait travailler dur depuis bien longtemps... depuis que tu es entré à mon service. Il y a combien de temps de cela ?

– Est-ce que le Venu du ciel a oublié ? C'est quand Imray-Sahib est parti secrètement pour l'Europe sans donner congé, si bien que moi... moi-même... je suis entré au service honorable du « Protecteur des pauvres ».

– Imray-Sahib est parti pour l'Europe ?

– Cela se dit parmi les domestiques.

– Et tu reprendras du service avec lui, quand il reviendra ?

– Certainement, Sahib. C’était un bon maître et il chérissait ceux qui dépendaient de lui.

– Ça, c’est vrai... Je suis très fatigué, mais j’irai peut-être chasser le bouc demain. Donne-moi le petit fusil dont je me sers pour la chasse ; il est dans l’étui là-bas.

L’homme, en se penchant, tendit l’étui à Strickland, qui, après avoir bâillé tristement, prit une solide cartouche et prépara la charge.

– Imray-Sahib est allé en Europe secrètement ? C’est très étrange, Bahadur-Khan, n’est-ce pas ?

– Est-ce que je connais les manières des hommes blancs ?

– Très peu, certainement ; mais tu en sauras plus long... On m’a dit qu’Imray-Sahib était de retour de ses longs voyages. En ce moment même, il est dans la chambre à côté, attendant son serviteur.

– Sahib !

– Va et regarde, dit Strickland, prends une lampe. Ton maître est fatigué et il attend. Va.

L'homme prit une lampe, et entra dans la salle à manger. Strickland le suivait et le poussait presque du bout de sa carabine. Balladur-Khan regarda un instant les profondeurs noires au-dessus du plafond de toile, puis la carcasse du serpent écrasé, et enfin, – sa figure prit une teinte grise, – la chose qui était sous la nappe.

– As-tu vu ? dit Strickland, après une pause.

– J'ai vu. Je suis de la terre glaise entre les mains de l'homme blanc. Que fera-t-il de moi ?

– On te pendra avant un mois.

– Pour avoir assassiné Imray-Sahib ? De grâce, écoutez-moi, seigneur... En se promenant parmi nous, ses serviteurs, il jeta les yeux sur mon fils, qui avait quatre ans ; il ensorcela l'enfant, et le pauvre petit mourut de la fièvre en dix jours. Mon fils !

– Qu'avait dit Imray-Sahib ?

– Il avait dit, en lui caressant la tête, que c'était un bel enfant. Voilà pourquoi mon fils est mort ; voilà pourquoi j'ai tué Imray-Sahib, le soir, quand il dormait, au retour de son bureau.

Votre Seigneurie connaît toutes choses, je suis son serviteur !

Strickland me regarda par-dessus la carabine et me dit, dans la langue indigène :

– Tu es témoin de ses paroles. Il a assassiné.

Bahadur-Khan était debout ; il paraissait gris cendré sous la lumière de la lampe. Il voulut bien vite se justifier :

– Je suis pris au piège, s'écria-t-il : mais le criminel, c'est Imray-Sahib. Il a jeté un mauvais sort sur mon enfant : voilà pourquoi je l'ai tué et je l'ai caché. Ceux-là seuls qui sont servis par les diables, – et Bahadur jeta un regard furieux sur Tietjens tranquillement couchée à ses pieds, – ceux-là seuls ont pu découvrir ce que j'avais fait.

– C'était très fort !... Tu aurais du l'attacher à la poutre par une corde. Maintenant, c'est toi qui seras pendu à une corde... Ordonnance !

Un homme de police, un peu endormi, répondit à l'appel de Strickland et fut bientôt suivi d'un camarade. Tietjens ne broncha pas.

– Emmenez Balladur au poste, dit Strickland.

Il y aura une instruction à faire.

– Serai-je pendu, alors ? dit Bahadur, sans faire d'autre mouvement que de baisser les yeux.

– Si le soleil brille ou si l'eau coule, tu seras pendu, dit Strickland.

Bahadur-Khan recula d'un pas, frissonna et s'arrêta. Les deux hommes de police attendaient les ordres.

– Allez, dit Strickland.

– Je m'en vais bien vite, dit Bahadur-Khan, regardez-moi : je suis un homme mort.

Il montra son pied. Au petit doigt était fixée la tête du serpent, à demi tué, contracté dans l'agonie.

– Je suis d'une famille de « possesseurs de terre », dit Bahadur en chancelant : ce serait une honte pour moi de monter sur l'échafaud public. Je préfère cette façon de mourir... Qu'on se souvienne que les chemises de Sahib sont au complet et qu'il y a un morceau de savon resté sur sa toilette... Mon enfant a été ensorcelé et j'ai tué le sorcier. Pourquoi me tuer, moi ? Mon

honneur est sauf... et... et... je... meurs !

Au bout d'une heure, il mourut comme meurent ceux qui meurent mordus par le petit kariat. Les hommes de police emportèrent Bahadur-Khan et la chose qui était sur la table.

C'était nécessaire pour expliquer la mystérieuse disparition d'Imray.

– Et cela s'appelle le dix-neuvième siècle ! s'écria Strickland en se mettant au lit. Vous avez entendu ce que disait l'homme ?

– Oui, répondis-je. Imray avait fait une bêtise.

– Tout simplement parce qu'il ne savait pas ce qu'il en est d'une petite fièvre de saison qui revient tous les ans... Bahadur-Khan était depuis quatre ans au service d'Imray.

Je frémis : mon domestique était chez moi depuis quatre ans. Quand j'entrai dans ma chambre, je le trouvai impassible comme la tête en relief sur une monnaie de cuivre. Il m'attendait pour m'ôter mes bottes.

– Qu'est-ce qui est arrivé à Bahadur-Khan ?

lui dis-je.

– Il a été mordu par un serpent et il en est mort. Le Sahib sait le reste.

Telle fut la réponse que j’obtins à ma question.

– Et avez-vous des détails ?

– Autant qu’on peut en avoir de quelqu’un qui est venu regarder quand le jour tombait...
Doucement, Sahib, laissez-moi retirer vos bottes.

Épuisé de fatigue, je commençais à m’endormir quand j’entendis Strickland me crier, du bout de la maison :

– Tietjens est rentrée dans sa chambre !

En effet, la grande chienne de chasse était couchée dans son lit, sur sa couverture ; et, à côté, la toile du plafond pendait vide, paresseuse, et remuait gaiement, effleurant la table.

Edith Wharton

Nouvelle parue dans *la Revue de Paris*, en 1908. Traduit de l'anglais par Jane Chalençon. L'original a paru sous ce titre : *Souls belated*, dans le volume intitulé : *The greater Inclination* (1899).

Lendemain

I

Au départ de Bologne, leur compartiment était complet ; mais à la première station après Milan leur dernier compagnon les quitta ; – c'était un voyageur courtois, qui avait tiré un déjeuner frugal d'un sac en tapisserie, et les avait salués en se levant du coussin jonché de miettes.

L'œil de Lydia suivit avec regret son paletot luisant jusqu'à ce qu'il eut disparu dans la foule des quémandeurs et des cochers de fiacre qui se tenaient aux abords de la gare ; puis elle regarda Gannett et saisit le même regret dans ses yeux. Tous les deux, ils étaient fâchés d'être seuls.

– *Partenza !* criait l'employé.

Le train vibrait sous la secousse des portières, fermées brusquement ; un garçon de buffet courut

le long du quai avec un plateau de sandwiches fossiles ; un porteur en retard jeta dans une voiture de troisième classe un paquet de châles et de cartons ; l'employé répéta un *Partenza !* très bref, d'où l'on pouvait conclure que le premier appel avait été purement de parade, – et le train roula hors de la gare.

La direction de la voie avait changé : un rayon de soleil, par-dessus les poussiéreux coussins de velours rouge, atteignit le coin de Lydia. Gannett n'y prit point garde. Il s'était replongé dans sa *Revue de Paris*, et Lydia dut se lever pour baisser le store. Sur le vaste horizon de leur existence inoccupée, de tels incidents se dessinaient nettement.

Après avoir baissé le store, Lydia se rassit, laissant toute la longueur du compartiment entre elle et Gannett. À la fin, il s'aperçut qu'elle n'était plus en face de lui et leva la tête.

– J'ai fui le soleil, expliqua-t-elle bien vite.

Il la regarda curieusement : à travers le store, le soleil frappait encore son visage.

– Très bien ! dit-il tranquillement.

Et, tirant de sa poche un étui à cigarettes, il reprit :

– Vous permettez ?...

Ce fut pour elle un repos, une relâche à la tension de son esprit, cette idée qu'après tout, s'il pouvait fumer !... Mais ce relâche ne fut que d'un moment. Elle n'avait pas grande expérience des fumeurs, – son mari ayant réprouvé l'usage du tabac, – mais elle croyait savoir que dans certains cas les hommes fumaient pour s'étourdir...

Gannett, après une ou deux bouffées, reprit sa lecture.

C'était bien ce qu'elle avait prévu : il craignait de parler tout autant qu'elle. C'était une des misères de leur situation qu'ils ne fussent jamais assez occupés pour que cela nécessitât ou même excusât l'ajournement des discussions pénibles. S'ils évitaient un sujet, c'était bien évidemment parce que le sujet était désagréable. Ils avaient des loisirs illimités et toute une accumulation d'énergie mentale à consacrer à la première

question qui se présentait ; pour eux, tout ce qui était nouveau faisait prime. Lydia avait parfois comme des pressentiments qu'ils en arriveraient à une période de disette où il ne resterait plus rien de quoi parler, et elle s'était plus d'une fois surprise à distiller goutte à goutte ce que, dans la prodigalité de leurs premières confidences, elle aurait débité d'une haleine. Leur silence pouvait donc s'expliquer par le fait qu'ils n'avaient rien à se dire ; mais un autre désavantage de leur position, c'était les occasions multiples qui s'offraient à eux de classer les moindres nuances. Lydia avait appris à distinguer entre les silences réels et les silences factices ; et, à cet instant, sous celui de Gannett, elle découvrait un bourdonnement de paroles auquel ses propres pensées répondaient non moins impétueusement.

Et pouvait-il en être autrement, avec cette chose entre eux ?... Lydia leva les yeux vers le filet, au-dessus d'elle : oui, *la chose* était là, dans son sac de voyage, symboliquement suspendue sur leurs deux têtes. Il y pensait, à ce moment, tout comme elle ; ils y avaient pensé, à l'unisson, depuis qu'ils étaient montés dans le train. Tant

que le compartiment avait contenu d'autres voyageurs, ceux-ci avaient mis entre elle et lui comme un écran ; maintenant qu'ils étaient seuls, Lydia savait exactement ce qui se passait dans l'esprit de Gannett ; elle l'entendait se demander ce qu'il devait lui dire...

C'était ce matin même, à Bologne, lorsqu'ils se préparaient à quitter l'hôtel, que la chose était parvenue à Lydia sous l'aspect innocent d'une enveloppe banale, avec le reste de leur courrier. En décachetant la lettre, elle avait continué à rire avec Gannett de quelque ineptie du guide local : – ils en étaient réduits, depuis quelque temps, à tirer le meilleur parti possible des incidents humoristiques du voyage. – Même lorsqu'elle eut déplié la feuille, elle s'imagina que c'était un papier d'affaires insignifiant qu'on lui envoyait à signer ; ses yeux parcoururent distraitement les « attendu » tourbillonnants du préambule, jusqu'à ce mot qui l'arrêta : « divorce ». Oui, il était bien là, ce mot, dressant une barrière infranchissable entre le nom de son mari et le sien.

Elle y avait été préparée, bien entendu, comme les gens bien portants sont préparés à la mort : ils savent qu'elle doit venir, sans s'attendre le moins du monde à ce qu'elle vienne. Elle avait su dès le début que Tillotson comptait demander le divorce contre elle ; mais que lui importait ? Rien ne lui importait, dans ces premiers jours de suprême délivrance, hormis le fait qu'elle était libre ; et pas tant – elle commençait à s'en apercevoir – le fait d'être ainsi délivrée de Tillotson que celui d'appartenir maintenant à Gannett. Cette découverte l'avait choquée dans l'estime qu'elle avait d'elle-même. Elle aurait mieux aimé croire que Tillotson incarnait à lui seul toutes les raisons qu'elle avait eues de le quitter ; et ces raisons lui avaient paru assez puissantes pour n'avoir pas besoin de renfort. Et pourtant elle ne l'avait quitté qu'après avoir rencontré Gannett. C'était son amour pour Gannett qui avait fait de la vie avec Tillotson une si pauvre et médiocre affaire. Si, dès le principe, elle n'avait pas regardé son mariage comme un plein abandon de ses droits sur la vie, elle l'avait tout au moins accepté, pour un certain nombre d'années, comme une

compensation provisoire ; elle en avait pris son parti.

L'existence, chez les Tillotson, dans leur spacieuse maison de la Cinquième Avenue, — avec Mrs. Tillotson mère commandant les abords par ses fenêtres du second étage, — l'existence avait été réduite à une série d'actes purement automatiques. Le moral de l'intérieur Tillotson était aussi soigneusement protégé, aussi pourvu de paravents et de rideaux que la maison elle-même : Mrs. Tillotson mère craignait tout autant les idées que les courants d'air. Ces gens prudents aimaient une température égale ; pour eux, faire quelque chose d'inattendu était aussi absurde que de sortir sous la pluie. Un des principaux avantages de la richesse était de supprimer les éventualités imprévues : avec une fermeté ordinaire et un peu de bon sens, on pouvait être sûr de faire exactement la même chose tous les jours, à la même heure. Ces doctrines, révérencieusement sucées avec le lait de sa mère, Tillotson, le fils modèle qui n'avait jamais donné à ses parents une heure de souci, les exposait complaisamment à sa femme et citait

comme preuves de l'importance qu'il y attachait la régularité avec laquelle il mettait ses caoutchoucs les jours de pluie, sa ponctualité aux repas et ses précautions compliquées contre les cambrioleurs et les maladies contagieuses. Lydia, élevée dans une ville de province et entrant dans le monde de New-York par le portail de la maison Tillotson, avait accepté machinalement cette manière d'envisager les choses comme inséparable du banc qu'on avait dans les premiers rangs au temple et de la baignoire qu'on avait à l'Opéra. Tous les gens qui venaient chez eux évoluaient dans ce même cercle étroit de préjugés. C'était la société où, après dîner, les femmes comparent les prix exorbitants que leur coûte l'éducation de leurs enfants, et conviennent que, malgré les nouveaux droits sur les vêtements importés de France, au bout du compte, il est meilleur marché de tout prendre chez Worth, – tandis que les maris, en fumant leurs cigares, se lamentent sur la corruption municipale et décident que, pour faire des réformes, il faut des hommes qui n'aient pas d'intérêts personnels en jeu.

Cette façon de considérer la vie était devenue pour Lydia une chose toute naturelle, de même que le majestueux landau de sa belle-mère lui semblait le seul moyen de locomotion possible et que le sermon d'un élégant presbytérien, chaque dimanche, était l'inévitable expiation à subir pour s'être ennuyée pendant les six jours de la semaine. Avant la rencontre de Gannett, cette vie lui avait paru simplement monotone ; mais, depuis lors, elle ressemblait, cette vie, à une de ces tristes gravures de Cruikshank où tout le monde est laid et se livre à des occupations vulgaires ou stupides.

Il était naturel que Tillotson fût le premier à pâtir de celle optique nouvelle. Le voisinage de Gannett avait rendu Tillotson ridicule ; une part de ce ridicule retombait sur sa femme. Qu'elle y parût indifférente, et Gannett soupçonnerait chez elle un manque de sensibilité dont elle devait, coûte que coûte, se justifier à ses yeux.

Mais cela, elle ne le comprit que plus tard. Sur le moment, elle s'imagina tout simplement avoir atteint les limites de l'endurance. Dans la

magnifique liberté que semblait lui conférer le seul acte de quitter Tillotson, la petite question de divorcer ou de ne pas divorcer ne comptait pas. Mais quand elle s'aperçut qu'elle n'avait quitté son mari que pour vivre avec Gannett, elle vit clairement le sens de tout ce qui touchait à leurs relations. Son mari, en la rejetant, l'avait pour ainsi dire poussée dans les bras de Gannett : c'était ainsi que le monde envisageait la chose. Le degré d'empressement avec lequel Gannett la recevrait allait devenir le sujet d'intéressantes controverses autour des tables à thé et dans les cercles. Elle savait ce qu'on dirait d'elle : elle l'avait entendu si souvent à propos d'autres ! Ce souvenir la consterna. Les hommes parieraient probablement que Gannett ferait « ce qu'il était convenable de faire » ; mais les sourcils des femmes indiqueraient à quel point cette fidélité forcée leur paraîtrait sans valeur ; et, après tout, elles auraient raison. Lydia s'était placée dans une situation où Gannett lui « devait » quelque chose, où, galant homme, il était tenu de « réparer ». L'idée d'accepter une telle compensation ne lui avait jamais traversé

l'esprit ; la prétendue réhabilitation que serait un tel mariage, voilà, pour elle, la seule véritable honte. Ce qu'elle redoutait surtout, c'était d'avoir à s'expliquer avec Gannett, d'avoir à combattre ses arguments, à calculer, malgré elle, l'exacte mesure d'insistance par laquelle il chercherait à les lui imposer. Elle ne savait pas ce qui lui faisait plus horreur : qu'il insistât trop, ou trop peu. Dans un cas pareil, le sens des proportions, même le plus fin, pouvait se trouver en défaut : combien facilement il pouvait commettre cette erreur de prendre sa résistance, à elle, pour une épreuve de sa sincérité à lui ! De quelque côté qu'elle se tournât, elle se heurtait à l'ironie des circonstances : elle avait le sentiment exaspéré de s'être prise au piège de quelque mauvaise plaisanterie.

Au fond de toutes ces préoccupations, il y avait la crainte de ce que Gannett pouvait penser. Tôt ou tard, naturellement, il faudrait qu'il parlât ; mais qu'il pût penser, un moment, que ses paroles auraient le moindre effet, Lydia, en attendant, trouvait cela simplement insupportable. Sa sensibilité, à ce propos, s'aggravait d'une

autre crainte à peine consciente jusque-là : celle d'entraver involontairement la liberté de Gannett. Le regarder comme l'instrument de sa libération, résister en elle-même à toute velléité de mainmise conjugale sur son avenir, à lui, – elle avait jugé que tel était le seul moyen de maintenir la dignité de leurs relations. Ses idées n'avaient pas changé ; mais elle se sentait de plus en plus incapable de fixer son esprit sur le point essentiel : la rupture avec Gannett. Sans doute, il était facile de l'admettre, tant qu'elle en reculait assez l'échéance ; mais par le fait même qu'elle l'ajournait ainsi mentalement, est-ce qu'elle n'empiétait pas un peu sur l'avenir de Gannett ? Il faudrait qu'elle eût le courage de discerner le moment où, par un mot ou un regard, leur association volontaire se transformerait en esclavage d'autant plus dur qu'il ne serait fondé sur aucune de ces obligations communes qui assurent l'équilibre du mariage le plus défectueux.

Lorsqu'à la station suivante un facteur ouvrit

la portière, Lydia se recula, pour faire place à l'intrus qu'elle espérait ; mais personne ne monta, et le train continua de rouler paresseusement à travers les blés printaniers et les taillis en bourgeons. Elle commençait à espérer que Gannett parlerait avant le prochain arrêt : elle le guettait furtivement, songeant à revenir s'asseoir en face de lui. Mais la manière dont Gannett s'absorbait dans sa lecture était vraiment trop voulue : Lydia ne bougea pas. Elle ne l'avait jamais vu lire avec un air si évident de repousser toute interruption. À quoi pouvait-il bien penser ? Pourquoi avait-il peur de parler ? Ou bien redoutait-il la réponse qu'elle lui ferait ?

Le train s'arrêta pour laisser passer un express : Gannett posa son livre et regarda par la fenêtre. Tout à coup il se tourna vers Lydia en souriant :

– Voici une charmante vieille villa ! fit-il.

Ce ton aisé fut un soulagement pour elle : elle lui répondit par un sourire, en traversant pour venir à lui.

Au-delà du talus, par la brèche ouverte dans

un mur couvert de mousse, elle aperçut la villa, avec ses balustrades effritées, ses fontaines endormies et le satyre de pierre achevant la perspective du tapis vert.

– Vous plairiez-vous là ? demanda-t-il, au moment où le train se remettait en marche.

– Là ?

– Dans un endroit de ce genre, enfin... Il y a au moins deux siècles de solitude sous ces ifs. Cela ne vous plairait pas ?

– Je... je ne sais pas, balbutia-t-elle.

Elle comprenait maintenant qu'il voulait parler.

Il alluma une autre cigarette.

– Il faudra bien pourtant nous établir quelque part ! dit-il, en se penchant sur l'allumette.

Lydia répondit, en s'efforçant à l'insouciance :

– Je n'en vois pas la nécessité ! Pourquoi ne pas vivre un peu partout, comme nous l'avons fait jusqu'ici ?

– Mais nous ne pouvons pas voyager toujours,

n'est-ce pas ?

– Oh ! « toujours » est un bien grand mot ! répliqua-t-elle en ramassant la revue qu'il avait jetée de côté.

– Je veux dire : tout le reste de notre vie ! fit-il en se rapprochant.

Mais Lydia, par un léger mouvement, esquiva la main qu'il étendait vers la sienne.

– Pourquoi donc faire des plans ? Ne trouvez-vous pas, comme moi, plus agréable de se laisser aller au fil de l'eau ?

Il la regarda avec hésitation.

– Agréable, oui, pour un temps, c'est certain ; mais ne faudra-t-il pas que je me remette au travail, un de ces jours ? Vous savez que je n'ai pas écrit une ligne depuis... tous ces temps-ci, corrigea-t-il vivement.

Elle tourna vers lui un visage rayonnant de sympathie et de remords :

– Oh ! si c'est là ce que vous voulez dire, si vous désirez écrire, il faut, bien entendu, que nous nous arrêtions quelque part. Comme je suis

sotte de n'y avoir pas pensé plus tôt ! Où irons-nous ? Où pensez-vous pouvoir le mieux travailler ? Il ne faut plus perdre de temps.

Il hésita encore.

– J'avais pensé à une villa dans ces parages ; personne ne nous ennuerait. C'est calme. Cela vous irait-il ?

– Mais oui... (Elle se tut et regarda d'un autre côté.) Cependant je croyais... ne m'avez-vous pas dit, une fois, que votre meilleur travail, vous l'aviez fait au milieu de la foule, dans les grandes villes ?... Pourquoi nous enfermer dans un désert ?

Gannett ne répondit pas tout de suite. À la fin, tout en évitant son regard aussi soigneusement qu'elle évitait le sien :

– Ce ne serait peut-être plus la même chose, à présent, fit-il ; je ne peux rien dire, naturellement, avant d'avoir essayé. Un écrivain ne devrait pas être dépendant de son « milieu » ; c'est une erreur de se laisser aller à de telles complaisances envers soi-même, et je pensais que, pour les

premiers temps au moins, vous préféreriez être...

Elle le regarda en face :

– Être quoi ?

– Eh bien, mais... être tranquille. Je veux dire...

– Que voulez-vous dire par « les premiers temps » ? interrompit-elle.

Il se tut de nouveau. Puis :

– Je veux dire : après notre mariage.

Elle eut un haut-le-corps et se tourna vers la fenêtre :

– Merci, répliqua-t-elle sèchement.

– Lydia ! s'écria-t-il, décontenancé.

Et Lydia eut jusqu'au plus profond de son être la sensation qu'il avait commis l'inconcevable, l'impardonnable erreur d'anticiper son consentement.

Le train continuait son vacarme tandis que Gannett prenait à tâtons une troisième cigarette. Lydia se taisait toujours.

– Je ne vous ai pas fâchée ? risqua-t-il enfin, sur le ton d'un homme qui cherche sa voie.

Elle secoua la tête avec un soupir :

– Je croyais que vous compreniez, gémit-elle.

Leurs yeux se rencontrèrent et elle revint se blottir auprès de lui.

– Voulez-vous savoir comment ne pas me fâcher ?... En tenant pour acquis, une fois pour toutes, que vous m'avez dit ce que vous aviez à me dire sur cette odieuse question ; que j'ai fait de même, et qu'ainsi nous nous retrouvons juste au point où nous en étions, ce matin, avant que... que cet exécrationnel papier vînt tout gâter entre nous !

– Tout gâter entre nous ? Que diable voulez-vous dire ? N'êtes-vous pas heureuse d'être libre ?

– J'étais libre avant.

– Pas de m'épouser.

– Mais je ne veux pas vous épouser ! s'écria-t-elle.

Elle le vit pâlir.

– Pardonnez mon manque de perspicacité, dit-il lentement. J'avoue que je ne vois pas où vous voulez en venir. En avez-vous assez ? Ou bien ai-je été simplement un... un prétexte à votre départ ? Peut-être aviez-vous peur de voyager seule ? Est-ce cela ? Et maintenant vous voulez me lâcher ? (Sa voix était devenue rauque.) Vous me devez une réponse franche, vous savez. Pas de pitié, je vous en prie !

Les yeux de Lydia se remplirent de larmes tandis qu'elle s'inclinait vers lui :

– Ne voyez-vous pas, dit-elle, que c'est parce que je vous aime ?... parce que je vous aime tant !... Oh ! Ralph ! ne comprenez-vous donc pas combien cela m'humilierait ? Tâchez de vous mettre à ma place. Voyez quelle misère, de devenir votre femme dans de pareilles conditions ! Si je vous avais connu quand j'étais jeune fille... c'eût été un vrai mariage ! Mais maintenant... cette fraude vulgaire à l'égard de la société... d'une société que nous méprisons et dont nous nous moquons... pour rentrer

subrepticement dans une situation que nous avons volontairement quittée... ne voyez-vous pas que c'est un compromis indigne de nous ? Ni vous ni moi ne croyons à l'abstraite « sainteté » du mariage ; nous savons tous les deux que point n'est besoin d'une cérémonie pour consacrer notre mutuel amour : quel serait donc notre raison de nous marier, sinon la crainte secrète de chacun que l'autre n'échappe, ou bien le secret désir de regagner tout doucement, oh ! tout doucement, l'estime des gens dont nous avons toujours haï et bafoué la moralité conventionnelle ? Le seul fait que ces gens-là pourraient, après un intervalle convenable, venir dîner avec nous... oui, ces femmes qui pérorent sur l'indissolubilité du mariage et qui me laisseraient aujourd'hui mourir dans le ruisseau parce que je vis « dans le péché... » est-ce que cela ne vous dégoûte pas plus que de les voir nous tourner le dos maintenant ? Je peux supporter d'être « coupée » par elles, mais je ne pourrais pas supporter leur visite quand elles viendraient me demander « ce que je compte faire », si je compte aller voir cette malheureuse madame Une Telle !

Elle s'arrêta. Gannett gardait un silence perplexe.

– Vous jugez des choses trop théoriquement, dit-il enfin d'une voix lente. La vie n'est faite que de compromis.

– La vie d'où nous nous sommes évadés... oui ! Si nous avons consenti à les accepter, ces compromis (elle rougit), nous aurions pu continuer de nous rencontrer aux dîners de Mrs. Tillotson.

Il sourit légèrement :

– Je ne pensais pas que nous étions partis pour fonder un nouveau système de morale. Je croyais que c'était parce que nous nous aimions.

– La vie est complexe, oui, sûrement, et n'est-ce pas le fait même de la voir ainsi qui nous sépare des gens qui la voient tout d'une pièce ? S'ils ont raison, eux, si le mariage en lui-même est sacré, et s'il faut que l'individu soit toujours sacrifié à la famille, alors il ne peut y avoir de vrai mariage entre vous et moi, puisque notre vie commune est une protestation contre le sacrifice

de l'individu à la famille.

Elle s'interrompt en riant :

– Vous allez dire maintenant que je vous fais une conférence de sociologie. Chacun agit, bien entendu, comme il peut, tirillé par toute espèce de fils invisibles ; mais au moins rien ne nous force à faire semblant, pour des avantages mondains, de souscrire à un credo qui méconnaît la complexité des motifs humains, classe les gens par des signes arbitraires et met à la portée de tous l'honneur de figurer sur la liste de Mrs. Tillotson. Il peut être nécessaire que le monde soit régi par des conventions ; mais si nous y croyions, pourquoi nous en sommes-nous affranchis ? Et si nous n'y croyons pas, est-il honnête de profiter de la protection qu'elles assurent ?

Gannett hésita.

– On peut y croire ou n'y pas croire, dit-il ; mais, tant qu'elles gouvernent le monde, ce n'est qu'en profitant de leur protection que l'on peut trouver un *modus vivendi*.

– Est-ce que les gens hors la loi ont besoin de *modus vivendi* ?

Il la regarda, découragé. Il n'y a, en effet, rien de plus déconcertant pour un homme que le procédé mental d'une femme qui raisonne ses émotions.

Lydia crut avoir marqué un point et poursuivit passionnément son avantage :

– Vous comprenez, n'est-ce pas ? vous voyez à quel point une telle idée m'humilie ! Si nous sommes ensemble aujourd'hui, c'est parce que nous l'avons voulu : ne cherchons pas plus loin !

Elle lui prit les mains :

– *Promettez-moi* que vous ne me parlerez jamais plus de cela ; promettez-moi que vous n'y *penserez* même plus ! implora-t-elle, en accentuant les mots avec émotion.

À travers tout ce qui suivit, – protestations, arguments de Gannett, et soumission finale, mais sans conviction, – Lydia eut le sentiment qu'il ne discernait qu'à moitié tout ce qui, pour elle, avait rendu ce moment si pathétique. Ils avaient atteint

ce point mémorable dans toutes les histoires de cœur où, pour la première fois, l'homme paraît inintelligent, et la femme déraisonnable. À la réflexion, ce fut l'empressement un peu maladroit de Gannett qui consola Lydia de son manque de finesse. Après tout, n'eût-ce pas été pire, incalculablement pire, s'il s'était montré trop prompt à la comprendre ?

II

Quand, à la tombée de la nuit, le train les déposa enfin au bord d'un des lacs, Lydia fut bien aise de n'avoir pas, comme d'habitude, à passer d'une solitude dans une autre. Leur perpétuel voyage, depuis un an, avait ressemblé à une fuite de proscrits : à travers la Sicile, la Dalmatie, la Transylvanie et l'Italie méridionale, ils avaient tacitement persisté à éviter leur prochain. L'isolement, d'abord, avait donné une saveur plus profonde à leur bonheur, comme la nuit donne plus d'intensité au parfum de certaines

fleurs ; mais, dans la nouvelle phase où ils entraient, le plus vif désir de Lydia était qu'ils ne fussent plus exposés de cette façon anormale à l'action mutuelle de leurs pensées.

Elle frémit pourtant lorsque la masse illuminée de l'élégant hôtel anglo-américain dressa sur la rive, devant le bateau qui avançait, tout ce qu'il représentait d'ordre social, – liste des voyageurs, services religieux, et douce inquisition de la table d'hôte. – Le fait seul que, dans quelques minutes, elle figurerait sur le registre de l'hôtel sous le nom de Mrs. Gannett semblait affaiblir le ressort de sa résistance.

Ils avaient eu l'intention de ne passer là qu'une seule nuit, en route pour un village perché parmi les glaciers du Mont Rose ; mais, dès son premier pas dans la lumière publique de la salle à manger, Lydia éprouva le soulagement d'être perdue dans une foule, de ne plus être, pour un moment du moins, le point de mire de Gannett ; et sur le visage de celui-ci elle saisit le reflet de son propre sentiment.

Après le dîner, lorsqu'elle remonta chez elle,

Gannett entra par hasard dans le fumoir ; une ou deux heures plus tard, assise dans l'obscurité de la fenêtre, elle entendit en bas le son de sa voix et le vit arpenter la terrasse avec un autre fumeur à son côté. Quand il remonta, il lui dit qu'il avait causé avec le chapelain de l'hôtel, – un très brave homme.

– Quel monde en miniature que ces hôtels ! La plupart des gens vivent là tout l'été, puis ils émigrent en Italie ou sur la Riviera. Les Anglais sont les seuls qui sachent mener avec dignité ce genre de vie. Ces vieilles dames à voix douce, drapées dans leurs châles du Shetland, emportent avec elles, pour ainsi dire, l'Empire britannique. *Civis Romanus sum*. Ce serait une curieuse étude... il y aurait peut-être là de bons éléments pour moi.

Il était debout devant elle, avec ce regard vif et préoccupé du romancier sur la piste d'un sujet. Et ce fut pour elle un nouveau soulagement, mêlé de quelque chagrin, de constater que, pour la première fois depuis qu'il étaient ensemble, il s'apercevait à peine de sa présence.

– Pensez-vous pouvoir écrire ici ?

– Ici ? Je n'en sais rien, dit-il en baissant les yeux. Après être resté si longtemps loin de tout, les premières impressions sont nécessairement très fortes. Je vois déjà une douzaine de filons à suivre...

Il s'arrêta, un peu embarrassé.

– Alors il faut les suivre. Nous resterons, dit-elle avec une résolution subite.

– Rester ici ?

Il la regarda, tout étonné ; puis il marcha vers la fenêtre et ses yeux plongèrent dans la nuit paisible du jardin.

– Pourquoi pas ? fit-elle, sur un ton d'irritation voilée.

– Cet endroit est plein de vieilles chattes qui potinent avec le chapelain. Seriez-vous bien aise ?... Naturellement, ce serait autre chose, si...

Elle flamba :

– Que voulez-vous que cela me fasse ? Cela ne les regarde pas.

– Non, bien entendu ; mais vous n’arriverez pas à le leur faire admettre !

– Elles peuvent penser ce qu’elles voudront.

Gannett la regarda, hésitant :

– C’est à vous de décider.

– Nous resterons, dit-elle encore.

Gannett, avant qu’ils se fussent rencontrés, s’était fait un nom comme auteur de nouvelles et d’un roman qui avait eu l’honneur d’être largement discuté. Les critiques avaient déclaré qu’il « promettait » beaucoup, et Lydia s’accusait maintenant d’avoir trop longtemps interrompu l’accomplissement de ces promesses. Au début, – et n’y avait-il pas là une particulière ironie ? – il lui avait maintes fois juré que ses facultés latentes n’atteindraient leur plein développement qu’auprès d’elle : cette assurance avait presque donné à la conduite de Lydia la dignité d’une vocation : il y avait eu des moments où elle s’était sentie incapable d’assumer devant la postérité la responsabilité de borner sa carrière. Et cependant il n’avait pas écrit une ligne depuis

qu'ils étaient ensemble : son premier désir d'écrire avait jailli au contact repris avec le monde. S'était-il donc trompé ? Le choix le plus intelligent a-t-il des effets plus désastreux que les aveugles combinaisons du hasard ? Ou bien y avait-il, pour elle, une réponse encore plus humiliante à ses perplexités ? Cette soudaine impulsion d'activité coïncidait trop exactement avec le désir qu'elle-même éprouvait de se soustraire à l'observation de Gannett : elle se demandait s'il ne recherchait pas, lui aussi, un refuge contre d'intolérables problèmes.

— Il faut vous mettre au travail demain ! s'écria-t-elle, et elle dissimula le tremblement de sa voix dans un rire, en ajoutant : — Je me demande s'il y a de l'encre dans l'encrier ?

* * *

Sans compter le reste, à l'Hôtel Bellosguardo, comme disait la vieille Miss Pinsent, on avait « un certain ton ». C'est à Lady Susan Condit

qu'on devait cet inestimable bienfait : dans l'opinion de Miss Pinsent il venait même avant les terrains de tennis et le chapelain attaché à l'établissement. La visite annuelle de Lady Susan faisait de l'hôtel ce qu'il était. Miss Pinsent aurait été la dernière personne à déprécier un tel privilège :

– C'est si important, ma chère, disait-elle à Lydia, qu'il y ait quelqu'un pour donner le ton à la petite famille que nous formons ici. Et personne n'est plus à même de le donner que Lady Susan, fille d'un grand seigneur, et douée d'un caractère si résolu ! Tenez, la chère Mrs. Ainger, qui devrait remplir ce rôle, vous savez, en l'absence de Lady Susan, refuse absolument de se déclarer. (Miss Pinsent eut un reniflement de dérision.) C'est la nièce d'un évêque, ma chère : eh bien ! je l'ai vue, de mes yeux vue, céder sa place à table à je ne sais quels Américains du Sud, pour leur faire plaisir, et devant nous tous... Un tel manque de dignité ! Lady Susan lui a dit son fait, du reste, ensuite.

Miss Pinsent jeta un coup d'œil sur le lac et

rajusta ses frisons dorés.

– Mais je ne nie pas, bien entendu, continua-t-elle, que l'attitude de Lady Susan ne soit parfois difficile à imiter pour nous autres. M. Grossart, notre excellent propriétaire, en souffre de temps en temps : il nous l'a dit en confidence, à Mrs. Ainger et à moi. Il est naturel, après tout, que le pauvre homme veuille remplir son hôtel, n'est-ce pas ? Et Lady Susan est tellement difficile pour les nouveaux venus ! On pourrait même dire qu'elle les condamne d'avance, par principe. Et cependant elle a eu des avertissements : elle a été tout près de commettre une effroyable erreur avec la duchesse de Levens, qui se teignait les cheveux, jurait et fumait.

Miss Pinsent reprit son tricot en soupirant :

– Il y a, bien entendu, des exceptions. Elle a eu tout de suite de la sympathie pour vous et pour M. Gannett : ç'a été remarquable, oui vraiment... Oh ! je ne veux pas dire que l'un ou l'autre... non, bien entendu ! C'était parfaitement naturel : tout le monde vous a trouvés si charmants, si intéressants, dès le premier jour !... Nous savions,

d'abord, que M. Gannett était un lettré, par les revues que vous receviez ; mais vous comprenez ce que je veux dire : Lady Susan... je ne veux pas dire, comme Mrs. Ainger, qu'elle a tellement de préjugés contre les nouveaux venus, mais elle est tellement disposée à *ne pas* les aimer que nous avons tous été surpris de la voir vous accueillir ainsi, je l'avoue.

Miss Pinsent lança un coup d'œil significatif par la longue allée de lauriers-tins. De l'autre bout, un homme et une femme venaient vers Lydia et vers elle.

– Dans le cas de ce couple-ci, c'est tout différent, j'en conviens. Ces gens-là ont contre eux les apparences ; mais, comme dit Mrs. Ainger, on ne peut rien affirmer de positif.

– Elle est très belle, hasarda Lydia en tournant les yeux vers la femme qui, sous le dôme d'une ombrelle éclatante, montrait la taille exemplaire et le teint merveilleux d'une chromo de Christmas.

– C'est le pis de son affaire : elle est trop belle.

– Après tout, ce n'est pas sa faute.

– Il y a des femmes qui s'arrangent pour ne pas l'être ! fit Miss Pinsent d'un ton sceptique.

– Mais ne trouvez-vous pas Lady Susan un peu injuste, étant donné que l'on ne sait rien d'eux ?

– Mais, ma chère, c'est justement ce qu'il y a contre eux : c'est infiniment plus fâcheux que n'importe quel renseignement précis.

Lydia songea qu'en effet, dans le cas de la belle Mrs. Linton, cela pourrait bien être vrai.

– Je me demande pourquoi ils sont venus ici ? dit-elle d'un ton rêveur.

– Cela aussi est contre eux. C'est toujours mauvais signe quand des gens voyants viennent dans un endroit tranquille. Et ils ont amené des fourgons entiers de caisses : sa femme de chambre a dit à Mrs. Ainger qu'ils avaient l'intention de rester un temps indéfini.

– Et Lady Susan lui a vraiment tourné le dos dans le hall ?

– Ma chère, elle a dit qu'elle le faisait pour le

salut commun : à cela il n'y a pas de réplique ! Mais ce pauvre Grossart est sens dessus dessous. Les Linton ont pris, vous le savez, l'appartement le plus cher, le salon en damas jaune qui est au-dessus de la voûte, et ils boivent du champagne à tous les repas.

Elles se turent tandis que passaient près d'elles M. et Mrs. Linton, celle-ci avec un front orageux et le menton provocant, celui-là jeune, blond, avec la tête basse de l'enfant qui résiste et que sa bonne tire derrière elle.

– Qu'est-ce que votre mari pense d'eux, ma chère ? murmura Miss Pinsent.

Lydia se baissa pour cueillir une violette dans la bordure.

– Il ne me l'a pas dit.

– Trouverait-il bon que vous leur adressiez la parole ? Je sais combien les Américaines comme il faut sont difficiles. Je suis persuadée que votre façon d'agir aurait de l'importance, et même du poids auprès de Lady Susan.

– Chère Miss Pinsent, vous me flattez !

Lydia se leva et ramassa son livre et son ombrelle.

– Enfin, si l'on vous demande votre opinion, si Lady Susan vous la demande, il me semble que vous ferez bien de préparer votre réponse ! lui jeta Miss Pinsent comme elle s'éloignait.

III

Lady Susan ne modifia pas sa manière d'être. Elle ignore les Linton, et sa petite famille, pour employer l'expression de Miss Pinsent, suivit son exemple. Mrs. Ainger elle-même convint que c'était obligatoire : si Lady Susan devait aux autres de ne pas adresser la parole aux Linton, les autres devaient à Lady Susan de la soutenir. On trouva généralement commode, à l'Hôtel Bellosguardo, d'adopter ce raisonnement.

Quel que fût l'effet de cette action combinée sur les Linton, ce ne fut pas du moins de les chasser.

M. Grossard, après quelques jours d'incertitude, eut la joie de les voir s'installer dans son appartement de gala avec tout un appareil de palmiers et de coussins qui annonçait un long séjour ; et ils continuèrent à faire une satisfaisante consommation de champagne. Mrs. Linton promenait ses toilettes de Doucet à travers le jardin avec le même air de défi, tandis que son mari, fumant d'innombrables cigarettes, se traînait, d'un air abattu, dans son sillage ; mais ni l'un ni l'autre, après leur première rencontre avec Lady Susan, n'avait tenté aucunement de faire des connaissances. Ils ignoraient simplement ceux qui les ignoraient. Miss Pinsent le faisait observer avec un peu de rancune : ils se comportaient exactement comme si l'hôtel eût été vide.

Lydia fut donc désagréablement surprise quand, levant les yeux, un jour qu'elle était assise dans le jardin, elle découvrit que l'ombre soudain projetée sur son livre était celle de l'énigmatique Mrs. Linton.

– J'ai à vous parler, dit celle-ci de la belle voix

chaude, mais un peu brusque, qui s'accordait si bien avec sa toilette et son teint.

Lydia tressaillit. Elle, certainement, n'éprouvait pas le besoin de parler à Mrs. Linton.

– Puis-je m'asseoir là ? continua l'autre, fixant ses yeux outrageusement peints sur le visage de Lydia, ou bien avez-vous peur d'être vue avec moi ?

– Peur ? (Lydia rougit). Asseyez-vous, je vous en prie. Qu'avez-vous à me dire ?

Mrs. Linton, avec un sourire, approcha une chaise, et croisa l'une sur l'autre ses chevilles chaussées de bas à jour.

– Je désirerais savoir ce que mon mari a dit au vôtre hier soir.

Lydia pâlit.

– « Mon mari... au vôtre ? », reprit-elle avec hésitation.

– Ne savez-vous pas qu'ils se sont enfermés ensemble, pendant des heures, dans le fumoir, après que vous êtes remontée ? Mon époux ne s'est couché qu'à deux heures, et même alors je

n'ai pas pu tirer de lui un seul mot. Quand il veut être insupportable, il n'a pas son pareil. (Les dents et les yeux de Mrs. Linton jetèrent à Lydia un éclair persuasif). Ne me direz-vous pas ce qu'ils ont raconté ? Je sens que je peux avoir confiance en vous : vous avez l'air si aimable !... Ce que j'en fais, du reste, c'est pour son bien. Le pauvre garçon est si bête !... j'ai peur qu'il ne se soit fourré dans quelque pétrin ! Si seulement il voulait écouter sa bonne vieille femme !... Mais ils lui écrivent sans cesse et l'excitent contre moi. Et je n'ai personne autre à qui m'adresser. (Elle posa la main sur la main de Lydia, avec tout un cliquetis de bracelets.) Vous m'aidez, n'est-ce pas ?

Lydia se recula, intimidée par son ardeur souriante.

– Je suis désolée, mais je crains de ne pas comprendre... Mon mari ne m'a pas parlé de... du vôtre.

Les noirs sourcils de Mrs. Linton se froncèrent :

– Est-ce bien vrai ?

Lydia se leva.

– Oh ! je vous en prie, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Il ne faut pas me ramasser comme ça... Ne voyez-vous pas que je suis bouleversée ?

Lydia s'aperçut qu'en effet, au-dessous de ses yeux radoucis, sa jolie bouche tremblait.

– Je n'ai plus ma tête, gémit la belle créature en s'écroulant sur son siège.

– Je suis désolée, répéta Lydia, s'efforçant de prendre un ton aimable, mais comment puis-je vous aider ?

Mrs. Linton releva le front, vivement :

– En découvrant... allons, soyez bonne !...

– En découvrant quoi ?

– Ce que Trevenna lui a dit.

– Trevenna ? répéta Lydia, effarée.

Mrs. Linton mit sa main sur sa bouche :

– Oh ! Seigneur ! voilà que j'ai lâché ça ! Que je suis bête ! Mais je croyais que vous saviez ; je croyais que tout le monde savait. (Elle essuya ses yeux et se redressa.) Ne saviez-vous pas que c'est

Lord Trevenna ? Moi, je suis Mrs. Cope.

Lydia reconnut les noms. Ils avaient figuré dans un enlèvement sensationnel, qui avait ému le tout-Londres élégant, six mois auparavant.

– Maintenant que vous voyez ce qu’il en est... vous comprenez, n’est-ce pas ? continua Mrs. Cope sur un ton suppliant. Oui, je savais bien que vous comprendriez ; c’est pourquoi je suis venue à vous... Je suppose que lui, il a eu le même sentiment à l’égard de votre mari : il n’a parlé à personne autre, ici. Son visage redevint anxieux. Il est horriblement timide, en général : il dit qu’il souffre de notre situation... comme si ce n’était pas à moi d’en souffrir !... Mais quand il est en veine de bavardage, on ne peut pas savoir ce qu’il racontera. Je sens qu’il a ruminé quelque chose, ces jours-ci, et il faut que je découvre quoi... il le faut, dans son intérêt. Je lui dis toujours que je ne pense qu’à son intérêt ; si seulement il avait confiance en moi !... Mais il a été si drôle, ces jours-ci !... Je ne sais pas ce qu’il peut comploter... Vous m’aidez, n’est-ce pas, ma chère ?

Lydia, qui était restée debout, se détourna, mal à son aise :

– Si vous prétendez que je découvre ce que Lord Trevenna a dit à mon mari, je crains fort que ce ne soit impossible.

– Pourquoi impossible ?

– Parce que je présume qu’il l’aura dit en confidence.

Mrs. Cope la regarda, incrédule :

– Eh bien ! qu’est-ce que cela fait ? Votre mari a l’air si gentil !... il est clair pour tout le monde qu’il est très épris de vous. Qu’est-ce qui vous empêche de lui tirer les vers du nez ?

Lydia rougit jusqu’aux oreilles.

– Je ne suis pas une espionne ! s’écria-t-elle.

Mrs. Cope sursauta :

– Une espionne ! une espionne !... pouvez-vous employer un mot pareil ?... Mais non, ce n’est pas ce que je voulais dire ! Ne vous fâchez pas : je suis si malheureuse ! (Elle essaya d’inflexions plus douces.) Appelez-vous une

espionne la femme qui en aide une autre ? J'ai tant besoin d'aide ! Je suis au bout de mon rouleau avec Trevenna. C'est un tel enfant !... un bébé, vous savez... il n'a que vingt-deux ans. (Elle baissa ses paupières soulignées.) Il est plus jeune que moi, pensez donc ! de quelques mois plus jeune. Je lui répète qu'il devrait m'écouter comme si j'étais sa mère : est-ce que ce n'est pas vrai ? Mais il ne veut pas, il ne veut pas ! Il a toute sa famille sur le dos, voyez-vous : oh ! je vois bien leur jeu ! Ils tâchent de nous séparer avant que j'aie obtenu mon divorce : voilà où ils veulent en venir. Au début, il ne voulait pas les écouter : il me jetait leurs lettres pour que je les lise ; mais maintenant il les lit lui-même, et j'ai idée qu'il y répond : il est toujours enfermé dans sa chambre, à écrire. Si je connaissais seulement son plan, je pourrais l'arrêter court : c'est un tel nigaud ! Mais il est aussi très dissimulé : il y a des moments où je ne le comprends plus... Mais je sais qu'il a tout dit à votre mari : je l'ai vu hier soir, au premier coup d'œil. Et il faut que je découvre... il faut que vous m'aidiez. Je n'ai personne autre à qui m'adresser !

Elle saisit la main de Lydia et la pressa frénétiquement :

– Dites que vous m'aidez, vous et votre mari, dites-le !

Lydia tâcha de se dégager.

– Ce que vous demandez est impossible ; vous devez bien le voir. Personne ne peut s'immiscer dans cette affaire-là.

L'étreinte de Mrs. Cope se resserra encore :

– Vous ne voulez pas ? vous ne voulez pas ?

– Certainement non. Lâchez-moi, je vous prie.

Mrs. Cope la lâcha, en éclatant de rire.

– Oh ! vous pouvez aller, parbleu ! je ne vous retiendrai pas de force !... Irez-vous de ce pas dire à Lady Susan Condit que nous faisons la paire ?... ou bien voulez-vous que je me charge de l'éclairer ?

Lydia restait immobile, au milieu de l'allée, ne voyant plus son adversaire qu'à travers une brume d'épouvante. Mrs. Cope riait toujours :

– Vous savez, ma chère, je ne suis pas

méchante ; mais vous en exigez un peu plus qu'il ne faut en demander à une créature en chair et en os !... C'est impossible, c'est impossible ?... Il faut que je vous lâche, oui !... Vous êtes trop comme il faut pour vous mêler de mes affaires, n'est-ce pas ? Mais, petite bête, la première fois que je vous ai vue, j'ai compris que vous et moi nous étions toutes les deux à fourrer dans le même sac : voilà pourquoi je me suis adressée à vous.

Elle fit un pas et son sourire se dilatait en approchant de Lydia comme une lampe à travers le brouillard.

– Vous avez le choix, vous savez : je joue toujours franc jeu. Si vous le dites vous-même, je promets de me taire... Eh bien ! qu'est-ce que vous décidez ?

Lydia, machinalement, avait commencé de s'éloigner, pour échapper à cette furieuse rafale de paroles. Mais, à cette sommation, elle se retourna et vint se rasseoir :

– Allez, dit-elle simplement, je reste ici.

IV

Elle demeura là longtemps, comme hypnotisée, à contempler, non le présent de Mrs. Cope, mais son propre passé. Gannett, de bonne heure, ce matin-là, était parti pour une longue promenade : il avait pris l'habitude de vagabonder ainsi dans la montagne avec divers compagnons d'hôtel ; mais eût-il été à sa portée, Lydia ne serait pas allée le trouver maintenant : elle avait trop à faire avec elle-même, d'abord. Elle reconnaissait avec surprise à quel point, dans ces derniers mois, elle avait perdu l'habitude de l'examen de conscience. Depuis leur arrivée à l'Hôtel Bellosguardo, elle et Gannett s'étaient tacitement évités eux-mêmes comme ils s'évitaient l'un l'autre.

Elle fut rappelée à elle-même par le sifflet du bateau de trois heures qui approchait du débarcadère : le débarcadère était à deux pas de la grille. — Trois heures ! Gannett serait bientôt de retour : il lui avait dit de l'attendre avant quatre

heures. Elle se leva brusquement, se détourna de l'hôtel, de cette façade inquisitive. Elle n'avait pas encore le courage de voir Gannett, de rentrer. Elle se glissa dans une des allées couvertes, puis s'engagea dans un sentier qui menait à la montagne...

Il faisait nuit quand elle ouvrit la porte de leur salon. Gannett était assis sur le rebord de la fenêtre, fumant une cigarette. La cigarette, maintenant, était sa grande ressource : il n'avait pas écrit une ligne durant les deux mois qu'ils venaient de passer à l'Hôtel Bellosguardo. Sous ce rapport, ce n'était décidément pas le milieu rêvé !

À son entrée, il se leva :

– Où étiez-vous donc ? Je commençais à m'inquiéter.

Elle s'assit sur une chaise, près de la porte.

– Dans la montagne, dit-elle, sur un ton de lassitude.

– Seule ?

– Oui.

Il jeta sa cigarette : la voix avait sonné de telle sorte qu'il éprouvait le besoin de voir la figure.

– Allumons-nous ? suggéra-t-il.

Comme Lydia ne répondait pas, il souleva le globe de la lampe et mit une allumette contre la mèche. Puis il la regarda :

– Qu'y a-t-il ? Vous semblez éteinte.

Elle s'assit et parcourut d'un œil vague le petit salon où la pâle lueur de la lampe permettait à peine de deviner les lignes du mobilier, le bureau couvert de livres et de papiers, les gerbes de jasmin et de roses-thé qui se fanaient sur la cheminée. « Comme tout cela est devenu cher et familier ! » pensa-t-elle.

– Lydia, qu'y-a-t-il ? répéta Gannett.

Elle s'éloigna de lui, tâta les épingles de son chapeau et s'écarta pour poser sur la table chapeau et ombrelle. Tout à coup elle dit :

– Cette femme m'a parlé.

Gannett ouvrit de grands yeux :

– Cette femme ?... Quelle femme ?

– Mrs. Linton... ou plutôt Mrs. Cope.

Il eut un geste d'ennui, mais elle vit clairement qu'il ne saisissait pas toute l'importance de ses paroles.

– Diable ! Elle vous a dit ?...

– Elle m'a tout dit.

Gannett la regarda anxieusement :

– Quelle impudence ! Je suis navré, ma chérie, que vous ayez été exposée à pareille chose.

– Exposée !

Lydia se mit à rire.

Le front de Gannett se rembrunit et ils détournèrent les yeux l'un de l'autre.

– Savez-vous pourquoi elle m'a tout raconté ? Pour la meilleure des raisons. Parce qu'à première vue elle a deviné que nous étions toutes les deux à fourrer dans le même sac.

– Lydia !

– Il était donc tout naturel que, dans son

embarras, elle eût recours à moi.

– Quel embarras ?

– Elle a lieu de croire, paraît-il, que la famille de Lord Trevenna cherche à le faire rompre avant qu'elle ait obtenu son divorce...

– Alors ?

– Elle s'est imaginée qu'il vous avait consulté hier soir sur le meilleur moyen de se débarrasser d'elle.

Gannett se leva, furieux :

– Eh bien ! en quoi toute cette sale affaire vous regarde-t-elle ? Pourquoi cette femme est-elle allée vous trouver ?

– Vous ne le voyez pas ? C'est pourtant bien simple : je devais vous soutirer le secret de Lord Trevenna.

– Pour l'obliger, elle ?

– Oui ; ou bien, si je ne voulais pas l'obliger, pour me préserver, moi.

– Pour vous préserver, vous ? Et de qui ?

– D'elle, qui pourrait dire à tout le monde,

dans l'hôtel, que nous sommes toutes les deux à fourrer dans le même sac.

– Elle vous en a menacée ?

– Elle m'a laissé le choix de le dire moi-même ou le laisser dire par elle.

– La gueuse !

Il y eut un long silence. Lydia s'était assise sur le canapé, hors du cercle de la lampe ; Gannett s'appuyait contre la fenêtre.

– Quand cela s'est-il passé ? Je veux dire : à quelle heure ?

Elle lui jeta un regard vague :

– Je ne sais pas... après le déjeuner, je crois. Oui, je me rappelle, c'était vers trois heures.

Gannett revint au milieu de la pièce, et, comme il approchait de la lumière, Lydia vit que son front s'était éclairci.

– Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-elle.

– Parce que, au moment où je suis rentré, vers trois heures et demie, on distribuait le courrier, et Mrs. Cope attendait, comme d'habitude, pour

fondre sur ses lettres : vous savez qu'elle guette toujours le facteur. Comme elle était tout près de moi, je n'ai pu m'empêcher de voir une grande enveloppe, d'aspect officiel, qu'on lui remettait. Elle la déchira, jeta un coup d'œil sur le contenu et fila en coup de vent pour remonter chez elle, tandis que le gérant lui criait qu'elle avait oublié toutes ses autres lettres. Je ne crois pas qu'elle ait un moment repensé à vous après que ce papier fut dans ses mains.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle était trop affairée. J'étais à la fenêtre, vous guettant, lorsque le bateau de cinq heures est parti ; et, devinez qui j'ai vu monter à bord, avec armes et bagages, domestique, femme de chambre, sacs de voyage et caniche ? Mrs. Cope et Trevenna. Juste une heure et demie pour tout emballer !... Et il fallait la voir quand ils sont partis ! Elle était radieuse, serrant la main à tout le monde, agitant son mouchoir du haut du pont, distribuant des saluts et des sourires comme une impératrice... Si jamais femme a reçu à point nommé ce qu'elle désirait, c'est bien celle-là. Je

parie qu'avant une semaine elle sera Lady Trevenna.

– Vous croyez qu'elle a son divorce ?

– J'en suis sûr. Et elle doit en avoir reçu précisément la nouvelle après sa conversation avec vous.

Lydia garda le silence.

À la fin, elle dit avec une espèce de gêne :

– Elle était furieuse quand elle m'a quittée. Il ne fallait pas beaucoup de temps pour parler à Lady Susan Condit.

– Elle n'a pas parlé à Lady Susan Condit.

– Comment le savez-vous ?

– Parce qu'en descendant, il y a une demi-heure, j'ai rencontré Lady Susan...

Il se tut, avec un demi-sourire.

– Eh bien ?...

– Et elle s'est arrêtée pour me demander si je pensais que vous consentiriez à être patronnesse d'un concert de charité qu'elle organise.

Malgré eux, ils éclatèrent de rire. Le rire de Lydia finit par des sanglots et elle tomba sur un fauteuil, la figure cachée dans ses mains. Gannett se pencha sur elle et s'efforça de dégager son visage.

– La vilaine femme ! dit-il. J'aurais dû vous prévenir de vous tenir à distance ; je ne me pardonne pas d'y avoir manqué !... Il m'avait parlé sous le sceau du secret ; et je n'aurais jamais imaginé... Enfin, tout cela est fini.

Lydia leva la tête :

– Pas pour moi ; ce n'est que le commencement.

– Que voulez-vous dire ?

Elle l'écarta doucement et se dirigea vers la fenêtre. Là, tournée vers l'obscurité du lac, elle continua :

– C'est que, voyez-vous, cela pourrait arriver encore, à tout moment.

– Quoi ?

– Cela... ce risque d'être découverts. Et nous pourrions difficilement compter, une autre fois,

sur une aussi heureuse combinaison de hasards.

Il s'assit en gémissant.

Elle, obstinément tournée vers la nuit, reprit alors :

– Je désire que vous alliez tout dire à Lady Susan... et aux autres...

Gannett, qui marchait vers elle, s'arrêta :

– Pourquoi ? dit-il enfin, avec moins de surprise dans la voix qu'elle ne s'y attendait.

– Parce que je me suis conduite basement, abominablement, depuis que nous sommes ici, laissant croire à ces gens que nous étions mariés... mentant, pour ainsi dire, chaque fois que je respirais...

– Oui, c'est ce que j'ai senti aussi ! s'écria Gannett avec une énergie soudaine.

Ces mots secouèrent Lydia comme une tempête : il lui sembla que toutes ses pensées tombaient autour d'elle en ruines.

– Vous aussi vous avez senti cela ?

– Oui, certes ! répondit-il, d'une voix basse et

véhémente. Me croyez-vous donc mieux fait que vous pour le rôle de lâche que nous jouons ? C'est une infamie.

Il retomba sur le bras d'un fauteuil et tous deux se regardèrent comme des aveugles qui tout à coup voient clair.

– Mais cependant vous vous êtes plu ici ? dit-elle avec hésitation.

– Oh ! oui, je me suis plu, ici. (Il se mit à marcher avec impatience.) Vous aussi, n'est-ce pas ?

– Oui, s'écria-t-elle, c'est ce qu'il y a de pis... c'est ce que je ne puis supporter. Je croyais rester pour vous... parce que vous pensiez pouvoir écrire ici, et peut-être, au début, était-ce vraiment la raison. Mais ensuite, c'est pour moi que j'ai voulu rester ici : je m'y suis plu. (Elle éclata de rire.) Oh ! voyez-vous l'amère dérision de la chose ? Ces gens, les prototypes mêmes des gens assommants dont vous m'aviez éloignée, avec les mêmes œillères, la même moralité qui consiste à ne pas marcher sur les gazons, les mêmes petites vertus circonspectes et les mêmes petits vices

poltrons, eh bien ! je me suis cramponnée à eux, j'en ai fait mes délices, j'ai fait de mon mieux pour leur plaire. J'ai flagorné Lady Susan, j'ai potiné avec Miss Pinsent, j'ai été bégueule avec Mrs. Ainger. La respectabilité ! C'était la chose du monde qui, j'en étais persuadée, m'était la plus indifférente... et voilà qu'elle m'est devenue si précieuse que je l'ai volée parce que je ne pouvais plus l'avoir autrement.

Elle traversa la pièce, revint près de Gannett et se mit à rire de nouveau :

– Moi qui me croyais si ennemie du convenu ! On dirait que je suis née un porte-cartes à la main. Il fallait me voir avec cette pauvre femme dans le jardin. Elle est venue, la malheureuse, me demander aide parce que, d'après elle, ayant « péché », comme ils disent, je devais avoir quelque pitié de celles qui ont succombé aux mêmes tentations. Eh bien, non ! Elle ne me connaissait pas. Lady Susan aurait été plus compatissante, parce que Lady Susan n'aurait pas eu peur. J'ai détesté cette femme ; je n'ai eu qu'une seule idée : ne pas être vue avec elle. Je

l'aurais tuée, pour avoir deviné mon secret ! La seule chose qui m'importait, à ce moment, c'était ma position auprès de Lady Susan.

Gannett ne disait rien. – Et vous ?... vous l'avez senti aussi ! continua-t-elle d'un ton amer. Vous avez été tout aussi heureux que moi de vous trouver avec ces gens-là ; vous avez laissé le chapelain vous parler pendant des heures religion et morale. Lorsqu'on vous a prié de faire la quête au temple, je vous guettais : vous aviez envie d'accepter.

Elle vint tout contre lui, appuya la main sur son bras :

– Savez-vous que je commence à voir à quoi sert le mariage ? À tenir les gens à l'écart l'un de l'autre. Je me dis quelquefois que deux êtres qui s'aiment ne peuvent être sauvés de la folie que par tout ce qui vient se mettre entre eux, enfants, devoirs, visites, corvées, relations, tout ce qui protège l'un contre l'autre les gens mariés. Nous avons vécu dans une intimité trop étroite : voilà notre péché. Nous avons vu nos âmes à nu.

Elle retomba sur le canapé, la tête dans ses

mains.

Gannett restait debout devant elle, perplexe : il lui semblait qu'elle était entraînée par quelque implacable courant tandis qu'il demeurerait inutile sur la rive.

Enfin il parla :

– Lydia, ne me dites pas que je suis stupide... mais ne voyez-vous pas vous-même que cela ne peut continuer ainsi ?

– Oui, je le vois bien, fit-elle sans lever la tête, Le visage de Gannett s'éclaira.

– Alors nous partirons demain.

– Nous partirons ?... pour aller où ?

– À Paris, nous marier.

Elle resta longtemps sans répondre ; puis elle dit lentement :

– Consentirait-on à nous recevoir ici, si nous étions mariés ?

– Nous recevoir ici ?

– Je veux dire Lady Susan... et les autres.

– Nous recevoir ?... Mais oui, naturellement !

– Pas s'ils savaient... à moins qu'ils ne fissent semblant de ne pas savoir.

Il eut un geste d'impatience.

– Nous ne reviendrons pas ici, certainement ; et les autres n'ont pas besoin de savoir... personne n'a besoin de savoir.

Elle soupira.

– Alors ce n'est qu'une autre forme de tromperie, et plus méprisable encore. Est-ce que vous ne le voyez pas ?

– Je vois que nous ne devons pas de comptes à Lady Susan ni à ses pareilles !

– Alors pourquoi avez-vous honte de ce que nous faisons ici ?

– Parce que j'en ai assez de faire comme si vous étiez ma femme quand vous ne l'êtes pas... quand vous ne voulez pas l'être.

Elle le regarda tristement :

– Si j'étais votre femme, il vous faudrait continuer... Il vous faudrait faire comme si je

n'avais jamais été... autre chose. Et nos amis seraient forcés de faire comme s'ils vous croyaient.

Gannett arracha le gland du canapé, le jeta violemment par terre.

– Vous êtes impossible, gémit-il.

– Ce n'est pas moi... c'est de vivre ensemble qui est impossible pour nous. Je veux seulement vous montrer que le mariage n'y ferait rien.

– Qu'est-ce qui pourrait y faire quelque chose, alors ?

Elle releva la tête :

– Que je vous quitte.

– Que vous me quittiez ?

Il restait là, sur le canapé, immobile, regardant le gland qui gisait à l'autre bout de la pièce. Enfin, poussé par quelque instinct de lui rendre la douleur qu'elle lui infligeait, il dit lentement :

– Et où iriez-vous, si vous me quittiez ?

– Oh ! s'écria-t-elle.

Aussitôt il fut à son côté :

– Lydia !... Lydia !... vous savez bien que ce n'est pas là ce que je voulais dire ! Mais vous m'avez mis hors de moi. Je ne sais plus ce que je dis. Ne pouvez-vous donc cesser de vous torturer ainsi vous-même ? C'est nous détruire tous les deux.

– C'est pourquoi il faut que je vous quitte.

– Comme vous dites cela facilement ! (Il abaissa les mains de Lydia et la contraignit de le regarder en face.) Vous êtes très scrupuleuse pour vous... et pour les autres. Mais avez-vous pensé à moi ? Vous n'avez pas le droit de me quitter, à moins que vous n'ayez cessé de m'aimer...

– C'est parce que je vous aime...

– Alors j'ai le droit d'être écouté. Si vous m'aimez, vous ne pouvez pas me quitter.

Les yeux de Lydia le défièrent :

– Pourquoi pas ?

Il lâcha ses mains et se leva.

– Vous le pourriez ? dit-il tristement.

Il était tard, la lueur de la lampe vacilla et

s'éteignit. Lydia se mit debout avec un frisson et se dirigea vers sa chambre.

V

Au petit jour, un bruit qui se faisait dans la chambre de Lydia réveilla Gannett d'un sommeil inquiet. Il se mit sur son séant, il écouta : elle remuait doucement, comme si elle eût craint de le déranger. Il l'entendit repousser une des persiennes, qui grinça ; puis il y eut un moment de silence : il pensa qu'elle attendait de savoir si le bruit l'avait réveillé.

Bientôt elle recommença de remuer. Elle avait eu, sans doute, une nuit d'insomnie et s'habillait pour aller respirer au jardin. Gannett se leva aussi ; mais, par un indéfinissable instinct, ses mouvements étaient aussi prudents que ceux de Lydia. Il se glissa vers la fenêtre, à pas de loup, et regarda par les lames de la persienne.

Il avait plu pendant la nuit ; l'aube était grise

et triste. Les montagnes, de l'autre côté du lac, emmitouflées de nuages, se réfléchissaient à sa surface comme dans un miroir terni. Dans le jardin, les oiseaux commençaient à secouer les gouttes de rosée qui pendaient aux branches des lauriers-tins immobiles.

Gannett se sentit pris d'une immense pitié. L'apparente indépendance intellectuelle de Lydia l'avait aveuglé, lui, pour un temps, sur le caractère féminin de son esprit. Il n'avait jamais songé qu'elle pût, tout comme les autres femmes, pleurer et chercher un appui : ses intuitions étaient d'une telle lucidité qu'on les prenait pour le résultat d'un raisonnement. Il voyait maintenant la cruauté qu'il avait commise en la détachant des conditions normales de la vie ; il constatait la profondeur avec laquelle Lydia avait pénétré jusqu'à la véritable cause de leur souffrance. Leur vie était impossible, comme elle avait dit ; et son pire châtement, c'était qu'elle avait rendu toute autre vie impossible pour eux. Même si son amour, à lui, avait diminué, il s'était lié à Lydia maintenant par tous les liens de la pitié et du remords ; et elle, la pauvre enfant, était

forcée de revenir à lui comme Latude à son cachot...

Un nouveau bruit le fit tressaillir : c'était la porte de Lydia qui se fermait avec précaution. Il s'approcha de la sienne, sur la pointe des pieds ; il entendit les pas de Lydia s'éloigner dans le couloir. Alors il retourna à sa fenêtre et regarda dehors.

Une ou deux minutes après, il la vit descendre les marches du porche et entrer dans le jardin. Il ne pouvait distinguer sa figure, mais il y avait dans son extérieur quelque chose qui le frappa. Elle portait un long manteau de voyage sous les plis duquel il reconnut le relief d'un sac ou d'un paquet. Il poussa un grand soupir et continua de l'observer.

Elle descendit rapidement l'allée de lauriers-tins qui menait à la grille ; puis elle s'arrêta, un moment, et parcourut des yeux la petite place ombragée. Sous les arbres, les bancs de pierre étaient vides ; elle parut puiser du courage dans la solitude qui l'entourait, car elle traversa la petite place, vers l'embarcadère du vapeur, et fit une

pause devant le guichet, au bout du quai. Maintenant elle prenait son billet. Gannett se retourna pour regarder l'heure à la pendule : le bateau serait là dans cinq minutes. Il n'avait que le temps de sauter dans ses habits et de la rejoindre...

Il ne bougea pas ; une force obscure le retint. Si, dans le tumulte de ses sentiments, une pensée surnageait, c'était qu'il devait la laisser aller si tel était son désir, à elle. La veille au soir, il avait parlé de ses droits, à lui : – quels droits ?... En fin de compte, ils étaient, lui et elle, deux êtres séparés, qui n'étaient pas fondus en un seul par le miracle de corvées, d'obligations, d'abnégations communes, mais se trouvaient liés ensemble dans une noyade de passion, où ils résistaient tout à la fois et se cramponnaient l'un à l'autre, en coulant...

Après avoir pris son billet, Lydia était restée là, un moment, les yeux errant à travers le lac, puis il la vit s'asseoir sur un des bancs, près de l'embarcadère. Lui et elle, à cette minute, guettaient le même son : le sifflet du vapeur qui

doublerait le promontoire voisin. Gannett se retourna pour regarder encore la pendule : c'était l'heure du bateau maintenant.

Où irait-elle ? Que serait sa vie après qu'elle l'aurait quitté ? Elle n'avait pas de proches parents, elle avait peu d'amis. De l'argent, elle en avait assez ; mais elle demandait tant de choses à la vie, et si complexes et tellement immatérielles ! Il se la figura marchant nu-pieds à travers un désert pierreux. Personne ne la comprendrait, personne ne la plaindrait... et lui qui la comprenait et qui la plaignait, il était impuissant à lui venir en aide...

Il vit qu'elle s'était levée de son banc et qu'elle s'était avancée vers le bord du lac. Elle resta là, regardant du côté d'où devait venir le vapeur ; puis elle retourna au guichet, sans doute pour demander la cause du retard. Ensuite elle revint vers le banc et s'y assit, la tête penchée. À quoi pensait-elle ?

Le sifflet retentit soudain : Lydia tressaillit, et Gannett fit un mouvement involontaire vers la porte. Puis il revint à son poste et continua de

l'observer : elle restait là, immobile, les yeux fixés sur la traînée de fumée qui précédait l'apparition du bateau. Enfin le petit bâtiment contourna la pointe, – un cadavre blanc sur l'eau couleur de plomb : – une minute après, haletant, il faisait machine en arrière contre le quai.

Les quelques voyageurs qui l'attendaient – deux ou trois paysans et un prêtre – étaient groupés auprès du guichet. Lydia demeurait à part, sous les arbres.

Le vapeur était maintenant à quai ; on jeta la passerelle, et les paysans montèrent avec leurs paniers de légumes, suivis du prêtre. Cependant Lydia ne bougeait toujours pas. Une cloche tinta, plaintivement ; puis ce fut un rugissement de vapeur ; quelqu'un, apparemment, avait crié à la voyageuse qu'elle serait en retard : elle s'élança, comme pour répondre à un appel. Elle s'avança d'un pas indécis ; puis, au bord du quai, elle s'arrêta. Gannett vit un matelot lui faire signe ; la cloche sonna encore et Lydia mit le pied sur la passerelle.

À mi-chemin de la courte pente qui menait au

pont, elle s'arrêta de nouveau, puis se retourna, et revint en courant au bord. On retira la passerelle, la cloche cessa de tinter et le bateau se remit en marche. Lydia, lentement, revenait vers le jardin...

En approchant de l'hôtel, elle leva furtivement les yeux : Gannett disparut de la fenêtre. Il s'assit auprès de la table : un indicateur était là, sous sa main, et, machinalement, sans savoir ce qu'il faisait, il se mit à chercher les heures des trains pour Paris...

George Washington Cable

L'écrivain américain George Washington Cable (1844-1925) est né en Louisiane, et il a laissé des *romances* historico-sentimentales mais aussi des récits où il évoque le passé des Créoles de la Louisiane. Il connut un énorme succès de son vivant, mais sombra ensuite dans l'oubli.

La nouvelle *Les vieux Créoles*, dans une traduction de Louis Fréchette, a paru dans le troisième volume des *Nouvelles soirées canadiennes*, publié à Montréal en 1884. Le récit constitue le septième chapitre de son livre *Old Creole Days*, paru en 1879.

Les vieux Créoles

Sieur George

On voit, au coeur de la Nouvelle-Orléans, une vaste construction de brique à quatre étages, qui est là depuis environ trois-quarts de siècle. Les appartements en sont loués à une classe de gens qui les occupent simplement pour ne pas se donner la peine de chercher ailleurs des quartiers meilleurs et moins dispendieux. Avec son stuc gris se détachant çà et là en larges plâtras, cette construction garde un certain air solennel de noblesse en haillons, et s'élève ou plutôt se tient à l'encoignure de deux anciennes rues, comme un vieux dandy décavé qui se donnerait des airs de chercher de l'emploi.

Sous son principal porche s'ouvrait une obscure pharmacie. Sur l'une des rues, le bazar d'une *modiste en robes et chapeaux*, et autres

petites boutiques ; sur l'autre, d'immenses portes en volige avec grillages sur les linteaux, barrées et boulonnées d'énormes ferrailles couvertes de toiles d'araignées, comme les portes d'un donjon, sont encore surmontées d'une enseigne grinçante – oubliée là par le shérif – sur laquelle on distingue à peine les mots de *vins et liqueurs*. Un coup d'oeil à travers l'une les boutiques nous montre une cour intérieure de forme carrée, sur laquelle s'entrecroisent des cordes chargées de linge mouillé, encombrée sur les côtés par des escaliers démantelés qui ont pour ainsi dire peine à sortir des décombres.

Le voisinage est depuis longtemps abandonné aux petites boutiques de cinquième ordre, dont les patrons et les patronnes arborent la séduisante devise : *Au gagne petit*. Une innombrable cohue d'enfants qui, comme par un privilège miraculeux particulier à l'endroit, ne se font jamais écraser, sont là qui obstruent les trottoirs de leurs jeux bruyants.

La maison est percée de nombreuses fenêtres où paraissent et disparaissent tour-à-tour des

femmes passablement jolies, en peignoirs d'indienne, arrosant quelques pots de fleurs ou de cactus, ou suspendant des cages de serins. Leurs maris sont employés chez les marchands de vin, percepteurs de loyers pour les agents des vieux Français de la Nouvelle-Orléans, échoués à Paris, surnuméraires aux douanes ou assistants-greffiers des palais ; car les Créoles de second rang sont très avides de ces petites fonctions.

Une corniche décrépète laisse tomber de petits morceaux de mortiers sur les passants comme un écolier en pension.

Le propriétaire est un nommé Coucou, un ancien Créole d'origine assez douteuse, qui, dans son orgueil de vieux propriétaire, regarde comme une insulte toute demande de réparation qu'on peut lui faire. Il était presque enfant lorsque son père lui laissa cet héritage, et il a vieilli, ridé et jauni, dans l'administration de cette vieille propriété, comme une momie qui s'animerait périodiquement. Il fume du *cascarilla*, s'habille en velours de coton, est toujours ponctuel comme un exécuteur de hautes oeuvres.

Dans la vénérable maison de maître Coucou, un certain vieillard avait l'habitude de venir tous les soirs pendant plusieurs années, trébuchant parmi les groupes d'enfants criards qui prenaient leurs ébats aux premiers rayons de la lune. Personne ne savait son nom, mais tous les voisins le désignaient sous le sobriquet de *Sieur George*. Il arrivait toujours chez lui en ligne droite – trop droite – ne biaisant jamais ni à droite ni à gauche, tantôt s'ouvrant un chemin avec lenteur, comme s'il faisait face à une forte brise, et tantôt trotinant vif et léger comme un chien poussé par un ouragan. Il montait l'escalier avec précaution, s'arrêtait quelquefois à mi-chemin pendant des trente ou quarante minutes, mais finissait par se rendre et entraît dans sa chambre, au second étage, tout satisfait de la retrouver là. À part ces légers symptômes d'ébriété, c'était un homme que, sur mille, vous auriez pris pour une avare. Il y a un an ou deux, il a disparu tout à coup.

Autrefois, voilà bien longtemps de cela, lorsque la vieille maison était encore neuve, un jeune homme sans autre bagage qu'une petite valise à toilette, était venu louer la chambre que

je viens de mentionner, ainsi qu'une autre qui lui était attenante. Il pensait y rester deux mois ; il y resta plus de cinquante ans. Le quartier est fashionable, disait-il ; et d'un mois à l'autre, il gardait les chambres.

Cependant au bout d'à peu près un an, il lui arriva quelque chose qui, suivant la rumeur, modifia considérablement son mode d'existence ; et depuis lors apparurent chez lui et s'accumulèrent les uns sur les autres, de façon à exciter la profonde attention de Coucou, une foule de symptômes dont la cause défia, pendant bien près d'un demi-siècle, la sagacité assez limitée du propriétaire. On parla de duel, d'ébranlement de cerveau, de perte d'héritage, et bien d'autres rumeurs aussi peu autorisées se répandirent, puis s'éteignirent, pendant que notre homme se faisait une vie de solitude, et, suivant quelques-uns commençait par-ci par-là à donner des preuves de l'habitude relâchée dont nous avons parlé plus haut. Ses voisins auraient bien continué de le fréquenter, s'il le leur avait permis, mais il ne faisait jamais de confiance à personne ; et puis en outre *les Américains* sont si

drôles ! De sorte que, ne pouvant faire autrement, tous rompirent avec lui.

Il devint si casanier que, – mais cela pouvait être par motif d'économie – il refusa même les services d'une femme de chambre, et prit l'habitude de ranger son appartement lui-même. Seulement les joyeux chanteurs qui, à cette époque, avaient coutume de donner des sérénades sous les balcons, venaient de temps à autres lui offrir les miettes de leur table, histoire de s'amuser ; mais ne pouvant découvrir son vrai nom, ils finirent par l'appeler George, à tout hasard, en y ajoutant le mot *monsieur*. Plus tard, lorsqu'il devint négligé dans sa mise, et que la mode des sérénades fut passée, les gens du peuple simplifièrent encore cette appellation en celle de Sieur George.

* * *

Plusieurs saisons s'écoulèrent. La ville changea comme un enfant qui grandit ; le monde

élégant changea de quartiers, mais George garda ses chambres. Chacun le connaissait un peu, et le saluait ; mais personne ne paraissait savoir réellement ce qu'il était, si l'on en exempté une couple ou à peu près de joyeux lurons portant l'uniforme bleu réglementaire du petit fort Saint-Charles. Souvent il revenait chez lui assez tard avec l'un d'eux à chaque bras, fredonnant tous trois sur un ton différent, et s'arrêtant tous les vingt pas pour se dire des secrets. Mais bientôt le fort fut démoli, les propriétés de l'église et de l'état se divisèrent en lots à bâtir, la ville s'étendit comme une darte, – et un jour Sieur George sortit de la vieille maison en grande uniforme !

Les Créoles du voisinage se précipitèrent nu-tête au milieu de la rue, comme s'il se fût agi d'un tremblement de terre ou d'une cheminée qui flambe.

Personne ne sait que dire, que faire ou que penser ; tout le monde est à bout de conjectures, et par conséquent pas loin d'être heureux. Cependant il y a un forgeron allemand à deux pas, et l'on se demande ce que Jacob va faire.

Jacob, qui sort de son logis, a tous les yeux fixés sur lui ; il s'approche de Monsieur, lui adresse quelques mots, lui serre la main ; puis après quelques instants de conversation, Monsieur met la main sur son épée... et Monsieur passe.

La foule entoure le forgeron ; les enfants battent des mains, sautent et se dressent avec curiosité sur la pointe des pieds : – Sieur George part pour la guerre de Mexique.

– Ah ! fait une petite fille dans la foule ; les chambres de Sieur George vont être vides ; comme c'est drôle !

Enfin, de nouvelles investigations révélèrent qu'une assez jeune personne, que plusieurs voisins avaient vue entrer dans la maison, mais qui naturellement n'avait pas été soupçonnée d'intentions si sérieuses, s'était, en compagnie d'une esclave d'un certain âge, installée dans les deux chambres ; et voilà que, par l'entrebâillement de la porte, elle tendait à l'avance le prix d'un mois de loyer. Que pouvait faire un propriétaire, sinon sourire ? Mais il restait un prétexte : les chambres pouvaient avoir

besoin de réparation.

– Non, monsieur ; voyez vous-même.

Ô bonheur ! il regarda. Tout était en ordre. Le parquet était solide. Les cloisons n'avaient que de rares crevasses soigneusement replâtrées, nul doute, par la main jalouse de Sieur George lui-même. Coucou jeta un regard inquisiteur autour des deux pièces. Tout l'ameublement était là ; et même la petite valise de Monsieur. Cette valise, il ne pouvait guère l'oublier. Un jour – il y avait quinze ans et peut-être plus – il avait mis la main sur cette valise pour aider Monsieur à ranger son appartement, et Monsieur l'avait menacé du poing en lui criant : « Lâchez cela ! » Et cependant elle était là, cette mystérieuse valise, et la servante de la jeune dame, pimpante comme un oiseau jaune venait de s'asseoir dessus. Cette valise contenait-elle un trésor ? La chose était bien possible, car Madame voulait fermer la porte, et de fait elle la ferma.

La dame était fort jolie – elle avait dû l'être plus, mais elle était encore jeune – parlait le langage de la bonne société, et gardait, dans la

pièce intérieure, sa discrète et taciturne servante mulâtre, une grande femme droite, aux regards perçants, un fameux brin de fille au dire des jeunes Créoles du voisinage.

Parmi *les Américains*, où le nouveau venu peut toujours s'attendre à recevoir la visite des voisins, la jeune dame aurait pu se faire des amis, même en se montrant aussi réservée que sieur George ; mais comme l'habitude des Créoles est tout-à-fait différente, et qu'elle ne s'ennuyait pas d'être seule, elle préféra la solitude à la société.

Le pauvre propriétaire était dans une anxiété pénible. Il ne pouvait laisser rien *de trop* se passer dans sa maison. Il surveillait les deux chambres avec soin, sans rien découvrir, si ce n'est que Madame faisait de la couture, achetait bien peu de chose à part ses cordes de harpe, et prenait un grand soin de la petite valise de Monsieur. Cet espionnage avait son bon côté pour la maîtresse et la servante, car du moment que Coucou annonçait que tout était dans l'ordre, le voisinage se tenait pour satisfait. Il n'y avait qu'une seule question à laquelle le propriétaire

obtenait une réponse de la servante :

– Madame, craignait-il, est peut-être embarrassée par des questions d’argent ?

– Non ; Mademoiselle – et elle appuyait sur le mot mademoiselle – a du bien, mais elle ne veut pas le dépenser.

Quelquefois des dames en élégants équipages venaient la visiter, – une ou deux d’entre elles paraissaient même insister vainement pour l’emmener avec elles. Mais ces visites devinrent de plus en plus rares ; jusqu’à ce qu’enfin la jeune dame et la mulâtre restèrent seules au monde. Et les années se passèrent, et avec elles la guerre du Mexique.

Les volontaires revinrent dans leurs foyers ; la paix régna de nouveau ; la ville continua à s’étendre de long en large ; mais sieur George ne revenait pas. Elle envahit la campagne comme du chiendent. Les champs, les routes, les bois où sieur George allait promener sa misanthropie, étaient tout couverts, dans le vieux *Troisième*, par de petites maisons de brique à un étage, et dans le quartier Lafayette, par de riches villas et de beaux

jardins. Les rues tranchaient comme le couteau d'un boucher les propriétés des anciens colons qui ne rêvaient guère que la ville un jour s'étendrait jusqu'à eux, – et sieur George était toujours absent.

La maison de brique à quatre étages devint vieille et laide, et les environs perdirent leur brillante activité. Théâtres, processions, magasins de nouveautés, bureaux publics, banques, hôtels, enfin tout l'esprit d'entreprise avait gagné la rue du Canal, et l'avait dépassée, suivis par les mendiants eux-mêmes. La petite valise était devenue vieille et pelée, et toujours son propriétaire se faisait attendre. La dame, que le temps usait aussi quelque peu, regardait toujours par la fenêtre à balcon dans le crépuscule du Sud, et tous les matins, la servante secouait quelque paillason usé, par dessus la rampe peu solide ; et ni l'une ni l'autre ne s'étaient encore fait ni ami ni ennemi.

Les deux chambres, pour avoir été négligées dans les commencements, avaient besoin de réparations à chaque instant, et leurs hôtes se

retiraient en conséquence tantôt dans l'une et tantôt dans l'autre ; mais la fameuse valise ne se laissait toujours qu'entrevoir. Le propriétaire, à son grand désespoir offrant toujours ses services trop tard, les femmes, que la valise fût lourde ou légère, ayant toujours eu le soin de la changer de place elles-mêmes. Coucou trouvait cela significatif.

Tard, un jour de cette saison d'hiver si rude où, à l'extatique surprise de tous les enfants de la ville, la neige avait couvert les rues jusqu'à la cheville, on entendit frapper doucement à la porte des deux chambres, qui donnait sur le corridor. La dame ouvrit, et aperçut un homme grand, maigre et grisonnant, un parfait étranger, debout derrière... Monsieur George ! Les deux hommes étaient balafrés, et leurs vêtements déchirés portaient les traces de la mauvaise saison. Sur la tête de Sieur George, un sabre mexicain avait laissé un long sillon dénudé dans ses cheveux blancs.

Le propriétaire les avait accompagnés jusqu'à la porte : c'était une magnifique occasion.

Mademoiselle les invita tous trois à entrer, et s'efforça de leur procurer un siège à chacun ; mais comme elle n'y put parvenir, sieur George traversa la chambre et alla s'asseoir, *sur la mystérieuse valise*. Cette action était si évidemment affectée, que le propriétaire ne manqua pas, dans sa sagacité, d'en faire la remarque à part soi.

Sieur George était tranquille, ou plutôt, à ce qu'il parut, tranquillisé. L'esclave se tenait près de lui, et c'est à elle qu'il adressa le peu qu'il eût à dire, laissant la dame converser avec l'autre personnage. L'étranger était un interlocuteur animé, et parut plaire à la dame ; mais s'il plut, il fut le seul. Coucou, dont la curiosité était intense, chercha un prétexte pour rester, mais n'en trouva aucun. En somme, la compagnie n'était pas pour lui précisément sympathique. La dame paraissait d'avis que Coucou n'avait aucune affaire céans ; Sieur George semblait en penser autant de son compagnon ; et les quelques mots échangés entre Mademoiselle et sieur George furent assez froids. La servante paraissait à peu près satisfaite, mais ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps

un regard inquiet sur sa maîtresse. Naturellement la visite fut courte.

Le lendemain un seul des deux visiteurs revint, mais mieux mis. Il est évident que Sieur George n'aimait pas son compagnon, mais qu'il ne pouvait s'en débarrasser. L'étranger, considérablement plus jeune que Monsieur, gesticulant d'une façon théâtrale, était un infatigable parleur en français-créole, s'excitait constamment à propos de petites choses, incapable d'en apprécier de grandes. Une fois, comme ils sortaient, Coucou – ces choses-là arrivent – était sous l'escalier. Comme ils descendaient, l'homme de haute taille parlait : « Il vaudrait mieux l'enterrer, » disait-il. Le propriétaire l'écouta, retenant son haleine, et songeant à la valise. Mais il n'entendit rien de plus.

Ils revinrent la semaine suivante.

Ils revinrent la semaine suivante.

Ils revinrent encore la semaine suivante.

Les yeux du propriétaire commencèrent à

s'ouvrir. Il devait y avoir quelque projet de mariage en voie de réalisation. Il était clair maintenant que sieur George aurait désiré ne pas être accompagné dans ses visites par l'homme de haute taille ; mais depuis qu'elles devenaient régulières et fréquentes, il était également clair que la raison pour laquelle il ne s'en débarrassait pas, c'est qu'il ne croyait pas convenable d'entrer et sortir trop souvent seul. Peut-être même n'était-ce que cette tendre passion que son compagnon lui avait conseillé d'*enterrer*. Souvent on entendait comme le bruit d'une conversation joyeuse dans la première des deux chambres, laquelle avait été transformée en salon ; et chaque semaine, comme les deux amis descendaient l'escalier, l'homme de haute taille était toujours d'une grande gaieté et empressé d'embrasser Sieur George, qui – le surnois ! pensait le propriétaire, – affectait de paraître grave, et souriait seulement avec une expression embarrassée.

– Ah ! Monsieur, vous croire vous bien fin, mais vous pas fin comme Coucou, non !

Et le petit inquisiteur hochait la tête, souriait, et secouait la tête de nouveau, comme un homme a parfaitement le droit de le faire, lorsqu'il s'aperçoit qu'il commence à déchiffrer enfin une énigme qui l'intriguait depuis vingt ans. Il devinait ce que Sieur George avait dans la tête ; il devinerait bientôt ce qu'il y avait dans sa valise.

Quelques mois s'écoulèrent rapidement, et il devint évident à tous les yeux du dedans et du dehors de l'ancienne demeure, que le petit propriétaire n'avait pas deviné trop mal ; et que, de fait, Mademoiselle était sur le point de se marier.

Une certaine après-midi de printemps qu'il pleuvait, un simple coupé de louage s'arrêta devant l'entrée principale de la vieille maison ; et après quelque peu de brouhaha, et le rassemblement d'une troupe d'enfants mouillés dans le vaste vestibule, Sieur George, enveloppé dans un pardessus nouvellement réparé, sauta par terre et monta les degrés. Un moment après, il reparut sur l'escalier, ayant à son bras Mademoiselle couronnée et voilée. Mademoiselle

était encore très belle. Sa beauté était dans tout son développement, – tout-à-fait mûre, – peut-être même un peu trop mûre, mais si peu ! Et comme elle descendait enveloppée dans l'enivrante odeur des fleurs nuptiales, elle semblait la victime enguirlandée d'un sacrifice païen. La servante, en toilette de fête, marchait par derrière.

Le propriétaire avait un devoir à remplir envers la communauté. Il arrêta la femme de chambre sur la dernière marche :

– Maîtresse à vous s'en aller pour épouser Sieur George ? Moi, content, content, content !

– Épouser Sieur George, non, monsi.

– Non ? Pas épouser Sieur George ? Mais comment ?

– Va pour épouser l'autre ?

– Diable ! le grand ?

Et les deux mains sur le front, il regarda partir le carrosse qui disparut dans la bruine. Comme il se retournait pour rentrer dans la maison, une terrible pensée le frappa : ils avaient laissé la

valise ! Il se précipita dans l'escalier, de même que sept ans auparavant, mais de même – hélas ! la porte était fermée à clef, et pas un picaillon de dû sur le loyer.

Ce soir-là, assez tard, un petit homme trapu, vêtu d'un pardessus mouillé, s'introduisit péniblement dans le vestibule humide de la maison, monta l'escalier en trébuchant, ouvrit en tâtonnant la porte des deux chambres, et se laissant tomber sur la fameuse valise, s'endormit d'un sommeil qui dura jusqu'à ce que les rayons du matin vinrent lui caresser la nuque, en filtrant à travers la fenêtre à balcon. À ce moment-là, le vieux Coucou passait devant la porte. Surpris de la trouver entr'ouverte, il la poussa tout doucement et aperçut à l'intérieur Sieur George à genoux devant la valise mystérieuse, et qui se relevait. Il était revenu prendre possession de son ancien logement.

Sieur George, pour la seconde fois, était bien changé – changé de mal en pis. Était-ce à cause de son âge, ou la conséquence de la terrible cicatrice qu'il avait au visage, de taciturne et

réservé qu'il avait été, il était devenu loquace. Lorsque par hasard il lui arrivait quelque emploi – car il n'en cherchait jamais – l'argent qu'il recevait passait à quelque chose qui le laissait sombre et cassé. Il liait volontiers connaissance avec son propriétaire, de même il est vrai qu'avec toutes les gens du voisinage, à qui il racontait ses aventures dans les prisons de Mexique et dans les villes de Cuba ; sans excepter les tribulations et les périls qu'il avait rencontrés en compagnie de l'homme de haute taille qui avait épousé Mademoiselle, et qui n'était ni mexicain ni cubain, mais pur louisianais.

– C'est lui qui m'aimait, disait-il ; pas moi ! Il m'avait pris un jour en amitié, et je n'ai jamais eu le courage de m'en débarrasser. Que Madame ait pu l'aimer, ce ne peut-être que par l'un de ces caprices qu'il est inutile pour un homme de chercher à comprendre. Il n'était pas plus fait pour elle, qu'un haillon pour une reine ; et j'aurais pu l'étrangler de mes mains, le soir qu'il me passa les siennes autour du cou pour m'apprendre à quel suicide il l'avait déterminée. Mais tous les jours on voit de jolies femmes

commettre la même folie, seulement elles n'attendent pas pour cela d'avoir trente-quatre ou trente-cinq ans. Pourquoi je n'aime pas cet homme ? Eh bien, c'est un ivrogne : voilà !

Ici, Coucou que sa connaissance imparfaite de l'anglais empêchait de tout saisir, s'éclatait de rire comme s'il voyait là le trait final de toute l'histoire.

Cependant malgré ses bavardages, Monsieur ne laissait jamais échapper un mot au sujet de ce qu'il avait été avant son départ ; et la grande énigme de la valise était toujours la même énigme, toujours de plus en plus mystérieuse.

Ainsi ces deux chambres avaient été le théâtre d'événements assez étranges, sinon réellement extraordinaires ; mais le plus étrange de tous, assurément, fut un jour l'arrivée de sieur George, pleurant à chaudes larmes et portant dans ses bras une jolie petite fille, l'enfant de l'ivrogne qu'il détestait et de la pauvre Madame morte volée, misérable et désespérée. Il prit grand soin de l'orpheline, car elle le fut bientôt. Son père fut un beau matin repêché dans le Vieux Bassin, et sieur

George constata l'identité du cadavre à la morgue de la rue Trème.

Il se passa de nourrice, – le père avait vendu au loin la servante mulâtre ; et seul, sans une âme pour l'aider, il protégea et soigna l'être frêle dans toutes les petites maladies et toutes les phases critiques de l'enfance et de l'adolescence, jusqu'à ce qu'un soir, après avoir pendant des semaines et des mois persisté à se fermer les yeux comme quelqu'un qui voudrait dormir au soleil, il finit pas s'éveiller à l'idée que sa protégée était devenue femme.

C'était un soir brumeux de novembre, aux premières fraîcheurs de l'automne. Le soleil couchant était obscurci par la fumée qui montait des prairies en flamme ; l'air était rempli de la cendre des herbes et des roseaux ; des gamins en haillons traînaient au logis des morceaux de bois de chauffage, et s'il arrivait qu'un morceau de charbon tombât d'une voiture, en face de la maison de Coucou, quelque *blanchisseuse de fin* de l'autre côté de la rue, pouvait frapper et poursuivre un enfant d'un côté de la chaussée à

l'autre pour s'emparer de ce maigre butin.

Le vieillard revint chez lui d'un pas ferme. Il monta l'escalier avec assurance et sans s'arrêter pour se reposer ; il entra chez lui tranquillement et d'un pied beaucoup plus léger qu'à l'ordinaire, et s'assit près de la fenêtre ouvrant sur le balcon rouillé.

La chambre était petite, et bien tristement différente de ce qu'elle avait été ; mais sieur George était bien changé aussi. Elle était sombre et renfermée ; les murs étaient tachés par l'humidité et le plafond décrépit laissait voir çà et là le lattis à nu. Le mobilier était pauvre et mince, laissant une place apparente à la curieuse petite valise. Le parquet était fait de larges dalles retenues par des clous, mais enflées et creusées en deux ou trois larges ondulations, comme si elles avaient dérivé assez longtemps au courant des âges pour sentir le gonflement des marées.

Cependant ce paquet était propre, le lit bien fait, la table de cyprès à sa place, et la senteur moisie des murs en partie neutralisée par un géranium s'épanouissant sur l'allège de la

fenêtre.

Sitôt que sieur George fut entré et assis, la voix d'une personne invisible, mais venant de la chambre voisine, dont il était toujours le locataire, lui demanda si c'était lui, et comme il répondit affirmativement, la voix ajouta :

– Papa George, devine qui est venu aujourd'hui.

– Coucou, pour le loyer ?

– Oui, mais il ne reviendra plus.

– Non ? Pourquoi ?

– Parce que tu ne le paieras pas.

– Comment cela ?

– Parce que j'ai payé.

– Impossible ! où as-tu pris de l'argent ?

– Tu ne devines pas ? La mère Nativité.

– Comment ? pas pour de la broderie ?

– Non ? et pourquoi pas ?... Mais oui !

Et la personne qui disait ces mots entra en riant. C'était une jeune fille de seize ans ou

environ, très belle, avec des yeux et des cheveux très noirs. On ne pouvait trouver dans toute la ville une figure et une tournure si peu en harmonie avec ce qui l'entourait. Elle s'assit aux pieds de sieur George ; et, les mains croisées sur son genou, le visage tourné vers le sien avec une expression où se confondaient l'innocence de l'enfant avec la sagesse de la femme, elle parut pour quelque temps prendre la principale part à une conversation, qui ne pouvait s'entendre du corridor extérieur.

Quel qu'eût été le sujet de cette conversation, la jeune fille se leva bientôt, se jeta dans les bras ouverts du vieillard, et l'embrassa avec effusion. Puis il se fit un silence pendant lequel les deux figures pensives et souriantes regardèrent dans la rue par dessus le vieux balcon délabré. Peu après, elle s'éloigna en disant un mot sur le changement de température, alla tout doucement introduire une allumette entre les barreaux de la grille. Sieur George se retourna du côté du feu ; la jeune fille apporta de sa chambre une chaise à coudre toute basse sur laquelle elle s'assit à ses côtés, laissant tomber sur les genoux du vieux, sa tête qu'il se

mit à caresser de sa main basanée.

Ils restèrent là, lui toujours parlant, elle écoutant, jusqu'à ce que tous les voisins fussent plongés dans le sommeil ; – tous les voisins, excepté Coucou.

Coucou, sur ses vieux jours, avait pris la constante habitude d'écouter aux portes. Ce soir-là, son oeil et son oreille durent se succéder au trou de la serrure ; car il raconte des choses qui n'étaient certainement pas dites pour le dehors. Il entendit la jeune fille sangloter, et le vieillard qui lui disait :

– Mais vous devez partir maintenant. Vous ne pouvez décemment rester avec moi, quelque en soit mon désir. Dieu seul sait comment je supporterai cette épreuve, et ce qui adviendra de vous ; mais il est votre providence à vous aussi, mon enfant, et il vous protégera. J'ai causé la mort de votre grand père. J'ai dissipé la fortune de votre pauvre mère défunte ; que ce soit le dernier tort que je vous fasse !

Puis il ajouta comme se parlant à lui-même :

– J’ai toujours agi pour le mieux !

D’après ce que Coucou pouvait en juger, le vieillard venait de raconter toute cette histoire à laquelle il faisait ainsi allusion. La jeune fille s’était laissée tomber par terre, et la tête cachée dans ses mains, s’écriait en sanglotant :

– Je ne puis pas partir, papa George ; oh ! papa George, je ne puis pas partir !

À ce moment, sieur George, qui toute la journée avait gardé une bonne résolution, encouragé par les plaintes déchirantes de l’enfant, se prit à méditer l’acte le plus insensé qu’il eût jamais eu la pensée de commettre. Il révéla à la pauvre affligée qu’il n’était pas son parent ; qu’aucun lien du sang ne les liaient l’un à l’autre ; que c’était au grand père de l’orpheline qu’il s’était engagé à en prendre soin ; qu’il avait bien imparfaitement tenu sa parole ; mais que ce serait la tenir plus mal encore que d’abandonner la pauvre enfant à la merci publique, quelque sympathie qu’elle pût rencontrer dans le monde.

– J’ai tâché d’être bon pour vous, ajouta-t-il. Lorsque je vous ai adoptée, toute petite enfant, je

vous ai prise pour la mort ou pour la vie. Je voulais bien faire pour vous pendant votre enfance, et plus tard faire mieux encore. J'étais persuadé qu'à l'heure qu'il est nous serions à l'aise, et que vous pourriez choisir votre foyer et votre avenir dans un monde tout rempli d'amis. Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas réussi !

Il s'arrêta un moment, parut méditer, et reprit avec une certaine brusquerie :

– Je pensais qu'une éducation, bien supérieure à celle que vous a donnée la Mère Nativité, serait le digne complément de vos charmes personnels ; que de bonnes mères et de bonnes soeurs seraient heureuses de vous recevoir dans leurs familles, et que la fleur de votre jeunesse s'épanouirait au soleil de l'aisance et du bonheur. J'aurais donné ma vie pour la réalisation de ce rêve. Et je l'ai donnée – telle qu'elle était ; mais elle ne valait pas grand chose, ma vie, – pas assez pour pouvoir être échangée contre le bonheur. J'ai pensé à quelque chose, mais je crains d'en parler. Cette idée ne m'est pas venue aujourd'hui ni hier ; j'y songe depuis longtemps – depuis des mois.

La jeune fille regardait la flamme de l'âtre, écoutant avec un intérêt intense. Sieur George continua :

– Oh ! ma chérie, si je pouvais seulement vous faire penser comme moi, vous pourriez rester avec moi alors.

– Bien longtemps ? demanda-t-elle sans bouger.

– Oh ! aussi longtemps que le ciel le permettrait. Mais il n'y a qu'un moyen pour cela, dit-il, comme pour sonder le terrain, un seul moyen de rester ensemble. Me comprenez-vous ?

Elle leva sur le vieillard un regard péniblement interrogateur.

– Si vous étiez... ma femme, chérie !

Elle jeta un cri de détresse comprimée, et, se glissant rapidement dans sa chambre, pour la première fois de sa vie, elle ferma la porte à clef.

Le vieillard resta seul sur sa chaise, à pleurer.

Alors Coucou, regardant par le trou de la serrure, vit qu'on avait visité l'intérieur de la petite valise. Le couvercle était levé, mais comme

il avait le dos tourné à la porte, on ne pouvait voir rien de plus que s'il eût été fermé.

Il resta penché à regarder dans l'ouverture jusqu'à ce que ses vieux genoux raides fussent sur le point de craquer. Sieur George paraissait de pierre ; seulement la pierre n'aurait pas pleuré ainsi.

Le vieux propriétaire souffrait des douleurs aiguës dans chacun des os de son cou. Il aurait donné dix dollars – dix beaux dollars ! – pour voir sieur George se lever et retourner la valise.

Tout à coup sieur George se dressa ; – quelle figure !

Il se dirigea du côté de son lit ; et en passant près de la valise, s'arrêta, la regarda, balbutia le mot de *ruine*, puis celui de fortune, ferma le couvercle du pied et se jeta en travers du lit.

Le vieux Coucou aussi regagna son lit, mais sans grand bénéfice ; le petit homme ne put dormir. Pendant près d'un demi-siècle, il avait soupçonné son locataire d'avoir un trésor caché dans sa maison, et cette nuit même il venait de

l'entendre admettre que la petite valise contenait une fortune. Jamais Coucou ne s'était senti si pauvre. En même temps, il ressentait une colère de Créole de ce qu'un locataire pût être riche, tandis que son propriétaire était dans la gêne.

Et Coucou savait bien aussi – il le savait bien – ce que son locataire ne manquerait pas de faire. S'il ne savait pas ce qu'il gardait dans sa valise, il savait ce qu'il cachait derrière, et il savait qu'il en prendrait assez ce soir pour dormir profondément cette nuit.

Personne n'aurait supposé Coucou capable d'un crime.

Il était trop bien au courant des risques et dangers auxquels la malhonnêteté expose. Et puis, il était vieux, il était faible, et pardessus tout essentiellement poltron. Cependant, deux ou trois heures avant le lever du soleil, le petit homme, qui ne pouvait pas dormir, se leva, s'habilla rapidement, et, chaussettes aux pieds seulement, se dirigea vers le corridor donnant sur l'appartement de sieur George.

La nuit, comme il arrive assez souvent dans

cette région, était devenue plus claire et plus chaude ; les étoiles scintillaient comme des diamants au fond de l'azur céleste ; et à travers chaque fenêtre, chaque treillage, chaque crevasse, la lune large et brillante versait ses rayons argentés sur la tête blanche du brigand, pendant qu'il se glissait le long des galeries poudreuses du vieux corridor conduisant à la chambre de sieur George.

La porte de ce dernier, bien qu'ouverte avec une extrême précaution fit entendre un craquement bruyant. Une sueur froide glaça Coucou de la tête aux pieds ; tremblant jusqu'à faire tressaillir le plancher, il attendit plusieurs minutes, puis il pénétra dans la pièce éclairée par la lune.

Le locataire, étendu comme s'il n'avait pas changé de place, dormait d'un lourd sommeil. Le pauvre poltron tremblait tellement qu'il ne savait comment faire pour s'agenouiller devant la valise. Deux fois, trois fois, il fut sur le point de tomber en avant. Il était froid comme de la glace. Mais sieur George fit un mouvement, et la crainte

de perdre cette occasion lui galvanisa les nerfs. Il mit lentement ses genoux en terre, mit la main sur le couvercle, et ouvrit la valise qui s'emplit de la lumière intense de la lune. La valise était pleine, pleine, remplie jusqu'à déborder de billets de loterie de la Havane !

Peu après le lever du soleil, Coucou, de sa fenêtre, vit l'orpheline, debout au coin de la rue. Elle s'y arrêta un instant, puis s'enfonça dans l'épais brouillard qui montait de travers et disparut. Jamais il ne la revit.

Mais la Providence veille sur elle. Elle n'a revu sieur George qu'une seule fois. Elle était montée dans le belvédère de la maison où elle demeure aujourd'hui, et regardait la ville s'étendre dans le lointain. Au Sud et à l'Ouest, le grand fleuve se dorait au loin sous les feux du soleil couchant. Le long de ses nombreux méandres, les cheminées fumeuses des usines, les entrepôts de la richesse et du commerce, les jardins de l'opulence, les flèches de cent églises, et des milliers sur milliers de palais et de bicoques couvraient le fertile patrimoine que,

pendant cinquante ans, sieur George avait vu passer, avec le droit d'aînesse, des mains des indolents Ésaüs de la colonie, à celles de leurs blonds frères du nord.

Plus près, elle regarda la région silencieuse et abandonnée des petites résidences, négligée par la législation, évitée par les amateurs de confort, et qui avait été la plaine riante de la vaste plantation de son grand-père. À quelque distance, se traînant péniblement à travers un champ marécageux, elle aperçut sieur George, épiant le coucher du soleil sur la prairie, pour trouver un lit pour la nuit dans les hautes herbes.

Elle se retourna, ramassa autour d'elle sa jupe d'indienne rose, et, faisant des efforts pour distinguer les degrés à travers ses larmes, elle redescendit la spirale à pic de l'escalier, et s'en alla s'agenouiller comme d'habitude sous les cierges odoriférants qui couronnent le maître-autel de la Mère Nativité.

Sieur George est sans toit. Il ne peut pas retrouver l'orpheline. La Mère Nativité paraît ne rien savoir d'elle. S'il pouvait la trouver

maintenant, et obtenir d'elle dix dollars pour trois jours seulement, il connaît une combinaison qui réparerait tout le passé. Elle ne saurait manquer... croit-il. Mais il ne peut la retrouver, et toutes les lettres qu'il lui adresse – toutes contenant le fameux plan – disparaissent dans la boîte aux lettres.

Et c'est fini.

Stefan Zweig

Source : Nouvelle parue dans *La peur*, Le Livre de Poche, traduite par Manfred Schenker.

La collection invisible

À la seconde station après Dresde, un homme d'un certain âge entra dans mon compartiment. Il me salua poliment. Puis il s'assit, leva les yeux vers moi et me fit un signe de la tête comme à une vieille connaissance. Il me rappela son nom avec un sourire enjoué. Je me souvins aussitôt que c'était un des antiquaires les plus connus de Berlin. En temps de paix, j'avais acheté chez lui des livres et des autographes. Nous échangeâmes d'abord quelques paroles banales. Soudain, il me dit :

– Il faut que je vous apprenne d'où je viens. L'incident que je vais vous raconter est vraiment la chose la plus extraordinaire qui me soit arrivée pendant une activité de plus de trente-sept années.

Vous savez sans doute vous-même comment se vendent aujourd'hui les objets d'art, depuis

que l'argent a perdu toute valeur. Les nouveaux riches se sont découvert tout à coup un faible pour les madones, les incunables et les vieilles estampes. Ils nous en demandent plus que nous ne pouvons leur en procurer. Nous devons même être sur nos gardes afin de les empêcher de dévaliser notre logis. Si nous les laissions faire, ils nous enlèveraient les boutons de nos manchettes et la lampe de notre secrétaire. Aussi est-ce une vraie misère que de leur livrer toujours de nouvelles marchandises. Excusez-moi d'employer ce terme de « marchandise » pour des objets que nous vénérons. Mais ces gens nous ont habitués à considérer un magnifique incunable comme l'équivalent de tant et tant de dollars, et un dessin de Guercino comme la somme de quelques billets de banque. Inutile de vouloir résister à l'importunité de ces acheteurs enragés.

Complètement dévalisé par eux, il ne me restait plus qu'à baisser les rideaux de ma devanture. J'avais honte de ne voir traîner dans nos magasins, dont la réputation date déjà de l'époque de mon grand-père, que quelques rossignols, qu'aucun camelot n'aurait osé exhiber

sur sa voiture.

Dans cet embarras, j'eus l'idée de parcourir la liste de nos anciens clients, pour tâcher d'en découvrir un auquel je pourrais réussir à acheter quelques doubles. Ces listes sont toujours une sorte de cimetière, surtout par les temps qui courent. En effet, je n'y trouvai pas grand-chose : la plupart de nos anciens acheteurs étaient morts ou avaient vendu depuis longtemps leurs collections. Les rares survivants ne pouvaient sans doute plus rien m'offrir. Mais voici que, tout à coup, je mis la main sur des lettres qui provenaient de notre plus ancien client. Depuis le début de la guerre, en 1914, il ne m'avait plus passé de commande. Sa correspondance – je n'exagère rien – remontait à une soixantaine d'années. Il avait déjà traité avec mon père et mon grand-père. Pourtant, je ne me souviens pas qu'il soit jamais entré dans nos magasins depuis que je les dirige. Tout cela laissait supposer que c'était un homme bizarre, un peu ridicule, aux mœurs du bon vieux temps ; un de ces originaux qu'ont peints Menzel et Spitzweg et qu'on rencontre encore parfois dans nos petites villes de

province. Ses lettres étaient soigneusement calligraphiées, les sommes soulignées à la règle et à l'encre rouge. Pour éviter toute erreur, il avait écrit chaque chiffre deux fois, et, par raison d'économie, il avait utilisé les feuilles blanches détachées des lettres reçues et confectionné lui-même ses enveloppes. Ces étranges documents portaient, outre sa signature, toute une série de titres : ancien conseiller forestier, lieutenant de réserve, titulaire de la croix de première classe.

En sa qualité de vétéran de la guerre de soixante-dix, il devait avoir quatre-vingts ans bien sonnés, si toutefois il était encore en vie. Mais ce petit bourgeois ridiculement économe possédait des qualités peu communes de collectionneur. Il s'y connaissait fort bien en estampes et avait fait preuve d'un goût raffiné. J'examinai ses commandes. Je m'aperçus qu'à une époque où on pouvait acquérir pour un thaler les plus belles gravures, ce provincial s'était constitué, petit à petit, et sans que personne s'en doutât, un ensemble de planches qui pouvait fort bien rivaliser avec les plus tapageuses collections des nouveaux riches. En effet, les pièces qu'il

avait achetées chez nous pour de modestes sommes en marks et en pfennigs représenteraient maintenant une valeur considérable. D'ailleurs, tout faisait prévoir qu'il avait sans doute opéré avec le même succès chez d'autres marchands et qu'il avait profité de leurs ventes aux enchères. À vrai dire, nous n'avions plus de ses nouvelles depuis 1914. Mais j'étais trop au courant des transactions pour qu'une vente en bloc d'une telle importance m'eût échappé. J'en conclus donc que cet étrange collectionneur devait encore être en vie, ou que ses trésors étaient entre les mains de ses héritiers.

Fort intrigué, je partis le lendemain, c'est-à-dire hier soir, pour une des villes les plus retirées de la province saxonne. Quittant la petite gare, je parcourus nonchalamment la rue principale de la vieille cité. Il me semblait impossible qu'une de ces masures fut habitée par un homme qui possédait les plus splendides eaux-fortes de Rembrandt en même temps que des gravures de Durer et Mantegna, tout cela au complet et dans un parfait état de conservation. À mon grand étonnement, j'appris au bureau de poste que le

conseiller forestier vivait encore. Ce n'est pas sans émotion, je l'avoue, que je décidai d'atteindre son logis avant le déjeuner. Je n'eus aucune peine à le trouver. Il habitait au deuxième étage d'une bicoque de province qu'un maçon-entrepreneur avait sans doute hâtivement bâtie en 1860. Le premier étage était habité par un tailleur. Au second, la porte de gauche annonçait un employé des postes ; enfin, à droite, j'aperçus une plaque de porcelaine au nom du conseiller forestier.

Je sonnai timidement. Aussitôt, une vieille aux cheveux blancs couverts d'une coiffe proprete m'ouvrit. Je lui remis ma carte de visite et demandai si monsieur le Conseiller pouvait me recevoir. Elle me regarda, étonnée et méfiante. Dans cette petite ville de province et dans cette modeste maison, une visite devait être un événement extraordinaire. La vieille me pria poliment d'attendre un instant. Elle prit ma carte et disparut dans la pièce voisine. Je l'entendis chuchoter. Soudain, une voix d'homme s'exclama :

– Ah ! monsieur R..., de Berlin, le célèbre antiquaire... qu'il entre. Ça me fera plaisir !

La bonne vieille revint à petits pas et me pria d'entrer au salon. Ayant posé mon chapeau et ma canne, je la suivis. Au milieu de la pièce, un vieillard robuste, la moustache embroussaillée, moulé dans sa robe de chambre comme un soldat dans son uniforme, se tenait debout et me tendait cordialement la main. Ce geste spontané de bienvenue contrastait étrangement avec son attitude raide et immobile. Le conseiller n'avança pas à ma rencontre. Un peu surpris, je m'approchai pour lui prendre la main. Quand je voulus la saisir, je remarquai que cette main ne cherchait pas la mienne, mais l'attendait. Instantanément, je devinai tout : cet homme était aveugle.

Dès mon enfance, j'ai toujours éprouvé une certaine gêne à me trouver en face d'un aveugle. Je n'ai jamais pu réprimer une espèce de pudeur à la pensée qu'un homme pouvait être vivant et ne pas me voir aussi bien que je l'apercevais moi-même. Aussi eus-je de la peine à me dominer en

voyant ces yeux éteints qui fixaient le vide sous leurs sourcils blancs et touffus.

L'aveugle me tira aussitôt d'embarras. Il secoua ma main avec effusion et me souhaita cordialement la bienvenue.

– Quelle visite inattendue, dit-il en riant. Comment croire qu'un de ces messieurs de Berlin s'aventure dans notre trou de province... Oh ! Oh ! Prenons garde ! Voilà sans doute une visite intéressée !... Nous avons coutume de dire : « Fermez vos portes et gare à vos poches quand viennent les bohémiens. » Eh oui ! je devine bien pourquoi vous venez me voir... Les affaires vont mal dans notre pauvre Allemagne. Plus d'acheteurs ! Alors, messieurs les marchands se rappellent leurs anciens clients et les recherchent comme des brebis perdues... Mais, chez moi, je crains que vous n'ayez aucune chance de succès. Nous autres, pauvres retraités, nous sommes si contents quand nous avons un morceau de pain sur la table. Nous ne pouvons plus rien acheter à cause des prix fous que vous faites maintenant... il faut y renoncer pour toujours.

Je lui répondis qu'il se méprenait sur le but de ma visite. Je n'étais pas venu lui vendre quoi que ce fut. Étant de passage dans la contrée, je n'avais pas voulu manquer l'occasion de présenter mes hommages à un de nos plus anciens clients, et à un des plus grands collectionneurs de l'Allemagne.

À ces mots, le visage du vieillard se transfigura, exprimant une grande joie et une soudaine fierté. Il se tourna du côté où il supposait que sa femme se trouvait, comme pour dire : « Tu entends. » Quittant le ton bourru et militaire qu'il avait pris tout d'abord, il me dit d'une voix joyeuse et attendrie :

– Vraiment, c'est très aimable de votre part... D'ailleurs, vous ne vous serez pas dérangé pour rien. Vous allez admirer des choses qu'on ne voit pas tous les jours, pas même dans votre opulente ville de Berlin... des planches dont on ne trouverait pas une copie plus belle au cabinet royal des estampes de Vienne ou à Paris. C'est que, quand on collectionne pendant soixante ans, on finit par amasser des objets qu'on ne rencontre

pas au coin des rues. Louise, passe-moi la clef de l'armoire.

À cet instant, une chose inattendue se produisit. La petite vieille, qui était debout derrière lui et qui avait assisté avec un sourire discret à notre conversation, leva les mains vers moi d'un geste suppliant. En même temps, elle secoua violemment la tête. Je ne compris rien, tout d'abord, à ce langage muet. Elle s'approcha de son époux, posa les mains sur son épaule et lui dit :

— Mais, Herwarth, tu ne demandes pas à Monsieur s'il a le temps de voir maintenant ta collection. Midi va sonner. Après le déjeuner, tu dois te reposer une heure ; le médecin l'exige. Ne vaudrait-il pas mieux que tu montres tout cela à Monsieur après le repas ? Nous boirons une tasse de café. Anne-Marie sera présente. Elle s'y connaît mieux que moi. Elle pourra t'aider.

Dès qu'elle eut dit cela, elle renouvela son geste suppliant par-dessus les épaules de son mari. Alors, je compris ce qu'elle désirait. Il me fallait refuser de voir la collection tout de suite.

J'alléguai aussitôt un rendez-vous pour le déjeuner. C'eût été un plaisir et un honneur pour moi de rester ; mais je n'étais pas libre avant trois heures. Alors je reviendrais avec plaisir.

Le vieillard sembla contrarié comme un enfant à qui on a pris son jouet.

– Naturellement, grommela-t-il, ces messieurs de Berlin sont toujours très affairés. Mais, cette fois, il faudra bien que vous trouviez le temps. Il ne s'agit pas de voir trois ou quatre estampes, mais vingt-sept cartons, réservés chacun à un artiste différent, et tous au complet... Eh bien ! c'est entendu pour trois heures. Mais soyez précis, sans cela nous n'arriverons pas au bout.

De nouveau il tendit vaguement la main vers moi et me dit :

– Comme vous allez vous régaler, ou plutôt m'envier ! Plus vous serez jaloux, et plus je me réjouirai, moi. Nous autres collectionneurs, nous sommes tous les mêmes : nous voulons tout pour nous et rien pour les autres.

Il me secoua cordialement la main.

La petite vieille m'accompagna jusqu'à la porte. Je remarquai chez elle une certaine gêne, un embarras, une angoisse qu'elle avait de la peine à me cacher. Au moment où j'allais la quitter, elle balbutia d'une voix étouffée :

– Est-ce que ma fille, Anne-Marie, pourrait vous prendre à l'hôtel ?... Cela vaudrait mieux... pour différentes raisons.

– Mais comment donc, avec plaisir, lui répondis-je.

*

Une heure plus tard – je venais d'achever mon repas dans un petit hôtel de la place du Marché, – une demoiselle déjà âgée, vêtue très simplement, entra dans la salle à manger et me chercha du regard. Je l'abordai et me déclarai prêt à l'accompagner pour voir la collection. Elle rougit et, avec le même embarras que j'avais remarqué chez sa mère, elle me demanda de lui accorder d'abord un entretien. Je m'aperçus qu'elle avait

beaucoup de peine à me dire ce qui la tourmentait. Chaque fois qu'elle essayait de parler, son visage s'empourprait. Ses mains se crispaient sur les plis de sa robe. Enfin, elle commença, hésitante et toujours plus troublée :

– Ma mère m'a envoyée auprès de vous... nous aimerions vous prier... vous informer, avant que vous veniez chez mon père... Il voudra naturellement vous montrer sa collection... Cette collection... n'est plus complète... il y manque une série de pièces... hélas même un grand nombre...

Elle respira profondément. Puis, me regardant en face, elle me dit d'une voix haletante :

– Il faut que je vous parle franchement... Vous connaissez la dureté des temps ; vous comprendrez tout... Au début de la guerre, mon père a perdu la vue... Auparavant, déjà, il souffrait des yeux. Malgré ses soixante-seize ans, il aurait voulu partir en guerre. Comme l'armée n'avancait pas aussi rapidement qu'en 1870, il fut en proie à une grande agitation, qui le priva en peu de temps de la vue. Sauf cette infirmité, il

était resté en parfaite santé. Dernièrement encore, il pouvait faire de grandes randonnées à pied. Mais maintenant, c'en est fini de ses promenades. Il ne lui reste plus qu'une joie, sa collection. Chaque jour, il la regarde... ou plutôt, il ne la voit plus. Néanmoins, tous les après-midi, il sort ses cartons de l'armoire, et tâte ses estampes l'une après l'autre, dans l'ordre où il les a classées, et qu'il sait par cœur depuis des années... Il ne s'intéresse plus à rien d'autre. Je dois lui lire dans les journaux les avis de ventes aux enchères. Plus les prix montent, plus il est heureux... Car – et c'est ce qu'il y a de terrible – mon père ne comprend rien aux prix actuels ni aux temps que nous vivons... Il ignore que nous avons tout perdu, qu'avec sa pension mensuelle nous ne pourrions pas vivre plus de deux jours... Ce n'est pas tout, hélas ! Le mari de ma sœur est mort sur le front et a laissé une veuve et quatre enfants en bas âge... Mon père ne sait rien de nos difficultés matérielles. D'abord, nous avons restreint nos dépenses encore plus qu'auparavant. Ce fut peine perdue. Puis, nous avons vendu les quelques bijoux que nous avons conservés. Mon Dieu ! Ce

n'était pas grand-chose, puisque mon père avait dépensé jusqu'au dernier pfennig de nos économies pour acheter des estampes. Un beau jour, nous n'eûmes plus rien. Nous ne savions plus que faire. Alors... maman et moi, nous avons vendu la première pièce de la collection. Jamais mon père ne l'aurait permis. Il ne sait pas comme les temps sont durs et à quelles ruses il faut recourir pour se procurer le strict nécessaire. Il ignore que nous avons perdu la guerre. Nous ne lui lisons pas les nouvelles pour ne pas le contrarier. C'est une œuvre très précieuse que nous avons vendue, une eau-forte de Rembrandt. Le marchand nous en offrit des milliers de marks. Nous espérions être à l'abri de soucis pendant des années. Mais vous savez ce que vaut l'argent aujourd'hui. Nous l'avions placé à la banque. Deux mois après, il n'en restait déjà plus rien. Nous avons dû vendre une seconde estampe, puis encore une. Et nous recevions toujours l'argent si tard qu'il avait déjà perdu une partie de sa valeur. Puis nous avons participé à des ventes aux enchères. Mais, là également, on nous a trompées, malgré les grosses sommes offertes.

Quand les millions arrivaient, ce n'était plus que des chiffons de papier. C'est ainsi que toutes les planches, sauf une ou deux, ont été sacrifiées, uniquement pour nous permettre de subvenir à nos besoins les plus pressants. Et mon pauvre père ignore tout. C'est pour cela que maman a eu si peur quand vous êtes venu... Quand il vous montrera sa collection, vous découvrirez le pot aux roses... Nous avons glissé dans les vieux passe-partout des reproductions ou des feuilles blanches, semblables au toucher, de sorte qu'il ne se doute de rien quand il les tâte. Il se souvient exactement de l'ordre dans lequel il les a classées. Pourvu qu'il puisse les palper et les compter, il éprouve alors la même joie qu'autrefois à les voir. D'ailleurs, dans notre petite ville, il n'y a personne que notre père ait jamais jugé digne d'admirer ses trésors... Il aime passionnément chacune de ses gravures ; à tel point qu'il mourrait de chagrin s'il apprenait que toutes ont disparu. Depuis que l'ancien conservateur du cabinet d'estampes de Dresde est mort, vous êtes le premier à qui il croit faire les honneurs de sa collection. C'est pourquoi je vous

supplie...

À ces mots, la pauvre femme leva vers moi ses bras et me regarda, les yeux mouillés de larmes.

– ... Nous vous en supplions... Ne le rendez pas malheureux, ne nous rendez pas malheureuses... Ne détruisez pas cette dernière illusion. Aidez-nous à lui faire croire que toutes ses estampes, qu'il va vous décrire, existent encore réellement... Je suis sûr que, s'il se doutait de la vérité, il en mourrait de chagrin. Il se peut que nous ayons mal agi envers lui, mais nous n'avons pas pu faire autrement : avant tout, il fallait vivre... et la vie, celle de quatre petits orphelins, les enfants de ma sœur, importe plus que des feuilles de papier noircies... Jusqu'à cette heure, nous ne l'avons privé d'aucune de ses joies ; c'est avec un bonheur parfait que, chaque après-midi, il feuillette pendant trois heures ses cartons, et qu'il s'entretient avec chacune de ses estampes comme avec un ami. Et aujourd'hui... ce sera peut-être son jour le plus heureux, puisqu'il attend depuis des années l'occasion de montrer ses trésors à un connaisseur. Aussi, je

vous en supplie, les mains jointes, ne détruisez pas son dernier bonheur !

Tout cela, elle le dit d'une voix si émouvante qu'il m'est difficile de vous le traduire exactement. Hélas, j'ai rencontré bien des pauvres gens honteusement dépouillés et ignoblement trompés par l'inflation, des gens à qui on avait ravi, pour un morceau de pain, les biens les plus précieux, héritage de leurs ancêtres ; mais cette fois, le destin offrait un cas unique, qui me remua profondément. Il va de soi que je promis de garder le secret et d'aider ces pauvres femmes de mon mieux.

Nous nous rendîmes ensemble à son domicile. En route j'appris avec stupéfaction quelles sommes dérisoires on leur avait payées et comment on avait profité de leur ignorance. Cela affermit encore ma résolution de leur venir en aide. Nous montâmes l'escalier. Sur le seuil de la porte, nous entendîmes la voix joyeuse et bruyante du vieillard qui nous criait : Entrez ! Entrez ! Son oreille affinée d'aveugle avait sans doute perçu nos pas dans l'escalier.

– Herwarth n’a pas pu dormir aujourd’hui. Il était si impatient de vous montrer ses trésors, dit la petite vieille en souriant.

D’un signe des yeux, sa fille lui avait fait deviner mon consentement. La table était couverte d’une pile de cartons. Dès qu’il m’eut serré la main, il m’invita sans façon à m’asseoir.

– Ça y est ! Commençons ! Il y en a tellement... Et ces messieurs de Berlin n’ont jamais le temps. Ce premier carton, c’est maître Durer presque au complet, comme vous pourrez le constater. Des exemplaires tous plus beaux les uns que les autres. Jugez-en vous-même !

Il découvrit la première feuille et dit :

– Voici le *Grand Cheval*.

Avec une précaution infinie, comme s’il touchait un objet fragile, il tira du carton un passe-partout qui encadrait une feuille de papier vide et jaunie. Prudemment, du bout des doigts, il la souleva devant ses yeux éteints et la contempla avec enthousiasme, sans la voir. Tout son visage exprimait l’extase magique de l’admiration. Tout

à coup, était-ce le reflet du papier ou une lumière intérieure, ses pupilles figées et mortes s'éclairèrent d'une lueur divinatrice.

– Eh bien ! dit-il, avez-vous jamais vu une plus belle copie ? Comme c'est net, comme le plus petit détail se dessine clairement. J'ai comparé cette feuille avec l'exemplaire de Dresde, qui avait l'air estompé et flou. Et la provenance ! Voyez ici.

Il retourna la feuille et me désigna du doigt une partie du verso, de sorte que je fus forcé de regarder si vraiment le signe s'y trouvait.

– Ici vous avez le timbre de la collection Nadler, là celui de Rémy et Esdaile. Ils n'ont pas pensé, ces illustres collectionneurs, que leur estampe serait un jour dans ma petite pièce.

Un frisson parcourut tout mon corps quand je vis ce vieillard faire le panégyrique d'une feuille blanche. Et quand il me montra, du bout des doigts, avec une précision inouïe, des marques de collectionneurs qui n'existaient plus que dans son imagination, il me sembla tout à coup que j'assistais à une scène de sorcellerie. La gorge

serrée, je ne savais que répondre. Dans mon effarement, je levai les yeux vers les deux femmes. J'aperçus de nouveau leurs gestes suppliants. Alors je me ressaisis et je me mis à jouer le rôle qu'on m'avait imposé.

– Ah ! m'écriai-je, quelle merveilleuse copie !

Aussitôt son visage s'illumina :

– Ce n'est rien, dit-il triomphant, il faut que je vous montre la *Mélancolie* et la *Passion*, exemplaire enluminé et unique. Tenez, voyez-vous cette fraîcheur, ce ton chaud et ce grain parfait ?

De nouveau, ses doigts suivaient des contours imaginaires :

– Il y a de quoi donner la jaunisse à tous les marchands de tableaux et directeurs de musées berlinois !

Il continua ainsi, pendant deux longues heures, à palabrer triomphalement.

Non, je ne puis vous dépeindre l'effet fantasmagorique de cette parade de centaines de chiffons de papier, qui, dans l'imagination de ce

pauvre diable, gardaient une réalité saisissante, à tel point qu'il me les a décrits l'un après l'autre sans la moindre hésitation et dans leurs plus petits détails. La collection invisible, depuis longtemps disséminée aux quatre coins du monde, existait encore, intacte, pour cet aveugle, pour cet homme trompé par charité. Son enthousiasme de visionnaire avait quelque chose de si communicatif que je commençais moi-même à y croire. Une fois seulement, son assurance de somnambule faillit céder : il venait de vanter la précision de la taille dans l'*Antiope* de Rembrandt, pièce qui devait avoir eu une valeur inestimable. Ses doigts sensibles avaient suivi avec amour les lignes du dessin sans que ses nerfs affinés eussent perçu l'empreinte sur le papier. Alors, son front s'assombrit, et il murmura d'une voix hésitante :

– C'est pourtant bien l'*Antiope* !

Aussitôt, fidèle à mon rôle, je saisis le papier encadré et je me mis à décrire avec enthousiasme et dans les plus petits détails l'eau-forte dont j'avais gardé moi-même un souvenir très précis.

Alors il y eut une détente sur le visage contracté du vieillard. Plus je célébrais la louange de ce chef-d'œuvre, plus ses traits rudes et fanés exprimaient de cordialité joviale et de joie profonde.

– Enfin quelqu'un qui s'y connaît, dit-il en se tournant vers les deux femmes. Enfin un spécialiste qui vous confirme la valeur inestimable de ces pièces. Vous m'avez toujours grondé parce que j'ai placé tout mon argent dans cette collection. Bien sûr que c'était dur. Pendant soixante ans, pas de bière, pas de vin, ni de tabac, jamais de voyage, jamais de théâtre – rien que des économies pour ma collection ! Mais vous verrez : quand je n'y serai plus, vous serez riches, plus riches que tout le monde dans notre ville, aussi riches que les plus fortunés à Dresde. Alors vous bénirez ma folie. En attendant, tant que je vivrai, pas une feuille ne quittera la maison. On m'emportera moi d'abord et ma collection ensuite.

En disant cela, il caressait de sa lourde main les cartons vides comme s'il s'agissait d'un être

chéri. Spectacle effarant et touchant ! Pendant toutes ces tristes années de guerre, je n'avais jamais vu un visage s'éclairer d'une félicité si pure et si parfaite. Les deux femmes se tenaient à ses côtés, émerveillées comme les saintes qu'on voit, sur de vieilles estampes, s'extasier devant la tombe du ressuscité. La félicité du vieillard illuminait leurs visages ridés, dont les yeux souriants se mouillaient de larmes. Le vieux ne pouvait se rassasier de mes louanges. Il ne cessait de tourner les pages, buvant avidement chacune de mes paroles. Je poussai un soupir de soulagement quand on enleva enfin les cartons trompeurs pour servir le café. Quant à lui, son enthousiasme exubérant semblait l'avoir rajeuni de trente ans. Il me conta mainte anecdote au sujet de ses achats et de ses occasions. Ivre de bonheur, il se levait à chaque instant pour saisir en tâtonnant une de ses estampes. Lorsque, enfin, je lui dis que je devais prendre congé, il s'effraya, se fâcha et frappa du pied comme un enfant.

– Impossible, me dit-il, vous n'avez vu que la moitié de mes trésors.

Les deux femmes eurent toutes les peines du monde à vaincre son entêtement et à lui faire comprendre qu'il ne pouvait me retenir plus longtemps sans me faire manquer mon train.

Quand, après une résistance désespérée, il se fut enfin résigné à me laisser partir, il me parla d'une voix tout attendrie. Il me prit les mains, les caressa avec toute la sensibilité d'un aveugle, comme s'il voulait mieux me connaître et me témoigner plus d'amour que par ses paroles.

– Votre visite m'a procuré une immense joie, dit-il, avec une émotion que je n'oublierai jamais. Quel réconfort pour moi d'avoir pu passer en revue mes chères estampes avec un connaisseur. Mais vous verrez que vous n'êtes pas venu en vain chez un pauvre aveugle. Je vous le promets. Je prends ma femme à témoin que je ferai ajouter à mon testament une clause par laquelle je chargerai votre maison de la vente aux enchères de ma collection. C'est elle qui aura l'honneur de gérer ces trésors inconnus, jusqu'au jour où ils seront dispersés à tous les vents. Promettez-moi seulement de faire un beau catalogue. Il sera ma

pierre tombale, je n'en veux pas d'autre.

Je regardai sa femme et sa fille. Elles se pressaient l'une contre l'autre. Parfois un frisson les parcourait comme si elles ne formaient qu'un seul corps frémissant. Quant à moi, une émotion mystérieuse m'étreignit quand ce pauvre vieux, qui ne se doutait de rien, me confia la vente de sa collection depuis longtemps envolée. Ému, je lui promis ce que je ne pourrais jamais tenir. De nouveau, ses yeux éteints s'illuminèrent. Je sentais à la caressante pression de ses doigts que c'était toute son âme qui se confiait à moi.

Les femmes m'accompagnèrent jusqu'à la porte de l'appartement. Elles n'osaient me parler. Son oreille affinée aurait perçu le moindre chuchotement. Mais leurs yeux humides de larmes m'exprimaient leur reconnaissance.

Je descendis l'escalier en titubant comme dans un rêve. Au fond, j'avais honte. J'étais arrivé comme l'ange d'un conte de fées dans la demeure de pauvres gens. J'avais rendu pendant deux heures la vue à un aveugle, en mentant sciemment et en prêtant mon concours à une

pieuse supercherie. En réalité j'étais venu pour acquérir par ruse quelques pièces rares et précieuses. Ce que j'emportais, c'était cette chose inestimable : le souvenir d'un enthousiasme vivant et pur, d'une extase spirituelle entièrement vouée à l'art que les hommes semblent ne plus connaître depuis longtemps. Une vénération profonde emplissait mon cœur. Et pourtant, je me sentais tout humilié, sans savoir au fond pourquoi.

Arrivé dans la rue, j'entendis une fenêtre s'ouvrir violemment et une voix m'appeler par mon nom. Le vieillard avait tenu à me suivre de son regard éteint. Il se penchait tellement au dehors que les deux femmes devaient le soutenir. Il agitait son mouchoir et me cria : « Bon voyage ! » d'une voix claire et joyeuse d'enfant.

Jamais je n'oublierai la joie de cet homme. À sa fenêtre, il planait au-dessus des passants affairés et inquiets. Une illusion bienfaisante, semblable à un nuage vaporeux, lui cachait le monde réel et ses turpitudes. Et je me rappelai

cette parole si vraie – de Goethe, je crois : « Les collectionneurs sont des gens heureux. »

Table

Bjornstjerne Bjornson	5
Chemin de fer et cimetière	6
Léopold Sacher-Masoch	61
La pantoufle de Sapho	62
Bret Harte	110
L'épave de Bois-Rouge	111
Nathaniel Hawthorne	157
La combe des trois collines.....	158
Le voyage de nocce	168
Thomas Mayne-Reid	184
Les ours grizzly	185
Harriet Beecher Stowe	203
Le rosier	204

Franchise220

Rudyard Kipling230

Le retour d'Imray231

Edith Wharton256

Lendemain257

George Washington Cable325

Les vieux Créoles.....326

Stefan Zweig361

La collection invisible.....362

Cet ouvrage est le 296^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.